

Éditions MobileRead

MADAME MANCHABALLE

Richard O'Monroy

MADAME
MANCHABALLE

Richard O'MONROY



PARIS
CALMANN ET LÉVY
1892

À LUDOVIC HALÉVY

Mon cher maître,

Permettez-moi de vous présenter madame Manchaballe, très proche parente assurément de votre ancienne amie, madame Cardinal. Qui sait, une de ses filles, peut-être, Pauline ou Virginie ?

En effet, vous nous avez conté l'histoire des *Petites Cardinal*, alors que j'envoyais à notre pauvre ami Marcelin, pour la *Vie Parisienne*, mes premiers essais littéraires de sous-lieutenant alors que MM. de Saint-Pierre, Davilliers, de Caux, Massa, Magnan, de Varannes, etc., faisaient les beaux jours de l'Opéra de la rue Le Peletier. Évidemment, c'était moins grand, moins luxueux, moins éclairé qu'aujourd'hui, mais c'était plus chaud, plus capitonné, avec un tas de petits coins propices aux douces causeries.

Au lieu de monter comme maintenant au foyer de la danse, on y descendait par quelques marches toujours encombrées par les coryphées. C'était le quartier général des Fiocre, des Villeroy, des Trois

Valets, des Volta, des Léontine Rousseau... et des petites Cardinal. Où sont les neiges d'antan !

Le foyer n'est plus tout à fait ce qu'il était alors, malgré les séductions de mesdames Chabot, Invernizzi, Torri, Tremblay, Violat, Lecouvey, Roumier, et toujours des mères de danseuses, et madame Cardinal a certainement passé son cabas et son parapluie à madame Manchaballe.

Aujourd'hui, mon cher maître, devenu immortel, vous sacrifiez à des dieux plus sérieux, et, en dehors des premières, l'on ne vous aperçoit plus guère dans les coulisses de l'Opéra ; mais si vous y veniez quelque soir, je suis sûr que vous éprouveriez le même plaisir que jadis à écouter les petits potins de ces dames, les aventures de Judith, de Rébecca, de Caroline Manchaballe, de ces nouvelles qui sont entrées dans la carrière quand leurs anciennes n'y étaient plus, et qui y ont trouvé, avec leur poussière, sinon les traces de leurs vertus, du moins les souvenirs de votre esprit.

Permettez-moi donc de vous dédier très humblement ce petit livre qui vous revient de droit, et pour que madame Manchaballe soit aussi joyeuse qu'aimable,

Nous vous prions d'en être le parrain.

Veillez agréer mon cher maître, la nouvelle assurance de ma bien sincère admiration et de ma profonde sympathie.

RICHARD O'MONROY.

1^{er} Août 1892

LA FUGUE



DÉSIREUX d'aller célébrer la Fête nationale dans quelque trou ignoré de Normandie, j'arpentais la salle des Pas-Perdus à la gare Saint-Lazare, lorsque je m'entendis héler par une voix féminine mais peu harmonieuse – peu harmonieuse mais féminine.

— Monsieur Richard ! monsieur Richard !...

Je me retournai ; c'était mon amie madame Manchaballe, en tenue de voyage avec un vieux cache-poussière de surah glacé garni de dentelles noires qui avait fait jadis avec moi les beaux jours de Rebecca à Aix – je le reconnaissais – et un chapeau en paille d'Italie avec une jonchée de fleurs, et deux ailes d'ibis rose. Quelle que soit la richesse de votre imagination, je vous défie de vous figurer la tête de madame Manchaballe surmontée de deux ailes d'ibis rose. Il faut avoir vu cela, mais ensuite c'est un spectacle inoubliable.

— Et où allez-vous ainsi, chère madame ?

— Je vais retrouver ma plus jeune, Caroline, à Houlgate, où nous avons un petit chalet sur la Corniche.

— Caroline?... Ah oui ! celle qui concourt pour le chant. Eh bien ! à propos, c'est fini, les examens du Conservatoire ?

— C'est fini!... gémit madame Manchaballe ; c'est fini, mais pour nous ça n'a pas commencé.

— Pas possible !

— Ah ! monsieur, une injustice flagrante. Nous n'avons même pas concouru. Et cependant Caroline avait une jolie voix. Vous rappelez-vous un soir, au pavillon d'Armenonville, comme elle a dit au dessert la valse de *Faust* :

Ah ! j'rigol' de me voir si chic en ce miroir !...

et ensuite le grand récitatif :

Je voudrais bien savoir quel était ce jeune homme ?
Si c'est un grand seigneur et combien il vous donne...

— Ce ne sont pas tout à fait les paroles, madame Manchaballe.

— Oui, mais c'est le sens. Les paroles, dans les opéras, ça n'a pas d'importance. Eh bien ! si vous vous en souvenez, vous avez été étonné vous-même.

Vous vous êtes écrié : Sapristi ! mais votre fille a fait beaucoup de progrès. Je la recommanderai à mon ami Victorien Sardou.

— Joncières, je vous ai dit Joncières.

— Enfin, c'est toujours un Victorien.

Hier, j'étais très fière de votre appréciation, d'autant plus que Caroline avait mangé des écrevisses, bu pas mal de vin de Champagne, et faisait depuis huit jours une noce à tout casser... et on affirme que c'est plutôt mauvais pour la voix.

— Peuh !... Croyez-vous ?

— Oui, oui, le docteur Fauvel me l'a répété cent fois : Si votre fille veut arriver, elle ne devrait pas faire la fête plus de deux fois par semaine. Je le disais bien à Caroline ; mais vous savez, la jeunesse ça croit en savoir plus que les médecins, et d'ailleurs, je suis obligée d'avouer que ça ne l'empêchait pas d'avoir un fier galoubet. Moi, cependant, je ne perdais pas mon temps. Non seulement je lui faisais donner des leçons chez madame Saxe, elle-même, je l'avais obligée à rendre des visites sans moi à tous les membres du jury. J'avais d'abord voulu l'accompagner, mais elle m'avait expliqué que je l'intimidais et qu'elle chantait mieux quand je n'étais pas là. Alors je n'avais pas insisté.

— Je crois que vous avez aussi bien fait, madame Manchaballe.

— Oui, oui ; d'ailleurs je m'occupais de mon côté, et j'assistais aux séances du Concert Vatoire ; un drôle de concert, allez, une salle de spectacle bizarre, moitié théâtre et moitié salle d'étude ; la scène avec ses deux chaises et son unique porte d'entrée, a l'air d'une loge de concierge et encore de concierge pauvre. Pas un bibelot, pas un meuble, pas un ornement sur les murailles nues et peintes d'un rouge sang de bœuf. Il paraît que ce fond simple et uni est précieux pour juger les gestes, les attitudes et les jeux de physionomie.

» Moi je veux bien. Les trois loges de face sont remplacées par une longue table, d'aspect sévère, derrière laquelle sont assis les membres du jury, ayant au centre le président ; tous grisonnants, myopes et pas jolis, jolis. Des barbes, des crinières !... Savez-vous, monsieur Richard, pourquoi tous les musiciens sont si chevelus ? Après tout, la musique, c'est peut-être bon pour les cheveux...

— Il me semble que vous vous égarez un peu, madame Manchaballe. Parlez-moi donc de Caroline.

— Parfaitement, j'y arrive. Dans les loges bondées, dans les fauteuils pris d'assaut, dans les cou-

loirs une foule grouillante, agitée, impressionnable composée des mères, sœurs, amis et amies des candidates appelées à comparaître devant le mur rouge. Mais, monsieur Richard, sur ce fond un peu commun, combien de figures charmantes, de types jeunes, intéressants à étudier, élèves de la veille ou artistes de demain, portant sur leurs figures épanouies et dans les yeux brillants et rieurs toutes les espérances et toutes les illusions, des petites effrontées ayant déjà sur leur visage tout neuf le sourire du théâtre. Ah ! la jeunesse, que c'est beau ! Ça ignore sa valeur !

— Heureusement qu'il y a des vieilles pour la lui rappeler.

— Comme vous dites. Bref, un jour, j'arrive un peu en retard à la fin de la séance, et j'apprends que mademoiselle Terville a eu le premier prix pour sa fugue, une fugue inouïe, une fugue étonnante, une fugue merveilleuse qui a littéralement transporté le jury. Et j'entendais autour de moi tous les journalistes, H. Wilder, M. Armand Gouzien, H. Pessard qui s'exclamaient :

» — Quelle fugue ! Voilà une fugue ! Ah ! mes enfants, quelle jolie fugue !

» Moi, pour avoir l'air au courant, j'opinais comme les autres, en souriant... Mais la vérité – ne vous moquez pas de moi, monsieur Richard – c'est que j'ignorais absolument ce que c'était qu'une fugue. Jusqu'ici, avec Judith et Rébecca, je m'étais surtout occupée de la danse. Voyez-vous, les *développés*, les *attitudes*, les *relevés*, les *jetés-battus*, les *pirouettes à la grand-cousin*, etc., ça me connaît, mais les fugues, je n'en avais jamais entendu parler. Alors, au moment où l'on se répandait sous le vestibule, et où ces demoiselles assiégeaient le pâtissier qui est à l'entrée, je me suis approchée de madame Chapuzot, la mère de Stella Chapuzot, qui est précisément de la classe de Caroline, à tel point que madame Saxe nous disait toujours :

» — Si ce n'est pas Stella qui arrive la première à l'Opéra, ce sera Caroline.

» Aussi madame Chapuzot était-elle très jalouse de nous : j'aurais dû me méfier, mais je croyais qu'entre mères on devait se comprendre. Donc, je m'approche d'elle et je lui dis :

» — Elle a joliment bien réussi sa fugue, mademoiselle Terville.

» — C'est-à-dire que ça lui a décroché son prix, tout bêtement.

» — Et, continuai-je, comme je n'étais pas là... vous serez bien aimable de m'expliquer... ce que c'est qu'une fugue, parce que... vous comprenez, je ferai travailler cela à Caroline.

» Là-dessus, voilà madame Chapuzot qui se met à rire, mais à rire que c'en était indécent et que toutes ces demoiselles, tout en mangeant leurs tartes aux fraises, se retournaient pour nous regarder. Moi je riais aussi, par contenance, mais sans trop savoir, et tout à coup, madame Chapuzot redevint sérieuse, et me dit :

» — Voyez-vous, madame Manchaballe, faire une fugue, c'est filer à l'anglaise au moment où l'on s'y attend le moins. Ainsi, vous devez chanter le soir à l'Opéra-Comique. À huit heures précises vous fichez le camp en Italie : c'est une fugue. Alors les directeurs effrayés préfèrent, pour vous ravoir, ou augmenter vos appointements ou vous donner un prix. C'est ce qui est arrivé pour mademoiselle Terville. Ça me paraissait bien un peu extraordinaire ; aussi, le soir, ayant rencontré par hasard à l'Opéra un de nos anciens locataires, M. Jules Claretie, qui est de la grande Académie, et qui, par conséquent, sait parler le français, je lui ai dit :

» — Pardon, monsieur Claretie, une supposition qu'on devrait chanter à huit heures et demie à l'Opéra-Comique et qu'on partirait à huit heures pour l'Italie, cela s'appellerait-il faire une fugue ?

» — Parfaitement, m'a répondu avec une exquise politesse cet académicien. C'est bien une fugue.

» Alors, moi, je n'ai plus hésité. J'ai laissé arriver le jour du concours, et ce jour-là, crac ! sans dire gare, j'ai embarqué Caroline pour Houlgate. Elle voulait résister, mais je lui ai répondu : « Laisse faire ta mère, tu verras... c'est pour ton bien. » Je me suis rendue au concert Vatoire et quand l'huissier a appelé le nom de Caroline Manchaballe, je me suis levée et j'ai crié de ma place :

» — Elle fait une fugue. Elle est dans son chalet au bord de la mer.

» — Très bien, a répondu le président. Et il a appelé la suivante, Stella Chapuzot. Et c'est elle qui a été reçue, et Caroline a été rayée du concours. Voyons, monsieur, n'est-ce pas une infamie ? J'aurais dû me méfier de la mère Chapuzot, mais franchement pouvais-je me méfier de M. Claretie ? Un homme si distingué ! Racontez donc cela dans les journaux, voulez-vous ? Ça prouvera au gouverne-

ment que nous n'avons pas encore, quoi qu'on dise, le régime de l'égalité, et que ce qui réussit à l'une est un crime pour l'autre. Mais voici l'heure de mon train. Au revoir, monsieur Richard.

— Bon voyage, madame Manchaballe.

CANTATRICE



J'ÉTAIS en train de somnoler, l'autre jour, dans mon cabinet de travail, car, ainsi que l'a proclamé si bien le duc de Morny : « le meuble le plus nécessaire dans un cabinet de travail, c'est un lit de repos », lorsque mon valet de chambre m'a annoncé la visite de madame Manchaballe et de sa fille Caroline.

J'ai toujours un vif plaisir, je vous l'ai dit souvent, à voir ma vieille amie si... instructive ; mais ce plaisir est doublé – mettons triplé – lorsqu'elle est accompagnée d'une de ses filles.

— Faites entrer ! m'écriai-je avec empressement ; et immédiatement j'aperçus devant moi madame Manchaballe en foulard saumon broché – on eût dit un gros homard, ou plutôt la Cardinal des mères – et Caroline tout à fait gentille dans son costume de linon blanc avec ourlet et entre-deux en guipure d'Irlande.

— Monsieur Richard, me dit ma digne amie en s'asseyant et en indiquant à sa fille une place sur le

canapé à côté de moi, je suis venue pour vous demander un conseil. Vous savez, que Caroline a été rayée du concours.

— Oui, oui, l’histoire de la Fugue !... Je me souviens...

— Parfaitement. Alors je me suis dit, concert pour concert, puisque nous avons raté le concert Vaitoire, si nous essayions du café chantant ?

— Ça c’est une bonne idée. Je connais une certaine Yvette qui gagne cinquante louis par soirée.

— Alors, j’ai voulu étudier la situation et j’ai été interviewer – c’est comme cela qu’on dit, n’est-ce pas ? – interviewer non seulement les directeurs, MM. Ducarre et Alphonse, mais encore MM. Paulus, Kam-Hill, Gilbert, Clovis, Libert, Sulbach ; mesdames Thérèse, Duparc, Marthy sans oublier la séduisante Valty et la grosse Dufresny. Toute la lyre. Les avis, je dois le dire, ont été très partagés.

— Ah ! ah ! racontez-moi cela !

— Eh bien, j’ai d’abord vu M. Clovis, qui se plaint amèrement de la censure. Il affirme qu’elle supprime de parti pris toutes les plaisanteries grivoises ou libertines, ce qui oblige les auteurs à se rabattre sur des histoires de clystères et de *retiros*. Ain-

si moi, ajouta-t-il, un de mes grands succès était l'air des *Haricots* :

J'ai mangé la smain' dernière
Des pomm's de terre,
Mais je mangerai tantôt
(*Ici un accord imitatif de basson*).
Des haricots.

Or, je dois l'avouer, tout le succès était pour la basson. Il trouvait des modulations tantôt graves et tantôt flûtées, mais toujours *nature*, qui enlevaient le succès. C'est dur pour un vrai artiste.

De là, j'ai été voir mademoiselle Guilbert. Elle aussi voudrait un peu plus de grand art. Elle m'a montré le dernier envoi d'un auteur inconnu. Il s'agit de l'achat d'une table de nuit :

*Mais fis-je observer au marchand,
Elle ferme à clef, c'est pas la peine,
Car pour ce que j'veux mettr' dedans,
Je n'ai pas peur qu'on me le prenne.*

Pour une femme pudibonde, il y a là évidemment l'évocation d'une pensée pénible. Du moins, ça a été l'avis de Caroline.

— C'est là l'effet d'une bonne éducation, madame Manchaballe.

— Quant à madame Dufresny, cette robuste chanteuse, qui pourrait personnifier la République *aux puissantes mamelles*, le texte lui est tout à fait indifférent, pourvu qu'il y ait des mots avec beaucoup de voyelles, permettant une large émission de voix. Albert, Paméla, voilà de bonnes consonances :

C'est le lait Mamilla
Qui m'a mis dans cet état-là !

Il n'est besoin ni d'explication, ni de gestes. Le public voit, admire... et comprend. Dans ces conditions, on peut défier la censure, et même le balottage. Avec une bonne grâce charmante, madame Dufresny a daigné me citer un deuxième couplet à l'appui de sa thèse :

Ah ! il a mis dans le tonneau,
Brigue dondaine, quelle veine !
Ah ! il a mis dans le tonneau,
C'est Titine qu'a gagné l'pot.

Il paraît que sur ce pot, on peut obtenir un effet de sonorité énorme.

— Diable ! Et Paulus ? madame Manchaballe.
Vous ne me parlez pas du grand Paulus ?

— Lui ! il m'a fait toute une théorie, en pontifiant, la main dans son gilet :

» — Le couplet n'est rien, tout dépend des intentions qu'y met le chanteur. C'est le système de tous ceux qui, comme moi, ont un immense talent. Par certains clignements d'yeux, par certaine moue, par certains jeux de physionomie, on peut faire trouver très raides les vers les plus innocents du monde. Prenons par exemple, l'air classique :

Trois, rue du Paon
P'tit logement, épatant
Sur le devant. J'vous attends.

C'est bien honnête à première vue, mais cela peut devenir très polisson. Il y a une certaine façon de dire : « *Sur le devant, je vous attends !* » avec une ardeur concentrée, vous m'entendez bien... Et quand la dame me répond : « *Parfaitement* », sentez-vous tout ce que je puis mettre d'amour, de volupté, de promesses exquises, de paradis entrevus dans ce « *parfaitement* » ? Voyez-vous, madame, a-t-il continué, le texte a très peu d'importance. J'ai débité des petites machines qui n'avaient aucun sens précis ; je

ne leur en cherchais même pas un. Mais, à un moment donné, sans motif apparent, j'exécutais un pas de polka, je faisais le grand écart... et je sauvais la situation ! Malheureusement on m'a trop copié. Maintenant on ne chante plus les couplets, on les *danse*. Alors j'ai changé de système, et je me suis remis à chanter à pleins poumons – avec cette différence qu'au lieu de continuer à sauter, je me suis lancé dans la politique, – une manière de sauter comme une autre.

» À vrai dire, je n'étais pas encore édifiée, et Caroline n'avait pas compris grand'chose. Alors, voulant faire consciencieusement mon enquête, je suis partie pour Asnières interviewer madame Thérèse dans son castel Renaissance, avec façade en similité-pierre, escalier similité-marbre, et grille en similité-bronze. J'ai trouvé la grande artiste convertie autant et plus que M. Zola :

» — Comprenez-vous, m'a-t-elle dit avec indignation, qu'on ait jamais laissé passer des chansons aussi inconvenantes que le *Sapeur*, ce sapeur reçu par une cuisinière qui lui faisait *licher toute la bouteille*, et ces *Canards tyroliens*, écrits dans le plus mauvais esprit...

» Et comme j'ouvrais de grands yeux :

» — Tenez, un soir à Compiègne, je chantais précisément devant l'empereur qui, inconscient et rêveur comme il l'était toujours, m'avait précisément demandé les *Canards*. Lorsque j'arrivai au troisième couplet :

Quand les canards s'en vont par tas.
C'est qu'ça leur plaît, ça ne vous r'gard' pas.
Ils n's'occup'nt pas d'vot' société.
Laissons leur donc la *liberrrrté*.

Je lançai le dernier vers à pleine voix en appuyant d'une façon énergique sur *liberté*. Ah! madame, tous les courtisans se regardaient; ce fut comme un coup de vent qui serait entré dans la salle, et je doute que la *Marseillaise* ait jamais produit un effet plus foudroyant. Aussi, je voudrais que l'on se contentât, comme au temps de Darcier, de poésies champêtres naïves, éveillant dans l'esprit du poète des idées douces, sereines, avec des parfums de foin coupé. Tenez, écoutez-moi cela :

Rossignolet du bois sauvage,
Biau chérubin,
Va dire à la fleur du village
Que j'laimons bin !

» — Jamais je ne chanterai cela ! m'a murmuré Caroline à l'oreille. J'aurais l'air trop mouche.

» Alors, nous avons été voir M. Kam-Hill. Lui, son système consiste à avoir l'air très gentleman, comme qui dirait un monsieur qui chante parce qu'il le veut bien, pour se distraire, et puis, de temps en temps, un coup de clairon inattendu :

Car la lune éclairait au loin
L'tricorne du garde-champê-êêtre !!!

Alors, monsieur Richard, que vous dirais-je ? Nous sommes rentrées dans mon magasin, rue de Provence, un peu désorientées. Le basson et la pudeur, les haricots et le lait Mamilla, le pot de Titine et le petit logement de M. Paulus, la liberté et le rossignolet, sans compter le coup de clairon, tout cela me semblait bien compliqué pour une pauvre jeunesse qui a raté le concert Vatoire. Nous sommes donc venues pour vous demander un bon conseil. Voyons, à la place de Caroline, qu'est-ce que vous feriez ?

— Dame, il me semble qu'au lieu de chercher midi à quatorze heures, mademoiselle votre fille pourrait bien se faire... cocotte.

— C'est ce que je me tue de dire à maman ! s'est écriée Caroline triomphante.

— Cocotte, ce n'est pas mal, mais chanteuse, c'est mieux, n'est-ce pas, monsieur Richard ?

— Madame Manchaballe, l'un n'empêche pas l'autre.

LE JEU



JE SORTAIS HIER de l'Épatant, lorsque je rencontraï, sous la voûte du cercle, madame Manchaballe. Je la saluai avec joie, parce que, lorsque je n'ai pas vu ma vieille amie depuis quelque temps, il me manque quelque chose. Elle est si convaincue, si naturelle dans sa corruption inconsciente !

— Tiens, lui dis-je, qu'est-ce que vous faites chez nous ? Est-ce qu'on recommence les répétitions d'un nouveau *Floréal* ?

— Non, monsieur Richard, ce beau temps est fini, — et elle poussa un soupir —, j'étais seulement venue toucher à la caisse le cachet de Judith, Trente répétitions à cinquante francs, et cinq cent francs pour chacune des représentations. Cent vingt-cinq louis, honnêtement gagnés, ça ne se trouve pas tous les soirs, pas vrai ?

— Je m'en rapporte à vous. Dites donc, j'ai mon coupé ; voulez-vous que je vous mette à votre magasin ?

— Vous êtes gentil tout plein, et j’accepte, parce que j’ai précisément emprunté le chapeau de ma cadette Rébecca. Je ne vous déshonorerai pas trop.

Elle s’installa, occupant de ses vastes rotondités les deux tiers de la banquette. Je m’insinuai péniblement dans le dernier tiers disponible, et, ainsi solidement calés, nous descendîmes la rue Boissy-d’Anglas.

— Oui, continua la bonne dame, deux mille cinq cents francs que j’ai là dans mon sac, et qui tombent à pic, je vous prie de le croire ; mais nous les avons bien mérités, et vous avez pu remarquer que Judith dans le pas de la *Mikagouva* avait eu tout le succès. Certainement, madame Rosita Mauri est très gentille dans sa robe de chambre brodée à fleurs, qu’elle retrousse d’un coup d’éventail, mais son salut perdrait toute sa valeur si Judith ne le lui rendait pas comiquement en s’inclinant avec un effet de croupe japonaise... Avez-vous remarqué l’effet de la croupe japonaise ?

— J’ai remarqué, madame Manchaballe, et j’ai savouré en connaisseur.

— Eh bien, vous n’êtes pas le seul, car dans les coulisses, ils étaient hier une dizaine de membres – et des plus huppés –, à vouloir se faire présenter. Il

y avait là le duc d'Arcole, le petit des Esbroufettes, le marquis de Kelbassaing, le général Ronchon. Ils félicitaient tous ma fille au nom du grand art, – ah ! il a bon dos le grand art ! – car savez-vous comment cela finissait toujours... par une demande d'adresse.

Pourrait-on savoir, mademoiselle, où l'on peut vous présenter ses hommages ? – Vingt-deux, rue Rembrandt. – Oh ! que vous êtes bonne ! – Moi je faisais celle qui n'entendait pas, car Judith n'aime pas qu'on se mêle de ses affaires ; pourtant je remarquai que dans le tohu-bohu des présentations elle avait donné bien des rendez-vous aux mêmes heures, et je prévoyais pour l'avenir des complications.

» En effet, je savais que le lendemain du Grand-Prix elle devait dîner aux Ambassadeurs avec lord Gravel. Je l'avais vu partir à huit heures très gaie, avec sa robe en canevas transparent brodée de bouquets camaïeu ; ruche de velours dans le bas et corselet pareil, – une merveille ! Et moi je m'étais installée tranquillement pour l'attendre en lisant, dans le cabinet de toilette, les poésies d'Alfred de Musset – on n'a encore rien fait de mieux, vous savez. – Je somnolais un peu parce que les vers, pendant la digestion cela me produit toujours cet effet-là, lorsqu'à onze heures j'entends un coup de sonnette :

» – Bon, que je me dis, voilà Judith qui rentre.

» Et je vois entrer le petit des Esbroufettes :

» – Bonsoir, maman Manchaballe.

» Il est un peu familier, mais c'est jeune, ça n'a pas encore l'habitude des égards dus à une mère.

» – Bonsoir, monsieur le vicomte, quel bon vent vous amène ?

» – Eh bien ! mais j'ai rendez-vous avec Judith. Vous n'avez donc pas entendu l'autre soir, dans la loge.

» – Monsieur, lui dis-je dignement, je ne m'immisce jamais dans les questions qui ne me regardent pas. Si vous avez un rendez-vous ferme, c'est bien, attendez.

» Et il se met à allumer une cigarette sans me parler. Ah ! il n'est pas affable et bien élevé comme vous, monsieur Richard ; alors moi, je me replonge dans les *Contes d'Espagne et d'Italie*, lorsque tout à coup, nouveau coup de sonnette ; bing, la porte s'ouvre et cette fois, je vois entrer le duc d'Arcole avec la mine réjouie d'un monsieur qui vient, à un rendez-vous. Je savais bien que Judith avait fait des embrouillaminis. La situation était délicate. On ne renvoie pas comme cela un duc d'Arcole, un des plus vieux noms de l'empire. Moi j'ai toujours eu le res-

pect des vieux noms de l'empire. D'un autre côté le vicomte était premier occupant. J'étais donc très embarrassée, quand le duc aperçut des Esbroufettes.

» — Tiens, bonsoir, mon cher ami, qu'est-ce que vous faites là ?

» — J'attends la maîtresse de céans avec un fol espoir, ne vous déplaie.

» — Tiens, je viens dans le même but. Vous êtes bien sûr que c'est pour ce soir ?

» — Absolument sûr.

» — Eh bien, nous n'allons pas nous amuser à livrer un combat dont Chimène serait le prix. C'est elle qui décidera, et en attendant, nous pourrions faire un petit écarté. Si madame Manchaballe veut nous donner les cartes ?

» Vous pensez si j'étais contente de voir les choses bien tourner. J'apporte un écarté et j'installe mes hôtes gentiment à une petite table avec le flacon à liqueur, les abat-jour et le cendrier pour ne pas salir le tapis. On sait recevoir.

» La partie commence, ça allait très bien ; moi j'avais passé du côté du duc qui gagnait, taudis que le vicomte ricanait :

» — Prenez garde, mon cher d'Arcole, heureux au jeu, malheureux en femme.

» Et moi je disais tout le temps : Pourvu que Judith sème son lord Gravel. Toute la question est là. Si elle s'amène seule, cela marchera comme sur des roulettes ; mais si elle ne rentre pas seule... je vous assure, monsieur Richard, vous ne pouvez pas savoir, vous n'avez jamais passé par ces émotions-là ; mais moi, chaque voiture qui roulait dans la rue, ça me retournait le sang, et je sentais que mon dîner ne passait pas. Enfin, j'entends un bruit de voix, et je vois Judith qui entre en coup de vent avec son mylord :

» — Eh bien ! messieurs, dit-elle avec surprise, ne vous gênez pas, vous prenez ma maison pour un tripot.

» Lord Gravel, l'Anglais, faisait plutôt un nez ! Dame, ces Anglais sont tellement habitués à se trouver chez eux partout. Heureusement que mes deux joueurs étaient tellement surexcités par la partie qu'ils ne se retournent même pas. Pensez donc, il y avait cent louis sur la table, et ils étaient *quatre à jouer*. Monsieur des Esbroufettes s'écrie :

» — Silence à la galerie ! Ne nous troublez pas.

» Et il continua à donner. Alors, moi, je cligne de l'œil à Judith qui comprend et qui, sans demander son reste, disparaît à l'anglaise, c'était le cas de le

dire, avec lord Gravel, tandis que moi je restais pour masquer la situation et faire les honneurs.

» Et la partie continue, avec des hauts, avec, des bas. J'aurais bien voulu aller me coucher, mais je trouvais plus prudent de rester à mon poste en cas d'événements imprévus. Et, en effet, moins d'un quart d'heure après, voilà notre mylord qui redescend et qui, sans plus d'explication, s'attable avec le duc d'Arcole et des Esbroufettes, en disant :

» — Pardon, messieurs. La partie m'avait l'air si intéressant que je n'ai pas pu y résister, et je suis venu voir.

» — Bravo, dit le duc on va faire une *chouette*. Je suis le banquier et je vous tiens tout ce que vous voudrez.

» Alors la partie recommence de plus belle, tant et tant que Judith qui s'ennuyait là-haut dans sa chambre, redescend à son tour en peignoir de crépon blé mûr, et s'écrie, rageuse :

» — Eh bien, vous êtes tous de jolis lâcheurs ! Vous savez bien que je n'aime pas à rester seule la nuit.

» Ces messieurs s'excusent pour la forme... Mais ils ne lâchent pas les cartes. Alors j'ai dit tout bas à ma fille :

» — Il n'y a pas à hésiter. Tes devoirs de maîtresse de maison doivent passer avant tes plaisirs. Montre à tes invités que tu as reçu une bonne éducation et que tu sais vivre.

» La pauvre chatte avait bien sommeil ! Pensez donc, c'était la troisième nuit qu'elle passait : les deux nuits précédentes il avait fallu souper avec les artistes à l'Épatant après *Floréal*. Ah ! tout n'est pas rose dans le métier ! Eh bien, monsieur, elle s'est exécutée bravement. À son tour, elle s'est installée à la table de jeu, j'ai suivi son exemple, et, tous les cinq, nous avons taillé un délicieux baccara jusqu'à six heures du matin.

À ce moment-là, comme nous gagnions beaucoup, Judith m'a fait un signe, et au nom de la morale, moi la mère, j'ai mis tout le monde à la porte. Et dire que depuis cette bête d'histoire du prince de Galles, il y a des gens qui disent du mal du jeu ! Le jeu, monsieur, mais c'est la pacification des amoureux, et la tranquillité des familles. C'est égal j'ai acheté un petit carnet, et pour une autre fois, j'inscrirai les noms et les heures. Il faut de l'ordre dans un intérieur... Ah ! me voici arrivée, rue de Provence. Merci de votre bonne conduite en voiture,

monsieur Richard, et vous m'avez fait bien de l'honneur.

— Et vous, madame Manchaballe, vous m'avez fait bien du plaisir.

LE PASSAGE



MONSIEUR RICHARD cette fois, c'est moi qui viens chez vous ; vous êtes assez souvent entré rue de Provence pour que je vous doive bien une petite visite.

— Ma bonne madame Manchaballe, je ne compte pas avec mes amies, mais vous êtes toujours la bienvenue. Débarrassez-vous de votre cabas, asseyez-vous près de mon bureau, et dites-moi quel bon vent vous amène.

— Vous êtes bien membre de l'« Esbrouffant » ?

— Je fais même partie de la commission dite des Menus-Plaisirs.

— Ah ! c'est bien, ça ! Caroline, ma troisième, vous savez, celle qui est élève au Vaudeville, ne m'avait pas trompée : vous êtes tout à fait l'homme qu'il nous faut. C'est beau, un membre des Menus-Plaisirs ! c'est très beau !

— Croyez-vous ? On se fait parfois des idées, à distance...

— Non, non, je sais que vous pouvez avoir une influence énorme. Tous ces messieurs de l'« Esbrouffant » sont riches, bien posés, amateurs de goût. Être vue sur le petit théâtre de la salle des fêtes, pour une fille intelligente et bien tournée comme Caroline, cela peut être le commencement de la fortune.

— Attendez donc... Mais je me souviens. Le comte Faradel, notre régisseur, l'a engagée, votre fille. J'ai vu sur le programme son nom : Caroline Manchaballe. On m'avait même demandé des renseignements, étant donnée ma vieille amitié pour la famille, mais je m'étais récusé, ne connaissant que Judith et Rébecca.

— Eh bien, oui, elle était engagée ; c'est précisément Judith qui avait obtenu cela par le comte Aqua-Sacerty, et nous étions tous bien contents. Ce n'est pas pour le cachet de vingt-cinq louis, mais on eût été en bonne compagnie. Dans la vie, tout est là ; s'amuser, s'amuser beaucoup... mais toujours en bonne compagnie.

— Je crois, en effet, que dans la revue, il y a les noms de Réjane, de Milly-Mayer, de Marsy, de Rachel Boyer, Jane May...

— Oh ! je ne parle pas des femmes ; d'ailleurs, Caroline ne jouait pas dans la revue, mais dans *les Sonnettes*, le petit acte de Meilhac et Halévy.

— Tiens ! je ne savais pas qu'il dût y avoir un lever de rideau.

— C'était nécessaire, parce que mademoiselle Réjane ne pouvait arriver qu'à onze heures, et qu'il fallait faire patienter le public jusque-là. Dites donc, pour un membre des Menus-Plaisirs, vous ne m'avez pas l'air très au courant.

— C'est que, voyez-vous, on ne réunit jamais la commission. Chacun fait ce qui lui plaît, et c'est une grande simplification. Nous sommes tous incapables de dire ce qui se passera le soir de la première, et cela évite les indiscretions.

— C'est parfait. Donc Caroline reçoit son bulletin de convocation, très élégant, sur papier moyen âge aux armes du cercle, et signé du comte Faradel. Nous arrivons dans la salle des fêtes. Au centre, une table encombrée de partitions, de papier blanc et de tout ce qu'il faut pour... dessiner de beaux bonshommes à la plume. Puis, dans le fond, un coquet petit théâtre où l'on accède par un escalier de cinq marches descendant à l'orchestre. On avait distribué les rôles à ces demoiselles, et, sur l'appel du régis-

seur, elles s'étaient toutes dirigées vers la scène. Là, l'escalier était barré par le comte Faradel qui disait, debout, avec un bras étendu sur chaque rampe :

» – C'est comme dans le tableau : *Le Péage*. Pour passer le pont, il faut m'embrasser.

Caroline m'a consultée du regard, car elle est très bien élevée, mais je lui ai fait signe que du moment que j'étais là, moi sa mère, ça ne tirait pas à conséquence. Alors, elle a passé comme les autres, et le comte l'a embrassée, et ferme. En voyant cela, je me suis dit : Ça va bien ! La petite aura un bon rôle.

» Cependant, il y avait une chose qui m'intriguait, c'est qu'on ne lui avait pas remis le moindre petit papier. Toutes les autres avaient des cahiers recouverts d'une grosse écriture en ronde, une écriture de copiste. Je connais cela, mais Caroline se promenait les bras ballants. C'était mauvais signe. Je m'approche de l'escalier, sans avoir l'air, et je dis tout bas à ma fille :

» – Réclame donc ton rôle.

» La pauvre petite n'y pensait pas du tout, à son rôle. Hein, pourtant, si je n'avais pas été là. Enfin, elle s'avance vers le régisseur, lui fait un petit sourire drôlichon comme tout, et dit :

» – M'sieu, moi, on ne m'a pas remis le machin.

» – Quel machin, mademoiselle ?

» – Le machin de ce que j'ai à dire dans *les Sonnettes*.

» – Oh ! ce n'est pas la peine.

» – Mais enfin, j'ai bien un rôle ?

» – Comment, si vous avez un rôle ! Vous êtes la marquise de Château-Lansac.

» – Vrai ! une marquise ! Ça, c'est gentil. Et qu'est-ce que je fais ?

» – Vous avez un passage.

» – Un passage important ?

» – C'est-à-dire que ce passage, c'est toute la pièce. Sans votre passage il n'y aurait pas de dénouement possible.

» Là-dessus Caroline, la naïve enfant, revient vers moi et me dit :

» – Rassure-toi, maman, il paraît que j'ai un beau passage, un passage très important.

» Je ne me rappelais plus très bien ces *Sonnettes*, et dans ce passage, il me semblait voir le doigt de la Providence, car moi aussi j'avais joué jadis aux Folies-Marigny, sous la direction Montrouge, le *Passage des Princes*, dans la Revue qui s'appelait : *Bu qui s'avance*. Comme tout cela est loin, mon Dieu ! Il y

avait la Bade, Marie Jolly, Leduc, Lacombe, Gatinais, et moi j'avais un très joli couplet :

Mes succès ne sont pas minces,
Car je suis le passage
Pas sage, pas sage,
Le passage des prin-in-in-ces.

» Je clignais de l'œil en disant « passage », et j'avais un succès!... Un peu plus, le soir de la première, Montrouge faillit me donner des appointements. Mais je m'égare, monsieur Richard. Où en étais-je ?

— Allez, allez, madame Manchaballe, ces souvenirs préhistoriques ont leur intérêt. Vous en étiez au passage de Caroline.

— Ah oui. On commence à répéter les *Sonnettes* avec M. de Roncevaux dans le rôle du domestique, et mademoiselle Jane May dans le rôle de la femme de chambre; mademoiselle Jane May, ça allait encore, mais ce que M. de Roncevaux était mauvais! Il essayait d'imiter Dupuis, et il disait tout le temps : « La voilà bien, la fâcheuse insomnie! La voilà bien! Dieu la mauvaise bête! » Caroline se tordait. On ne se figure pas à quel degré de ridicule peut arriver un

homme du monde quand il veut ressembler à un acteur.

— Comme c'est vrai, ce que vous dites là, madame Manchaballe. Comme c'est vrai ! De son côté, lorsque un acteur se mêle de ressembler à un homme du monde...

» — Ça dépend. Moi j'ai toujours trouvé que M. Baron avait très grand air. Enfin, tout à coup, le souffleur crie ; « À vous, la marquise de Château-Lansac. » J'ai un frémissement, je regarde de tous mes yeux, et je me prépare à écouter le fameux passage. Alors, le comte Faradel prend Caroline par la main, lui fait quitter le côté cour et la fait passer du côté jardin. C'était ça le rôle !! C'était cela le *passage* !! Le passage qui était toute la pièce !!

» Je compris alors pourquoi on ne nous avait pas remis de brochure ; et comme Caroline, indignée, n'était pas encore revenue de sa surprise, je me suis levée très digne, et j'ai crié de ma place, en brandissant mon parapluie :

» — Messieurs, c'est une infamie.

» Tout le monde s'est tourné vers moi, avec étonnement, tandis que le régisseur disait avec sévérité :

» – Qui diable est cette grosse dondon ? D'où sort-elle ?

» – Cette dondon est madame Manchaballe, ai-je répondu, estimable commerçante et marchande à la toilette, 42, rue de Provence. J'ai élevé mes filles pour être des artistes, et non des figurantes. Caroline, lâche ces pignoufs de l'« Esbrouffant », et viens avec ta mère.

» Et nous sommes sorties toutes les deux, au milieu des fous rires de l'assistance. Évidemment, je ne regrette rien, et j'ai bien agi ; mais, le soir, Caroline m'a dit :

» – Tu sais, maman, c'est idiot ce que nous avons fait là. Le cachet était bon à prendre..., et M. de Faradel était bon à garder.

» Alors, je suis venue vous trouver, vous, monsieur Richard. Est-ce qu'il n'y aurait pas moyen d'arranger la chose avec vos collègues des Menus-Plaisirs. Dites que Caroline acceptera le passage, acceptera tout, tout. Tenez... elle passera à quatre pattes si on le désire.

— À quatre pattes ! Non, non, madame Manchaballe, Meilhac ne permettrait pas qu'on dénature ainsi le texte, et puis, pour une marquise de Château-Lansac, ce ne serait pas suffisamment vraisem-

blable... Ah! si elle voulait passer les jambes en l'air, je ne dis pas.

— Eh bien! c'est ça. Elle passera les jambes en l'air, des jambes superbes, et quant au mot *pignouf*...

— C'est vrai, il y a le mot pignouf, le fâcheux mot pignouf...

— Eh bien, vous direz à ces messieurs que je le retire.

LE VIOLON



L'AUTRE JOUR, je passais rue de Provence, lorsque le hasard me fit m'arrêter devant une boutique de curiosités, et, levant les yeux, j'aperçus la vitrine de cette excellente madame Manchaballe, la mère des petites Manchaballe de l'Opéra. Manchaballe seconde est encore un peu maigriote, mais Manchaballe première est superbe, avec une poitrine admirable, pas de salières, et un maillot bien rempli.

Ne croyez pas cependant que ce fut cette pensée profane et égrillarde qui me fit tourner le bec-de-canne donnant accès dans la boutique. Non ; je voulais consulter un peu madame Manchaballe sur l'achat d'un bracelet dans les prix doux – avez-vous remarqué comme on a souvent besoin d'un bracelet dans les prix doux ? – lorsque mon attention fut attirée par un violon d'aspect antique qui gisait au milieu des pendules rocailles, des bronzes, des saxe et des petits amours en vieux Sèvres, le tout se détachant sur un fond de robes en dentelles défraîchies et en velours élimé.

— Ah çà ! chère madame Manchaballe, vous vendez donc maintenant des instruments de musique ! Est-ce une corde de plus à votre arc ? Ou avez-vous simplement l'intention de faire un cadeau à monsieur Pluque ?

— Du tout, monsieur Richard, du tout. Je ne suis pas de ces mères qui tiennent à influencer les professeurs. Je sais ce que vaut Judith, et ce que promet Rébecca. J'attendrai tranquillement pour mes filles les arrêts du destin. Non, ce violon, voyez-vous, c'est une bonne œuvre que j'ai voulu faire.

J'ouvris de grands yeux, car je ne sais pas pourquoi, mais je ne me figurais pas maman Manchaballe accomplissant une bonne œuvre, je ne la voyais pas dans cette posture.

— Oui, oui, continua-t-elle, je constate votre étonnement, mais, au reste, la charité ne m'a pas réussi, et soyez tranquille, on ne m'y reprendra plus. Tenez, combien estimez-vous ce violon ?

J'examinai l'instrument, qui me parut un joujou d'enfant, un joujou un peu avarié, et je répondis sans hésiter :

— Je crois qu'il vaut une... douzaine de francs, bien payé.

— Eh bien ! moi, je l'ai payé quatre cents francs, vous entendez, quatre cents francs !

Pour le coup je tressautai sur ma chaise, croyant à une plaisanterie très spirituelle, mais je m'aperçus que mon interlocutrice avait, derrière ses lunettes, les yeux mouillés de larmes.

J'ai très bon cœur, et si je voyais pleurer un crocodile, surtout un crocodile femelle – je me sentirais ému. Je pris donc les mains du vieux croco... pardon, de madame Manchaballe, et je lui dis :

— Voyons, racontez-moi tout ; ça vous soulagera.

— Ah ! monsieur Richard ! Vous me retournez le poignard dans la plaie, mais je n'ai rien à vous refuser, je me rappelle comme vous avez parlé gentiment de Judith dans votre compte rendu de *Coppelia*. Si elle décroche un jour son banquier, c'est certainement à vous qu'elle le devra, autant qu'à sa pirouette à la grand-cousin, et à son fouetté-derrière.

— Vraiment, vous me faites trop d'honneur.

— Si, si, voyez-vous, on a beau dire, les journaux, il n'y a encore qu'eux pour lancer une vierge. Il y a des gens qui lisent la politique, le résultat des courses, la Chambre, le Sénat, et autres balançoires, mais il y a encore plus de vieux polissons qui ne s'occupent que du théâtre et des jolies filles.

— Vous avez raison, madame Manchaballe... mais si nous parlions un peu du violon ?

— Ah ! j’y reviens. Donc, par les grands froids que vous savez, Judith et Rébecca avaient avalé leur café au lait et étaient parties bras dessus, bras dessous pour la classe de huit heures ; j’étais en train d’épousseter avec soin mes porcelaines, il n’y a que moi qui sache épousseter. Ça ne s’apprend pas ; c’est un don. Je passe sur les Apollon, les Minerve, les Tritons et les Amours en les effleurant à peine, et je crois que la légèreté que mes filles ont dans leurs jambes, moi je l’ai dans mon plumeau ; lorsque tout à coup je vois une petite mendiante, jolie, ma foi, très jolie sous ses guenilles malpropres. Ah ! la jeunesse, ça ne sait pas son prix ! Elle entre avec son violon sous le bras et me demande l’aumône. Bien entendu, je refuse, j’ai pour principe de ne jamais donner aux pauvres que je ne connais pas, et même à ceux que je connais. Mais voilà la petite qui se met à sangloter :

» — Madame, ayez pitié... C’est pour acheter un peu de charcuterie pour maman qui a bien faim. À dix heures, quand le monde sera plus réveillé, j’irai chanter dans les cours et, à midi, je vous rapporterai votre argent. Tenez, si vous voulez, je n’ai pas besoin de mon instrument pour chanter — prêtez-moi

vingt sous et je vous laisse mon violon en gage, un violon bien ancien, qui vient de mon arrière-grand-père, et dont je ne voudrais pas me séparer pour tout au monde. Ainsi, vous n'avez rien à craindre.

» Ma foi, je ne risquais pas grand'chose... Je gardai le violon et je prêtai les vingt sous.

— Pardon, madame Manchaballe, vous m'avez dit quatre cents francs...

— Attendez donc. Vers onze heures arrive un monsieur qui marquait bien, oh ! par exemple, impossible de mieux marquer. Favoris mousseux et grisonnants ; redingote avec une belle rosette multicolore, monocle ; bref, l'aspect cossu d'un attaché d'ambassade sous l'empire, au temps où nous avions encore une diplomatie cossue. Il se met à regarder ma Vénus-Renaissance, ma pendule Louis XV, avec son enchevêtrement de roues, d'engrenages, de timbres, de cylindres à se croire dans l'observatoire d'un astrologue – une merveille de Berain ; – puis tout à coup il tombe en arrêt devant le violon. Il le prend, le palpe, l'ausculte, fait résonner la caisse, puis il me dit :

» – Vous avez là un Stradivarius, un vrai !

» – Pas possible !

» – C'est si possible que je vous l'achète cinq cents francs.

» J'eus un éblouissement :

» – Mais l'instrument n'est pas à moi. Il a été seulement déposé par... un artiste qui, paraît-il, ne veut pas s'en séparer. Il le tient de son arrière-grand-père... Cependant il m'a paru besogneux, je l'ai même obligé d'un petit secours... Bref, je crois qu'on pourrait peut-être s'arranger.

» – Écoutez, madame, faites-moi avoir le Stradivarius pour cinq cents francs, et il y aura une commission de deux cents francs pour vous. Cela me coûtera trente-cinq louis, mais bah ! mes moyens me permettent une folie et je crois que je réalise quand même une bonne affaire.

» – C'est bien, monsieur, que je réponds, revenez dans l'après-midi. Je parlerai à l'artiste.

» Et vers midi, la voilà qui revient mon artiste.

» Il faut être juste : elle rapportait les vingt sous :

» – Tenez madame, je suis une honnête fille et je vous remercie bien : voilà votre argent, Rendez-moi mon violon.

» – Mon enfant, lui dis-je, je vais vous faire une proposition qui va vous combler de joie. Je connais

un vieux monsieur qui veut vous acheter votre violon... trois cents francs.

– Pardon encore de vous interrompre, madame Manchaballe, mais vous m’avez dit cinq cents francs.

– C’est vrai, monsieur, mais on peut se tromper... même à son avantage, et puis il me semblait que quinze louis, c’était encore un joli denier pour cette petite rien du tout. Je croyais qu’elle allait bondir d’allégresse ; – pour elle, c’était la fortune qui lui tombait du ciel, mais la voilà qui fait des façons. Elle tient à son instrument, il lui vient de son arrière-grand-père, tant et tant que je suis, à mon grand regret, obligée de pousser jusqu’à quatre cents francs. Enfin, j’avais encore un petit bénéfice de cinq louis.

» – Sans compter la commission de deux cents francs.

» – Sans compter la commission, parfaitement ; mais les affaires sont les affaires, et Rébecca et Judith me coûtent encore plus qu’elles ne rapportent – du moins pour le moment. – Enfin, ma mendiante se décide, et comme, pour des raisons de moi connues, je ne tenais pas à ce qu’elle causât avec le diplomate, je lui avance les quatre cents francs, quatre beaux billets bleus, signés Ninotte, tout ce que j’avais dans ma caisse, et je garde le Stradivarius.

— Eh bien ! madame Manchaballe ?

— Eh bien ! monsieur, c'était un coup monté. À qui se fier, mon Dieu ! si l'on ne peut plus avoir confiance dans les gens décorés, avec des favoris mousseux ? Le vieux monsieur à rosette multicolore était un infâme filou et la petite mendicante était sa complice, car je n'ai plus jamais revu personne et j'ai gardé le violon pour compte. Vous me disiez tout à l'heure qu'il valait bien douze francs. Tenez, je ne marchande pas avec vous, un vieux client – je vous le cède pour quinze. Vous gagnerez sur moi trois cent quatre-vingt-cinq francs.

— Merci, merci, je ne joue d'aucun instrument et je n'ai jamais fait de musique à personne. Consolerez-vous ; vous trouverez peut-être un amateur !

— Pour le violon, oh ! je ne l'espère pas, mais pour la petite mendicante, qui sait ? – Elle est toute jeune, très jolie... Si je la repince, j'arriverai peut-être à rentrer dans mes fonds.

— Cette morale vous honore. Adieu, madame Manchaballe. Bien des choses à Judith et à Rébecca. À Judith surtout.

— Mon aînée. Ah ! vous avez raison, monsieur. Voyez-vous, celle-là... je puis dire qu'elle est à point.

LE SYNDICAT DES MÈRES



— **M**ONSIEUR RICHARD, comme je suis contente de vous revoir !

— Le fait est que vous vous faisiez joliment rare depuis quelque temps, madame Manchaballe, et mes articles en souffraient. Il y a eu une lacune, et j'ai reçu des masses de lettres me demandant ce que vous deveniez sans oublier vos charmantes filles Judith, Rébecca et Caroline.

— Ah bien, on va en reparler de madame Manchaballe, je vous prie de le croire. Figurez-vous que j'ai créé un syndicat.

— Vous avez fait faillite rue de Provence ?

— Mais non, monsieur Richard, je ne vous parle pas d'un syndic d'huissiers, au contraire les affaires vont très bien en ce moment – c'est le printemps et la jeunesse !... mais je vous parle du Syndicat des mères.

— Qu'est-ce que c'est que ça ?

— Ah, voilà ! C'est une idée à moi, une idée que j'ai puisée dans mes sentiments pour mes filles, et

qui est, madame Camuget me le disait encore hier, tout bonnement génitale.

— Hein ! Vous voulez dire géniale.

— Si vous voulez. Eh bien, cette idée de génie m'a été donnée par les directeurs eux-mêmes. Vous savez qu'ils ont créé un syndicat pour se soutenir entre eux contre les prétentions des artistes, des journalistes, et contre les abus des billets de faveur.

— Oui, j'ai entendu vaguement parler de ça. La fameuse réunion des Variétés ?

— Eh bien, quand j'ai lu cela dans les journaux, je me suis dit : Décidément, le syndicat, il n'y a plus que cela qui réussisse aujourd'hui ; les mineurs, les cochers de fiacre, les petits jeunes gens qui prennent une part de maîtresse, et qui sont aujourd'hui quart d'amant comme on est quart d'agent de change, tous ces gens-là se syndiquent comme les Belges.

— Les Belges se sont syndiqués ?

— Mais oui, puisqu'ils ont inventé la devise : *L'union fait la force*. Alors, il est évident que nous sommes toutes animées du désir de protéger nos pauvres enfants contre l'inexpérience du jeune âge, contre les faiblesses du cœur, contre les toquades bêtes qui fatiguent et ne rapportent rien que des crampes dans les mollets, si bien que le lendemain

la leçon est mauvaise, les adages ne valent pas tri-pette, les pirouettes à la grand-cousin sont ratées, et M. Pluque grogne. Il est vrai qu'il nous reste la ressource d'allonger des calottes ; mais le moyen n'est guère applicable après seize ans – j'en sais quelque chose – et il a le grave tort de ne rien réparer du tout.

– Ce tableau est navrant, madame Manchaballe.

– Donc, nous luttons, nous donnons de bons conseils, des conseils pratiques de femmes qui connaissent la vie... dans les coins, mais d'abord nous ne sommes pas toujours écoutées. Ensuite, ce sont des efforts individuels, isolés, tandis qu'avec le syndicat... C'est à ce sujet que je suis venue vous trouver. Avez-vous un bon tailleur ?

– Mais oui... Seulement je ne vois pas le rapport..

– Et vous le payez bien ?

– Mon Dieu, il y a la dette flottante... mais tout doit toujours être réglé dans l'année.

– Alors vous devez être dans la série B. Vous voyez bien ce gros livre que j'ai apporté. C'est l'annuaire des clients. Cherchons. Série B, à la lettre R, Parfaitement. Voici :

«Monsieur Richard, bon client, régulier, mais très méticuleux. Assommant pour les tailleurs, auxquels il

demande sans cesse des retouches. Essaie dix fois et se montre un peu plus mécontent à la dixième qu'à la première. Nourrit le fol espoir de paraître mince, en dépit d'un bedon naissant, et veut des pantalons trop longs et des gilets trop courts. Paye bien.»

— Mais c'est très compromettant, ces renseignements-là. Ils sont fournis par qui ?

— Par les tailleurs entre eux. Si vous payiez comptant, c'est-à-dire aussitôt le costume livré, si vous étiez moins difficile, et si vous n'aviez pas un bedon naissant – pardon, ce n'est pas moi qui parle, c'est l'annuaire – alors vous seriez dans la série A... mais c'est très rare, et c'est déjà bien joli d'être dans la série B... Vous y figurez en bonne compagnie.

— Et la série C... ?

— Ah ! celle-là, c'est la plus nombreuse. C'est celle des clients grincheux, désagréables, mauvais payeurs, ceux avec lesquels les rapports seraient impossibles. Lorsqu'un client inconnu se présente dans un magasin, le tailleur prend sa commande ; mais aussitôt le monsieur parti, il se précipite sur l'annuaire, et d'après la série où figure le nom du monsieur, il confectionne le costume ou refuse le travail. Eh bien ! moi, j'ai eu l'idée d'établir l'*Annuaire*

des amoureux, grâce à la réunion de tous les renseignements apportés par les mères.

— Tiens ! Tiens ! Alors vous établissez aussi trois séries ?

— Parfaitement, monsieur Richard, vous allez me comprendre : *Série A*, le monsieur sérieux, un peu comme le prince de Judith, l'étranger riche, noble qui paye sans compter, et n'en demande pas trop pour son argent. Cette série est forcément limitée, car l'espèce devient très rare ; cependant on en trouve encore en Russie, et chez quelques petits jeunes en route pour le conseil judiciaire.

» *Série B* c'est le monsieur qui paye, mais en se faisant un peu tirer l'oreille, l'amoureux qui ergote, qui discute ; puis aussi le jaloux qui surveille et fait des scènes parce qu'il trouve une canne dans la salle de bains et un cigare éteint sur la cheminée de la chambre à coucher. Comme si ça prouvait quelque chose !... C'est dans cette classe très nombreuse que je classerais le banquier de Rébecca. Tenez, il est un peu comme vous, celui-là, il demande sans cesse des retouches et n'est jamais satisfait.

— Merci, madame Manchaballe.

— Enfin, il y a la *série C*, section des lapins, qui tiendra à elle seule la moitié de l'annuaire ; encore là

faut-il distinguer entre le *lapin franc* qui prévient à l'avance, et le *lapin rusé* qui promet monts et merveilles, et ne dévoile son origine qu'au quart d'heure de Rabelais. Tenez, si je n'y mettais bon ordre tous les amoureux de Caroline seraient dans cette série-là. Elle a des naïvetés celte petite!... C'est immense.

— Et vous avez terminé votre travail?

— En ce moment nous centralisons. Nous avons tous les jours réunion des mères dans ma boutique de la rue de Provence. Si vous avez un moment, vous devriez venir voir ça, c'est un beau spectacle. C'est moi qui préside. Évidemment, je n'ai pas encore l'habitude de M. Floquet, mais ça viendra.

— Je crois bien que j'irai! Je me fais d'avance une joie de cette fête de famille.

— Si vous venez, vous serez reçu comme un fils, oui, comme un fils. Je suis sûre que vous trouverez chez moi un tas de vos belles-mères.

— Madame Manchaballe, ne m'attendrissez pas.

— Et puis, vous pouvez peut-être aussi fournir vos petits renseignements... Vous connaissez beaucoup de monde et les mères ne savent pas tout, hélas!

— Oh! ça, ça n'est pas possible, c'est le secret professionnel; et puis, voyez-vous, il y aurait à

craindre que ces messieurs n'établissent aussi l'*Annuaire des Maîtresses* par série, et c'est pour le coup qu'il y aurait des révélations terribles.

— Et la discrétion du gentleman ?

— Heu ! heu !... Il ne faut pas trop s'y fier, vous savez ; le soir, au cercle, on se raconte bien des petites choses...

— Ah ! les misérables ! Il devrait y avoir une loi pour empêcher ces choses-là.

— Tenez, écoutez donc, madame Manchaballe, vous vous syndiquez bien, vous et vos filles. Pourquoi voulez-vous que nous n'en fassions pas autant ?

— Oh ! vous, messieurs, ce n'est pas la même chose.

— Et pourquoi ça ?

— La situation n'est pas la même. C'est comme les patrons vis-à-vis des ouvriers. De votre part, ce serait une atteinte à la liberté du travail.

LE FUTUR DE CAROLINE



— **M**ONSIEUR RICHARD !
— Madame Manchaballe, à Paris, au mois de septembre !

— Parfaitement. J'arrive de Houlgate où j'ai laissé ma petite dernière, Caroline, dans son crottagé.

— Cottage, madame Manchaballe. Et que venez-vous faire à Paris, sans indiscretion ? Embrasser vos aînées Judith et Rébecca ?

— Oh non : celles-là n'ont pas le temps. Je viens parler au procureur de la République.

— Diable ! Et que lui voulez-vous, à ce digne magistrat ?

— Je veux de la justice, de la bonne justice contre le fils du président de la République... pas de la République française, non, de la République argentine, un nommé Miguel Piffero.

— C'est un joli nom.

— Peuh ! trouvez-vous ? Moi j'aime autant Manchaballe..., mais enfin ce Miguel disait qu'il était le fils du général Piffero, ancien président de la Répu-

blique argentine, comme qui dirait un Grévy rastaquouère. Est-ce que vous l'avez connu ?

— M. Grévy ?

— Non, le général Piffero.

— On ne peut pas connaître tous les présidents de République. Là-bas, vous savez, ça change souvent.

— Enfin, il avait dix-huit ans ce jeune homme, un teint orange, des cheveux cirage, des costumes catapultueux et des épingles superbes. Impossible de regarder sa cravate sans avoir un éblouissement. C'est même cela qui avait tiré l'œil à Caroline sur la plage. Elle m'avait dit :

— Regarde donc, maman, ce jeune homme, il est très gentil, et quelle belle perle noire !

» — Bah, que j'avais répondu, son physique m'est indifférent, mais la perle est très bien ; une perle de cette grosseur-là, cela remplace des références.

» Le petit avait vu comme cela que nous chuchotions en le regardant, alors le voilà qui s'amène et qui, très correct, me dit :

» — Vous êtes sans doute la mère... ou la sœur aînée ?

» – La mère, lui répondis-je avec dignité, mais flattée quand même. On a son petit amour-propre.

» – Présentez-moi donc, je vous prie, à mademoiselle votre fille, Miguel Piffero, fils du général Piffero, ex-président de la République argentine.

» Il avait dit cela très simplement, mais mon sang ne fit qu'un tour. C'était quasiment un cousin à M. Carnot et à la reine Victoria. Je lui dis :

» – Monseigneur... – Rébecca m'a dit qu'il fallait toujours dire Monseigneur aux parents mâles des souverains – Monseigneur, je vous présente Caroline Manchaballe, chanteuse lyrique, ex-élève au Conservatoire. A concouru en 1889, 90, 91, n'a rien obtenu.

» Piffero s'incline, et Caroline tend sa main très gentiment, en éclatant de rire. La glace était brisée. Miguel nous offre des rafraîchissements, nous invite à dîner, puis le lendemain à déjeuner ; bref cela devient un collage, mais un collage moral, car j'étais toujours là et j'avais l'œil. Tant et tant qu'un soir, après pas mal de verres de chartreuse jaune – la verte ne me réussit pas – voilà mon Piffero très excité, qui me dit :

» – Madame Manchaballe, j'aime votre fille, je crois que ça se voit assez (le fait est que ça se voyait

tellement que parfois ça me gênait) alors je viens vous demander de me l'accorder.

» – Monseigneur, vos intentions sont-elles pures?

» – Oh! pas du tout.

» J'allais me rebiffer, mais il ajouta immédiatement :

» – Je suis décidé à donner ma main à Caroline, je me serais contenté de la main gauche, mais si vous voulez absolument la main droite, elle est à votre disposition.

» Cette phrase me donna comme un coup de tampon dans l'estomac. Pensez donc, monsieur Richard, quel mariage inespéré! C'est comme si jadis M. Thiers avait épousé une chanteuse de l'Argentine. Tout en larmes, je me mis à embrasser Piffero, en lui disant d'une voix entrecoupée :

» – Monseigneur, mon fils, Miguel, mon gendre.

» Caroline était émue, elle aussi. Alors elle a embrassé son futur si tendrement, avec tant de conviction que j'ai bien compris que mon rôle de mère était fini... et que je n'avais plus qu'à m'en aller.

» Et je me suis retirée tout attendrie, sur la pointe du pied... C'était aller un peu vite, n'est-ce pas? au point de vue légal; mais Houlgate est un

petit endroit, et puis, nous étions entre nous. Bref, de ce jour, mes enfants connurent toutes les joies de l'hyménée. Un peu plus tôt, un peu plus tard ; puis, j'aimais encore mieux un fils de président de République qu'un machiniste aux Bouffes ou à la Scala. Sait-on ce que nous réserve l'avenir, n'est-ce pas, monsieur Richard ?

— Certes, cette pensée est d'une haute philosophie, mais je ne vois pas là-dedans poindre votre procureur de la République.

— Attendez donc ! Le temps passait. Moi, comme dit M. Mounet-Sully, je marchais toute vivante dans mon rêve étoilé. Je me rappelais madame Dica-Petit en Anne d'Autriche et mademoiselle Mathilde Deschamps en Marie Stuart ; je serais Madame Mère ; Madame Manchaballe-Mère ! ça a de l'allure. J'avais été jusqu'à Trouville pour commander, rue des Sablons, une robe de velours nacarat et un manteau de cour pour les cérémonies. Piffero ne quittait pas la chambre de Caroline, mais elle observait toujours les convenances. Comme, après trois jours de cohabitation, il avait osé lui demander sa photographie qu'elle avait sur la cheminée :

» — Monsieur, lui dit-elle, je ne puis pas vous donner mon portrait. Je ne vous connais pas.

» Et Piffero avait vu tout de suite qu'il avait affaire à une fille bien élevée. Ce n'est pas parce qu'on a couché trois fois avec un monsieur qu'on peut dire qu'on le connaît. À ce compte-là, on connaîtrait la terre entière. Pour s'apprécier, s'estimer, il faut des semaines de vie commune. Bref, il n'a eu la photographie qu'au bout de quinze jours.

» Pendant ce temps, nous faisons des projets couleur de rose. Mon futur gendre était charmant. Il m'avait développé un plan de Buenos-Ayres, la capitale, et il m'avait montré le palais que j'occuperais sur la Plaza-Calao, comme qui dirait la place de l'Opéra de là-bas. Et dans ce palais – le palais Manchaballe – j'aurais des gardes nègres, des dames d'honneur chocolat, et des esclaves pour chasser les moustiques, et des odalisques pour me danser des petits pas comme dans le *Caïd*, pendant que le soir je prendrais mon café, couchée dans mon hamac. Ah ! ça allait un peu me changer de mon magasin de la rue de Provence ! J'avais déjà pensé que je pourrais le faire gérer par Judith, et lui envoyer des bijoux et des étoffes de là-bas à très bon compte. Cependant le mois d'août passait et je ne voyais pas arriver les papiers nécessaires ni l'autorisation du général Piffero. Un jour, je vois entrer Miguel dans ma chambre

d'hôtel. Il avait une grande lettre à la main, avec un timbre que j'ai tout de suite réclamé pour la collection de Rébecca :

» – Belle-maman, me dit-il, le président veut bien. Il a fait d'abord quelques difficultés, mais je lui ai cité l'exemple d'un tas de princes allemands qui ont épousé des cantatrices ; bref, il accorde son consentement présidentiel, et il ne nous reste plus qu'à envoyer six mille francs.

» – Six mille francs !

» – Oui, pour les frais d'actes notariés. Le papier timbré est hors de prix dans la République argentine.

» Cela me faisait bien un peu gros cœur de lâcher comme cela mes trois cents louis, mais j'avais tant de plaisir de voir Caroline bien casée. Piffero affirmait que nous aurions au mariage au moins le général Brugère, et moi j'espérai comme témoins M. Bertrand et M. Taffanel. Je vais ouvrir mon petit sue en soupirant, – j'avais comme un serrement de cœur, un pressentiment sans doute – et je remets mes six billets de mille au jeune homme. Devant moi, il les fourra dans une lettre-enveloppe à l'adresse du général Piffero, il met cinq cachets, puis il part porter le tout au bureau de poste situé tout en haut de la route de Villers.

» Depuis ce temps-là, nous attendons. Cette canaille de Piffero n'est jamais revenu, et personne ne l'a vu à la poste. Je suis refaite. C'est un lapin rastaquouère, mais il n'a pas fini. Il a consommé, il faut qu'il paye. Je ne vais pas jusqu'à vouloir la guerre de la France avec la République argentine, bien qu'avec la Russie pour nous... Mais je demande au procureur de la République les six mille francs avancés pour frais de notaire, et quatre mille francs pour la fleur d'oranger de Caroline. Qu'est-ce que vous avez à rire, monsieur Richard ?

— Dame, madame Manchaballe, c'est un dernier prix qui me semble... un peu exagéré.

— Ah ! monsieur Richard, l'on voit bien que vous ne connaissez pas les prix des villes d'eaux ! Si le papier timbré est cher à Buenos-Ayres, la fleur d'oranger est très rare à Houlgate, et tout est quintuplé pendant la saison.

LA CULOTTE D'UN DIEU



— **O**N PEUT ENTRER, monsieur Richard ; je ne vous dérange pas ?

— Ah ! c'est vous, madame Manchaballe. Vous savez que vous êtes toujours la bienvenue. Asseyez-vous donc. Puisque vous voilà, je tiens à vous dire qu'on se plaint des pantalons en dentelles de Bruges que vous m'avez vendus. Ils manquent de solidité.

— Il est évident que ce ne sont pas des pantalons pour faire le grand écart. Ce sont des pantalons de femme honnête.

— Vous auriez dû me dire cela plus tôt, mais c'est égal, je suis content de vous voir, car j'ai un tas de choses à vous demander.

— Moi aussi, monsieur Richard, comme ça se trouve. Connaissez-vous M, Bertrand ?

— Beaucoup. C'est un charmant homme.

— Bravo ! c'est que, voyez-vous, voici les examens de fin d'année qui n'avancent, et je voudrais bien que ma cadette Rébecca, qui est coryphée, passe

premier sujet. Alors j'ai pensé qu'un bon coup de piston...

— Eh bien, c'est convenu, envoyez-moi Rébecca un de ces matins ; nous arrangerons cela.

— Qu'est-ce que vous arrangerez ?

— Eh bien ! le bon coup de piston.

— Vous n'y êtes pas, monsieur Richard. C'est M. Bertrand qu'il faut voir pour le coup de piston.

— J'entends bien ; mais puisque vous voilà, je ne serais pas fâché d'avoir votre avis sur l'incident de M. Van Dyck dans *Lohengrin*.

— La culotte, ou la barbe ? Car, vous savez, il y a une question de culotte et une question du barbe, qui sont d'ailleurs intimement liées.

— Madame Manchaballe, je ne voudrais pas vous froisser ; mais vos discours sont nébuleux.

— Pas du tout. Vous savez bien que ce pauvre M. Van Dyck n'a pas eu de chance au commencement. Pour représenter le chevalier du Cygne, il faut de la poésie, n'est-ce pas ? Or, les journalistes qui avaient été le voir avaient raconté qu'il avait un cataracte des bronches ; ils avaient décrit la couleur de la corde vocale, l'aspect de la langue et l'odeur de l'haleine. M. Gailhard avait conseillé un rigolo, mais le docteur Fauvel avait ordonné un purgatif violent.

Non, mais voyez-vous Lohengrin avec un rigolo ? Vous le figurez-vous absorbant dans sa coupe d'or une bouteille d'Hunyadi-Janos ?

— Alors, nous en sommes à la culotte ?

— Pas du tout, à la barbe. Cet homme s'est dit : il faut absolument que je relève mon prestige, que je paraisse, comme qui dirait en gigolo, mais un gigolo qui serait en même temps un ange. Je n'ai jamais vu d'ange, mais chez Judith, mon aînée, j'ai connu beaucoup de gigolos. Ils n'avaient pas de barbe. Alors le soir de la première, M. Van Dyck s'est présenté au public imbarbe.

— On dit imberbe, madame Manchaballe.

— Vous êtes sûr ? Je veux bien vous croire puisque vous le dites, mais c'est bizarre. Alors les abonnés ont ronchonné, et prétendu qu'il n'avait pas l'air d'un dieu Scandinave, mais qu'il ressemblait à M. Gobin. Comment le trouvez-vous Gobin ?

— Mon Dieu, je n'ai pas d'idée bien arrêtée sur son physique.

— Des yeux un peu ronds, mais c'est un bel homme, surtout à la ville, et très aimable en société. M. Ritt ne disait rien – il ne dit jamais rien M. Ritt – mais M. Gailhard n'était pas content. Il avait fait confectionner une belle barbe blonde qui coûtait très

cher, et cette barbe blonde ne servait plus. Or, à l'Opéra, on n'aime pas les dépenses inutile. Il a donc été trouver M. Van Dyck et lui a dit avec, l'accent que vous savez :

» – Té, mon lion, coupez-vous-la donc ma barbe, nom de Diou, et vous n'aurez plus la hure gobi-nesque !

» Et M. Van Dyck a mis la fausse barbe, ce qui a fait la joie des garçons de café.

– Allons bon ! Qu'est-ce que les garçons viennent faire là-dedans ?

– Vous comprenez, ça s'est répété à « la Paix », à « l'Américain », et tout le long des boulevards. Alors ils ont dit que cela confirmait leur revendication et que lorsqu'on voulait représenter un monsieur chic, il fallait des moustaches. C'est plus conforme, paraît-il, à la dignité humaine. Rébecca avait connu un amiral. Eh bien, elle m'affirmait qu'un baiser donné par une bouche sans poils perdait la moitié de sa valeur. Au fond tout cela c'est des idées : Manchaballe se rasait... et cela ne l'a pas empêché de me donner trois filles.

– Madame Manchaballe, vos trois filles ont leur mérite, mais de grâce ne vous écartez pas de la question. Donc, Van Dyck a mis la barbe de M. Gailhard.

— Non ! Celle de M. Gailhard est noir d'ébène ! Il a mis une barbe blonde, et de cette façon, il ne ressemblait plus à M. Gobin, mais à M. Gaston Berardi. Ça allait bien ; mais tout à coup entre en scène madame Quasiment.

— Hein ? Madame Quasiment ???...

— Oui, Quasiment-Wagner. On l'appelle comme ça parce qu'elle est veuve de Wagner. Vous ne savez donc rien, mon pauvre monsieur Richard !

— Ah Cosima ! oui, oui, allez madame Manchaballe.

— Madame Quasiment écrit : Wagner, mon défunt, se rasait toujours ; jamais il n'aurait voulu un Lohengrin barbu, et comme on chantait dans *Parsifal* : « Rien n'est sacré pour un sapeur. » Donc, pas de fausse barbe. Et M. Van Dyck, docile, a rendu la fausse barbe au magasin des accessoires. C'est ici que nous entrons dans l'incident de la culotte, si j'ose m'exprimer ainsi. Quand les garçons de café ont appris que le chevalier du Cygne les lâchait ni plus ni moins que M. Marguery, et renonçait au droit de porter la moustache comme c'est prescrit dans les Droits de l'homme en 89, ils ont crié à la trahison, et ont comparé M. Van Dyck à Bazaine.

— Vous m'aviez dit à Gobin.

— À Gobin d'abord, à Bazaine après. Ne m'embrouillez pas. Donc ils ont juré de se venger. Ah! tu veux avoir l'air poétique, et bien nous allons t'en fourrer de la poésie! Du moment que tu n'as plus de barbe au menton, tu n'es plus digne de porter culotte. Alors, le soir, le garçon qui d'habitude montait au ténor son grog au kirsch, a profité de ce que M. Van Dyck n'était pas encore arrivé dans sa loge, et il a barbouillé de ce que vous savez tout le fond de la belle culotte de satin, celle qui va avec l'armure d'argent du premier acte. Ça faisait un effet désastreux sur le fond blanc, on aurait dit une douzaine de macarons. Le père Toussaint, l'habilleur qui a du nez, s'était bien aperçu de quelque chose d'anormal dans la loge, mais il se disait; Bah! le docteur Fauvel aura encore conseillé une bouteille d'Hunyadi-Janos, à cause du fameux catarrhe. Il souffrait, cet honnête habilleur, mais il en avait vu bien d'autres, et il se taisait.

» Quand M. Van Dyck est arrivé, il a regardé l'habilleur d'un air soupçonneux et mécontent, et lui a dit : Toussaint, ouvrez donc la fenêtre. Toussaint avait bien envie de répondre : Ce n'est pas moi, lorsque tout à coup Lohengrin déploie sa culotte, et s'aperçoit du méfait. La situation était terrible. Que

faire ? il ne pouvait pas entrer en scène habillé en Écossais, puisque le rôle est Scandinave... Et déjà le régisseur criait : En scène pour le 1 ! Le public s'impatientait ; M. Ritt ne disait rien – il ne dit jamais rien, Ritt – mais M. Gailhard ne décolérait pas et accusait de ce nouveau crime la ligue des Patriotes. Enfin, M. Colleuille a fait une annonce avec ces mouvements de polichinelle disloqué qui lui sont habituels, et a demandé vingt minutes de grâce. Pendant ces vingt minutes on a envoyé chez mademoiselle Pepa Invernizzi chercher la culotte de satin qu'elle porte dans *Coppelia*. Lohengrin l'a essayée. Elle allait très bien. Vous savez, quand il y en a pour deux, il y en a pour un ; et l'incident a porté bonheur à M. Van Dyck, car il n'a jamais été tant applaudi, et M. Gailhard a fait dix-huit mille de recette. Voilà. Maintenant, je me sauve, car j'ai un bœuf à la mode sur le feu. Ah ! n'oubliez pas ce que je vous ai demandé pour M. Bertrand. Est-ce qu'il s'y connaît en danse, M. Bertrand ?

– C'est lui qui a fait débiter Réjane.

– C'est juste, et, d'ailleurs, il suffit qu'il s'y connaisse en femme, car ce n'est pas pour vanter Rébecca, mais elle mérite le coup de piston.

– Je m'en charge. Adieu, madame Manchaballe.

— À l'avantage, monsieur Richard. Vous me trouverez toujours à six heures au magasin, et vous savez, pour les visites, je ne compte pas avec vous.

CAS DE CONSCIENCE



— **B**ONJOUR, madame Manchaballe. Voici l'hiver qui s'avance. Vous n'auriez pas par hasard d'occasion un bon Chouberski ?

— Monsieur Richard, je ne suis pas fumiste !... Mais si vous voulez une chaufferette du temps de Louis XIII, ou une bassinoire du temps de Henri III.

— Je ne dis pas non, mais pour le moment il me faudrait surtout un Chouberski du temps de Carnot.

— Eh bien, je verrai. Je demanderai à Rébecca. Je crois qu'elle en a un du temps de Jules Grévy.

— Ça me suffirait parfaitement. Et comment va-t-elle, mademoiselle votre cadette ?

— Pas mal. Elle engraisse. Vous comprenez avec *Lohengrin* sans ballet, elle n'a pas grand'chose à faire pour le moment, et même, elle emploie ses loisirs à la villégiature. Elle va beaucoup à Compiègne.

— Tiens, tiens ! Il y a des dragons à Compiègne.

— Justement, et même à ce sujet, il y a un cas de conscience que je voudrais vous soumettre.

— Un cas de conscience, à moi ! Vous m'étonnez.

— Oui, c'est une chose délicate : vous êtes très homme du monde. Rébecca me le disait encore l'autre jour : Vois-tu, maman, dans notre partie, et surtout dans la tienne, on prend l'habitude de voir les choses à un certain point de vue un peu... spécial, un peu... large, qui n'est peut-être pas toujours le bon. Il faudra consulter monsieur Richard, quand tu le verras.

— Madame Manchaballe, vous allez faire souffrir ma vieille modestie.

— Oui, c'est à l'homme du monde que je m'adresse. Tenez, asseyez-vous derrière le paravent japonais. Vous serez très bien et personne ne vous verra. Donc il y a samedi huit jours on donnait *Lohengrin*, pour changer, et comme le lendemain c'était dimanche, Rébecca se dit : Voilà le cas ou jamais d'aller voir Toc-Toc, à Compiègne.

Il y a assez longtemps qu'il me rase pour ça, Toc-Toc.

— Sans indiscretion, qui est-ce Toc-Toc ?

— Il ne s'appelle pas Toc-Toc, monsieur Richard ! C'est le vicomte Bertrand d'Espures, un sous-lieutenant, blond, très riche, et, paraît-il, gentil tout plein. On l'appelle Toc-Toc, parce qu'il est un peu toqué.

— Bon ! ça va bien. Continuez, madame Manchaballe.

— Donc, Rébecca prend son petit sac, son costume en drap mouette, garni de velours chaudron, sa pelisse en peau de loutre, son chapeau en feutre beige garni de velours loutre et jonquille on aurait juré une femme du monde, et du grand. Vous comprenez, là-bas, il ne faut pas effaroucher les autorités militaires, et la voilà partie par le train de trois heures.

» Mon Toc-Toc – je dis *mon* Toc-Toc, parce que tout me fait supposer qu’il doit être un peu mon gendre, pas vrai ? Mon Toc-Toc avait prévenu son ordonnance qu’il viendrait une dame de Paris et qu’il aurait à la faire entrer immédiatement dans la chambre à coucher. Alors, en revenant du terrain de manœuvre, vers deux heures, il avait pris son tub, et s’était étendu tranquillement en costume sommaire sur sa chaise longue, en attendant ma fille. Il ne se gêne pas avec elle, et puis comme Rébecca n’est pas encore très habituée à l’uniforme, alors, le vicomte l’enlève pour ne pas l’effaroucher. C’est une attention de sa part. Il était là fumant sa cigarette, et songeant... On a bien dit à quoi songeaient les jeunes

filles, mais on n'a jamais dit à quoi pensent les officiers de dragons.

— Vous pouvez être tranquille, madame Manchaballe, il pensait sans doute beaucoup moins à vous qu'à votre fille, et devait fredonner entre deux bouffées de cigarette :

Quand on attend sa belle,
Que l'attente est cruelle !

Je le vois d'ici.

— Tant mieux, ça prouve que vous me suivez bien et que vous me comprenez, ce qui ne vous arrive pas toujours du premier coup. Soudain, on sonne à la porte du petit hôtel que le vicomte occupe sur le quai de l'Oise.

L'ordonnance se précipite :

» — Mon lieutenant, voilà la dame de Paris.

» — Eh bien ! fais entrer, répond Toc-Toc sans se déranger et sans se r'habiller..., puisqu'il attendait Rébecca.

» On fait entrer la dame dans la chambre à coucher. Patatras ! stupéfaction, ce n'était pas du tout Rébecca. C'était la marquise de la Houpe-Grandsac qui venait recommander son fils, engagé volontaire dans le peloton du lieutenant d'Espures. Tableau !

» — Madame, je suis vraiment désolé ! s'écrie Toc-Toc en bannière ; excusez la bêtise de mon ordonnance, et veuillez, passer dans mon salon. Le temps d'endosser mon dolman et je suis à vous.

» La marquise de la Houppe-Grandsac se retire un peu estomaquée de tout ce qu'elle avait vu, mais en bonne personne qui comprend la vie, elle ne se fâche pas, ne pensant qu'au but à atteindre : recommander son petit volontaire. Nous sommes toutes comme ça, nous autres les mères. Moi, voyez-vous, monsieur Richard, pour être utile à Judith et à Rebecca je serais capable de toutes les infamies.

— Je vous crois, madame Manchaballe, mais ne vous attendrissez pas.

— La marquise de la Houppe-Grandsac était donc installée à lire, lorsque voilà, Rebecca qui s'amène. — Bon, se dit l'ordonnance, le lieutenant a déjà une dame de Paris dans sa chambre à coucher, je ne puis pas décemment, en faire rentrer deux à la fois. Et il campe ma cadette dans le salon, où elle se trouve nez à nez avec la marquise de la Houppe. On se salue de part et d'autre. Un moment Rebecca pense bien à faire du potin et à envoyer la visiteuse par la fenêtre ; heureusement elle se rassure en voyant les tempes grisonnantes, et c'est à croire qu'il

y a une providence, car enfin, voyez-vous une marquise de la Houppe-Grandsac piquant une tête dans l'Oise sous l'impulsion d'une Rébecca Manchaballe !

— C'eût été épouvantable.

— À qui le dites-vous ? Comme je vous l'ai dit, avec son manteau de loutre et sa robe mouette, ma cadette a tout à fait grand air, et sa révérence à la troisième position était tapée.

» Et alors on se met à causer de bonne amitié. La marquise explique qu'elle vient recommander son fils. On parle de l'Opéra, des abonnés du mercredi et du vendredi, du foyer de la danse ; on nomme M. Charles Bocher, le comte de Valon, le comte de la Redorte – un tas d'amis communs. – Ça allait très bien. De son côté, Rébecca paraissait très liée avec le lieutenant ; cela pouvait être utile pour le petit de la Houppe-Grandsac.

» — Vous semblez aimer beaucoup le vicomte d'Espures ?

» — Oh ! oui, madame, répond ma cadette avec élan. C'est bien naturel : il est si gentil, si attentionné, si généreux !

» — Vous êtes sans doute de sa famille ?

» Alors Rébecca, prise d'une inspiration subite, répond :

» — Je suis sa sœur.

» C'était un peu risqué ; mais il fallait bien sauver la situation, n'est-ce pas ? Là-dessus, voilà la marquise qui se précipite vers Rébecca, lui prend les mains, les serre à les briser, et lui dit :

» — Alors, madame, je vous en prie, je vous en supplie, parlez pour mon fils Gontran. Il a besoin de soins et de surveillance. Il a manqué son baccalauréat ès sciences, il a manqué son baccalauréat ès lettres, il a manqué Saint-Cyr ; il a tout manqué. Mais c'est un bon petit garçon ; et si son officier le pousse un peu, il arrivera comme un autre.

» Ma fille, c'est une justice à lui rendre, est excessivement tendre. Elle rendait donc de son mieux les amabilités de la marquise, lorsque sur ces entre-faites arrive Toc-Toc qui avait eu le temps de faire un brin de toilette et qui tombe en pleines effusions maternelles. Il paraît qu'il a fait un nez ! un nez dans le genre de M. Laugier.

» — Elle est charmante madame votre sœur, s'écrie la marquise de la Houppe.

» — Ma sœur ? répond Toc-Toc légèrement abruti.

» — Oui, j'éprouve pour elle la plus vive sympathie, et je sens que je l'aime déjà. Elle m'a promis, au

reste, de reporter un peu de cette affection sur mon pauvre fils, le dragon Gontran de la Houppes, soldat dans votre peloton... Mais je ne veux pas troubler plus longtemps vos épanchements de famille. Adieu, monsieur le lieutenant.

» — Adieu, madame.

» Puis, à l'oreille de Rébecca :

» — Une petite permission, n'est-ce pas, madame ; une petite permission de quatre jours pour Gontran. Je serais si heureuse !

» On s'est quitté très bons amis. Maintenant, le voilà le cas de conscience. Que dira la marquise si, un beau vendredi, elle reconnaît la sœur du vicomte des Espures exécutant son *fouetté-derrière* ou sa *pirouette à la grand-cousin* dans *Coppelia* ou dans la *Juive*. Faut-il lu détromper ? Doit-on le dire, voyons, monsieur Richard, votre avis ?

— Vous voulez mon opinion, madame Manchaballe ?

— Oui, votre opinion d'homme du monde.

— Eh bien, mon opinion d'homme du monde... j'irai la porter moi-même à Rébecca.

— C'est ça, en même temps vous verrez son Chouberski. Elle vous le cédera à bon compte, car il a déjà manqué une nuit asphyxier le prince.

LE RÔLE DE LILINE



IL Y A une huitaine de jours, parmi les lettres que mon valet de chambre m'apportait à mon réveil, je trouvai le petit mot suivant :

« Mon cher ami,

» Vous savez qu'après ma sortie du Conservatoire, où j'étais dans la classe de M. Delaunay, j'ai encore continué à travailler beaucoup avec M. Guillemot ; de plus, j'ai pris des leçons de chant avec madame Émilie Ambre. Bref, après tant d'années de travail et d'efforts, je voudrais bien débiter n'importe où, ça m'est égal, mais je voudrais prendre l'habitude des planches. On me dit que parmi les nombreuses revues montées un peu partout vers la fin de l'année, il me sera facile d'avoir un rôle, et que vous pourriez me faire bénéficier de votre crédit auprès des directeurs.

» Faut-il vous rappeler que vous étiez jadis un ami de maman, et que vous avez fait sauter sur vos genoux la petite Liline, devenue aujourd'hui la grande

« CAROLINE MANCHABALLE. »

Dans mon cerveau encore un peu alourdi par le sommeil. – ah dame ! il n'était encore que dix heures du matin – je cherchai à évoquer les vieux souvenirs, Liline ?...

Oui, vers 1888 ou 1889, j'avais écrit à Dumas et à Claretie pour recommander l'enfant devenue grandelette et se présentant au Conservatoire. Je ne l'avais jamais revue depuis, et voilà qu'aujourd'hui elle se rappelait à moi. La maman était une brave femme... Et gaie, et bonne enfant... une maman comme on n'en fait plus... et j'avais passé de bien bonnes heures dans le petit hôtel de la rue Galilée... Allons, il fallait bien faire quelque chose pour la petite Liline.

Précisément, je savais qu'on montait une grande machine au théâtre des *Diversités*; je connaissais beaucoup le directeur Trambert, qui, bien que sur son départ, n'avait pas encore tout à fait lâché le sceptre. Je fis passer ma carte et fus immédiatement introduit dans ce petit bureau où il trône depuis plus de vingt ans, avec son affabilité souriante et un peu détachée.

— Mon cher ami, lui dis-je, je viens vous demander un suprême service ; cela sera un dernier supplément ajouté à beaucoup d'autres amabilités. Je voudrais un rôle dans votre revue, pour une petite protégée à moi qui s'appelle Caroline Manchaballe.

— Elle sait dire ? Elle sait chanter ?

— Elle sort du Conservatoire et est élève d'Émilie Ambre.

— Eh bien, amenez-la-moi demain vers quatre heures. Je lui donnerai une audition, immédiatement après mademoiselle Caron.

— Caron de l'Opéra ? Diable ! je crains la comparaison.

— Non, non, ne craignez rien. Je suis habitué ; je ne fais que cela depuis deux ans. L'autre jour après Vergnet, j'ai entendu Ouvrard.

Et, le lendemain à quatre heures, j'arrivai avec Caroline ; exquise dans sa capote drapée, garnie de plumes maïs, et son grand manteau de velours brodé de skunk naturel. Elle avait très peur la petite Liline ; et la maman qui tenait le rouleau de musique, tremblait bien fort. Pendant près d'une heure, nous attendîmes dans le foyer, au milieu d'un grouillement d'artistes, de figurants, de danseuses en costuma de travail avec la jupe de gaze par-dessus le tutu.

— Ils sont heureux, ceux-là, disait ma petite amie, ils sont de la pièce.

— Mais vous aussi, vous en serez, mademoiselle Liline. Un peu de courage.

Enfin, vers cinq heures, on vient nous dire que Trambert nous attendait au foyer des artistes. Il y avait là, mademoiselle Caron qui chantait à pleine voix un air de *Sigurd*. Quand elle eut fini, le directeur dit à ma compagne :

— Eh bien à vous, mademoiselle. M. Plock, le chef d'orchestre, voudra bien rester au piano.

M. Plock, un blond aux longs cheveux, prit le rouleau qu'on lui tendait, et, au moment où Caroline Manchaballe allait commencer, un petit homme assis dans un coin, dit tout à coup :

— Pardon, auparavant, je voudrais bien voir les jambes.

— Alors, c'est une audition... de jambes? dit Liline étonnée.

— Non, mademoiselle, fit Trambert, mais Tripier, le régisseur, a raison. Pour une revue, les jambes sont aussi utiles que la voix. Allons, montrez-nous cela.

Caroline ne se fit pas trop prier, et soulevant délicatement sa jupe, en cachemire angora, elle nous

montra, moulée dans un bas de soie noire à fleurettes roses, une jambe qui pouvait lutter avec la Diane de Gabies.

— Plus haut, dit encore Tripier, que je vois l'attache de la cuisse. Bon. C'est un peu svelte, mais cela *peut aller*.

Liline fit une drôle de moue, et accompagnée par Plock, entama le grand air de *Samson et Dalila*, y mettant toute son âme et lançant de magnifiques notes de contralto.

— Vous ne faites pas d'erreur, dit Trambert, quand elle eut fini, c'est bien au théâtre des *Diversités* que vous voulez entrer ?

— Mais oui, monsieur.

— C'est que pour ici, vous avez beaucoup trop de voix. Je sais bien que, qui peut plus peut moins, mais vous allez écraser toutes mes petites chanteuses pour rire. Enfin, voyons la diction.

Ma protégée entama la tirade de Célimène, détaillant les vers du *Misanthrope* avec toutes les nuances savamment orchestrées par le nez de M. De-launay, jusqu'au vers final :

Dois-je prendre un bâton pour les mettre dehors ?

Moi, j'étais très content.

— Eh bien, fis-je à Trambert, il me semble que cela va très bien.

— Oui, assurément... C'est bien... C'est peut-être trop bien... Du reste, moi je ne m'occupe plus beaucoup des *Diversités*. Il faudra voir le nouveau directeur Rimmel.

C'est lui que cela regarde surtout. Voyez Rimmel.

Il était très malade, M. Rimmel, et venait rarement au théâtre. Informations prises, il fallait aller chez lui, à Rueil. Un froid ! Il me semblait que je jouais un peu le rôle du *Père de la Débutante*. Rimmel nous reçoit en robe de chambre, avec une calotte enfoncée jusqu'aux oreilles, et Caroline recommence le grand air de *Samson et Dalila* et la tirade de *Célimène*.

Quand ce fut fini :

— Eh bien, ce n'est pas mal. Il faudra voir les auteurs.

— Les auteurs ?

— Oui, ils sont cinq : Bruneau, Fleval, Tagnard, Malvez et Galuchet. N'oubliez pas surtout Galuchet. Il n'a rien fait mais il est très susceptible.

Et nous voilà partis pour Paris, allant successivement sonner aux portes de ces messieurs, un tas de portes situées très haut.

Galuchet fut très cassant. Après l'audition de Dalila et de Célimène, il nous dit :

— Il n'y a plus rien, tout est distribué.

— Pardon, monsieur, mais il me semble que dans une revue on peut ajouter ce qu'on veut... et pour avoir une artiste de cette valeur...

— Ah! s'il fallait tenir compte de toutes ces considérations. Hier on m'amène une jeune tille qui n'a que l'espoir dans un engagement aux *Diversités* pour soutenir sa vieille mère.

— Mademoiselle Manchaballe ne soutient pas sa vieille mère.

— C'est possible, mais nous ne sommes pas non plus un refuge pour le grand art; enfin, voyez mes collaborateurs.

Malvez exigea une petite chansonnette comique de lui.

Qui vaut mieux qu'une terrine ?

Deux terrines.

Qui vaut mieux que deux terrines ?

Quatre terrines... de Médicis.

Tagnard la fit danger un petit pas ; Flevall fit apprendre un monologue de Jacques Normand, et Bruveau se contenta de regarder les jambes, jusqu'aux hanches. Tout cela était, paraît-il, indispensable.

Malgré ces exercices multiples, cas visites, ces démarches coupées par de longues heures d'attente, comme rien n'était décidé, ma petite amie me supplie de retourner voir Trambert et d'exiger, coûte que coûte, un rôle de sa vieille amitié.

— Voyons, lui dis-je encore, je vous fais plutôt un cadeau. Songez donc qu'elle sort du Conservatoire.

— Vous m'avez dit qu'elle était élève de Delaunay et d'Émilie Ambre.

— Parfaitement.

— Vous avez raison. Il faut absolument qu'elle ait un rôle. Je le lui ferai envoyer ce soir même.

— Merci, merci ! m'écriai-je, le cœur débordant de reconnaissance. Mademoiselle Manchaballe va être contente.

Je lui télégraphiai immédiatement la bonne nouvelle, et, le soir même, je la vis arriver chez moi, avec un petit cahier à la main.

— Eh bien, lui dis-je, nous avons réussi. Voyez-vous, c'est toujours bien de sortir du Conservatoire.

— Tenez. Le voici, mon rôle, me dit-elle :

« *Moi, monsieur, je viens seulement d'être percée.*

» LE COMPÈRE. — *Pas possible !*

» *Oui, je suis l'avenue de la République. M. Carnot m'a traversée le premier, avec sa voiture à la Daumont et un peloton de cuirassiers.*

» LE COMPÈRE. — *Diable, vous devez être d'une belle largeur.* »

Voilà, c'est tout.

... Et la petite Liline se mit à pleurer.

LA LYRE D'APOLLON



— **M**ADAME MANCHABALLE, je viens vous faire une petite visite intéressée.

— Ah, monsieur Richard, vous arrivez bien. On a vendu Blanche de Croissy, et j'ai pour vous une occasion de pantalons avec entre-deux en dentelles de Bruges...

— Merci. J'ai des goûts simples, vous savez.

— Ce n'est pas pour vous; mais un galant homme trouve toujours dans son année l'occasion d'offrir à une jolie femme un pantalon, surtout orné de dentelles de Bruges.

— Eh bien, je ne dis pas non, je verrai; mais j'ai pensé que vous aviez deux filles à l'Opéra et je venais pour avoir votre avis sur Richard Wagner?

— Peuh!

— Comment peuh! Vous n'admirez pas *Lohengrin*?

— Jamais de la vie! Jouer du Wagner sur une scène subventionnée! C'est une infamie.

— Alors c'est une question de patriotisme?

— Pas du tout, mais je ne comprends pas qu'on ait monté une pièce où il n'y a pas un ballet, pas même un divertissement. Si c'est à cela qu'on emploie l'argent des contribuables ! Rébecca, ça lui est encore égal, parce qu'elle aura plus de temps à consacrer au prince, mais Judith mon aînée, vous savez celle qui a le feu sacré, eh bien ! elle est furieuse. M. Lozé se figure que les Parisiens manifestent parce que Wagner est Allemand ; tout bonnement il y a sur le boulevard des gens do goût qui aiment les danseuses, et qui trouvent très insuffisants les petits pages bleus qui suivant la reine Elsa.

— Le fait est qu'ils ont des jambes...

— N'est-ce pas monsieur Richard ? Mais voyez-vous, ces Allemands, ça n'a pas de poésie, c'est lourd, ça ne comprend pas l'utilité sociale d'un *entrechat* ou d'un *fouetté-derrière*. Et l'on croit nous faire aimer ainsi la musique de l'avenir ! Alors savez-vous ce qui en résulte, c'est qu'on a des émeutes sur la place de l'Opéra, sans compter les choses désagréables qui peuvent en résulter pour les jeunes filles bien élevées.

— Quelles choses désagréables ?

— Vous ne savez donc pas ce qui s'est passé le soir de la première ?

— Je sais que M. Lamoureux a beaucoup salué.

— Ce n'est pas cela. Sur la place de l'Opéra, il y avait des escadrons de gardes municipaux qui chargeaient et des agents de police qui faisaient des arrestations. Dès qu'un monsieur avait sur sa physionomie ce je ne sais quoi qui dénote la froideur pour Wagner, crac, on l'arrêtait et on le conduisait dans les sous-sols de l'Opéra, dans un endroit où il était obligé d'entendre malgré lui la musique de *Lohengrin*.

— C'était là le châtiment.

— Parfaitement. M. Lozé était au café de la Paix, et il correspondait avec M. Dutreillis, un bel homme, inspecteur divisionnaire, installé pour mieux voir sur la coupole même de l'Opéra.

— Quelle drôle d'idée !

— Oui, c'est pour copier Gallifet. Le prince racontait l'autre soir à Rébecca que le général, pendant les grandes manœuvres, était toujours en ballon. Aujourd'hui c'est ainsi qu'on fait la guerre. Alors, comme M. Lozé n'a pas de ballon, son subordonné, M. Dutreillis, était monté sur le toit, à côté d'Apollon. Ça ne déparait pas trop le monument, parte que, ainsi que je vous l'ai dit, l'inspecteur est très bel homme.

— Alors ?

— Alors, de là correspondait avec M. Lozé par signes convenus. C'est ce qu'on appelle le *signe* de Lohengrin. Il levait le pouce. Ça voulait dire : Voilà les patriotes qui arrivent par l'avenue du Quatre-Septembre ; il levait le coude, cela signifiait : Voilà les pâtisseries qui débouchent par l'avenue de l'Opéra. Vous comprenez. Alors brououdoum, un escadron de municipaux à gauche, une escouade d'agents en avant. Ah ! ça ne traînait pas, et je vous prie de croire qu'on cognait ferme. C'était très bien... seulement on aurait dû prévenir le personnel de l'Opéra.

— Le prévenir de quoi ?

— Que M. Dutreillis, le bel inspecteur était sur les toits.

— Mais en quoi cela regardait-il le personnel ?

— Vous ne connaissez donc pas la légende ?

— Excusez mon ignorance, madame Manchaballe, mais je vous écoute, et je constate que plus je vous écoute, plus je m'instruis.

— Eh bien ! monsieur Richard, il y a à l'Opéra une légende qui affirme que, pour avoir du bonheur, il suffit de toucher la lyre d'Apollon. On gravit les escaliers qui conduisent au sommet du monument, on se fait ouvrir la petite porte qui donne accès sur la

corniche, on longe le chapiteau, on touche la lyre et, après, on a de la veine. Ainsi, M. Gailhard, qui n'est pas superstitieux et qui souffle un peu en montant, n'a jamais voulu visiter Apollon ; tandis que M. Bertrand a pris la lyre à pleine main, un soir que le *Cœur de Sita*, à l'Eden, avait fait trente-sept francs de recette. Depuis ce temps, les événements ont changé et tout lui a réussi. Il a été nommé directeur de l'Opéra, il a vendu les Variétés à M. Samuel, il a eu un fils, que sais-je. Tout cela à cause de la lyre. Alors, depuis ce temps, toutes les dames du corps de ballet qui veulent avoir beaucoup de bonheur, font l'une après l'autre l'ascension de l'Opéra. Elles n'ont pas été nommées directrices ; mais il y en a qui, depuis, ont eu un bébé – comme M. Bertrand.

» Judith, elle, n'avait pas d'ambition. Elle ne tenait même pas à avoir un fils, car, dans la partie, le *mal au genou* n'est pas recherché, mais elle aurait voulu une création importante, comme par exemple, Torri dans le *Mage*. Quelque chose de voluptueux, de suave, qui convienne à son genre de beauté et fasse de l'effet sur les fauteuils ou sur la loge du Club.

» Une action où il y aurait des ronds de jambe, des cambrures en arrière, des aperçus de cuisse émergeant d'un fouillis de dentelles, détails qui ont

toujours échappé à ce pauvre M. Wagner, dont tous les héros sont des Joseph, sous prétexte qu'ils sont chevaliers du Graal.

– Vous êtes dure pour le fils de Parsifal !

– Je suis juste. Donc mercredi, désolée de voir que dans *Lohengrin*, il n'y avait encore rien pour elle – elle ne pouvait pas, n'est-ce pas, jouer de la trompette ou porter la queue de M. Delmas – elle me dit : En voilà assez ! Pendant que tout le monde sera occupé à écouter Van Dyck – le Joseph rêvé – moi je monterai sur la coupole et j'irai toucher la lyre d'Apollon.

Et la voilà qui monte, monte. Avec sa robe de surah blanc garni de pampilles, on aurait dit qu'elle portait son âme « au sein des cieux, » comme chante mademoiselle Sanies dans *Faust*. Elle gagne la deuxième galerie, la troisième galerie, elle franchit le paradis, se fait ouvrir la petite porte et, éblouie, elle arrive sur la plate-forme que le contraste avec les lumières environnantes faisait paraître noire comme un four.

» Là, continue son voyage à tâtons, et enfin elle rencontre la statue. Elle promène ses mains un peu au hasard et finit par trouver le manche de la lyre, ou plutôt, la pauvre, ce qu'elle croyait être la lyre, car il

n'y avait là, au lieu d'Apollon, qu'un inspecteur divisionnaire, le beau Dutreillis qui, étonné et ravi, ne répondait plus depuis cinq minutes aux gestes désespérés de M. Lozé. Un peu plus, par suite de cette minute d'inattention, le terrible M. Boudeau a failli arriver sur la place à la tête de soixante marmitons chantant l'hymne russe, ce qui eût évidemment été très grave.

» Voyons, franchement, est-ce que l'on ne pouvait pas coller un petit avis au foyer des artistes : *Ce soir, pour cause de musique wagnérienne, M. Dutreillis, inspecteur divisionnaire, restera sur le toit de l'Opéra.* Au moins Judith se serait abstenue. Maintenant, cela lui produira-t-il le même effet que si elle avait touché la lyre ? Aura-t-elle un beau rôle, ou une création nouvelle ? Je crois que je ne pourrai rien savoir avant quelques mois.

Et voilà, monsieur Richard, tout ce que je puis vous dire au sujet de *Lohengrin*. C'est le sentiment d'une femme qui sait l'influence de la chorégraphie ; c'est une mère qui vous parle par une bouche ; une mère qui a déjà assez à faire de protéger sa fille contre les embûches d'en bas sans avoir encore à redouter les surprises d'en haut. Car, voyez-vous, chez les Manchaballe, on ne transige pas avec les

questions d'honneur... À propos, prenez-vous, oui ou non, mes pantalons à entre-deux de dentelles ? C'est une occasion d'automne inespérée.

— Mon Dieu, vous savez, madame Manchaballe, pour le moment on est encore à la campagne. Ce serait pour moi d'un placement difficile, mais nous en recauserons en hiver.

— Eh bien, c'est cela, et si vous me prenez la demi-douzaine, je vous ferai une remise.

HONNEUR D'ARTISTE !



— OÙ COUREZ-VOUS comme cela madame Manchaballe ?

— Ah ! monsieur Richard, vous voyez une mère bien affligée. Je m'en vais chez le baron Samuel pour tâcher de rabibocher les choses ; ça ne va pas du tout avec Caroline.

— Diable ! Votre fille devrait cependant soigner le baron. C'est un gros banquier à ménager, et il faut de belles robes pour jouer au Gymnase.

— À qui le dites-vous ! Je voudrais qu'elle vous entende ; mais vous savez quand elle est butée, elle a une tête !

— Mais enfin, qu'est-ce qui s'est passé ? Tenez, montez dans mon coupé, je vais vous laisser chez Samuel et vous allez me conter votre histoire en route.

— Vous êtes un ange, Monsieur Richard, d'autant plus que ça me fera plaisir de m'épancher. Or, dernièrement, le comte de Taradel, le président du cercle des Truffes, était venu proposer à ma fille de jouer l'*Étincelle* chez la marquise de Palangri-

daine, avec Ludwig et Cocherys. Vingt-cinq louis de cachet, c'est toujours bon à prendre, n'est-ce pas ? sans compter que ça vous pose de jouer avec la Comédie-Française ; de plus, on devait avoir un public très huppé. Le comte nous avait expliqué tout cela, et Caroline, sur ses conseils, avait accepté sans en parler au baron Samuel, qui n'aime pas qu'elle aille dans le monde où il ne va pas.

— La voilà bien la tyrannie sémite !

— Oh ! oui, monsieur, on fait des révolutions, mais c'est comme si l'on chantait. Et puis, nous avions comme un vague espoir que le banquier ne s'amènerait pas ce soir-là. Précisément Caroline ne jouait pas dans le *Bon Docteur*, et nous pensions arriver chez la marquise vers onze heures : je dis nous, parce que j'accompagnais Caroline comme habilleuse. C'est plus convenable d'être avec sa mère qu'avec une femme de chambre.

» Nous allions partir, le coupé était attelé, lorsque : Ding ! Le timbre retentit, c'est le baron qui débarque, plein d'amour comme les jours où il ne faudrait pas. Jamais dans la note, ce pauvre banquier ! On essaye de parlementer, de lui glisser la chose en douceur, mais le voilà qui se met dans une colère épouvantable, et exige absolument que Caro-

line se couche illico, et celle-ci n'a que le temps de me glisser à l'oreille : Maman, cours chez la marquise et explique-lui ce qui m'arrive.

» Il était onze heures moins dix. Je saute en coupé, et j'arrive à l'hôtel Palangridaine, faubourg Saint-Honoré. Trois cents personnes assises sur des chaises dorées et attendant l'*Étincelle*. Dans le petit salon servant de coulisse, mademoiselle Ludwig, en robe rose, et M. Cocherys, en capitaine d'état-major, sont prêts à entrer en scène. En route, j'avais réfléchi; je ne pouvais pas décemment parler du baron à la marquise, aussi je la fais demander, et je lui dis :

» — Madame, je suis désolée, mais ma fille Caroline est complètement aphone... — n'est-ce pas, monsieur Richard, l'aphonie était plus morale? — et il lui est impossible de jouer ce soir.

» La marquise devient verte :

» — Et c'est à onze heures qu'elle me fait prévenir, s'écrie-t-elle, alors que tous mes invités attendent!

» — Évidemment, c'est un peu tard, mais à neuf heures elle s'est fait électriser, espérant que la voix reviendrait... jusqu'au dernier moment elle a espéré... or, la voix n'est pas revenue, au contraire. Alors,

madame la marquise, je suis venue vous expliquer, moi, sa mère...

» J'étais dans mes petits souliers. Là-dessus entrée en scène du comte de Taradel qui se met à vociférer :

» — Madame, c'est une infamie, c'est une indignité. C'est moi qui ai, comme ami du prince Oursikoff et de Rébecca, eu l'idée d'avoir recours à votre fille cadette. Voyez dans quelle situation vous me mettez vis-à-vis de madame de Palangridaine. Je vous fais juge, madame Manchaballe, je vous fais juge.

» Ma parole, il m'attendrissait, ce pauvre monsieur ! Eh bien, lui dis-je, venez avec moi, j'ai le coupé en bas ; à nous deux nous déciderons peut-être la petite à venir.

» Il saisit la balle au bond, et nous voilà partis côte à côte rue Fortuny. Entre nous, j'avais peu d'espoir, mais pour faire aller la conversation, je disais :

» — Hein, pourtant, monsieur le comte, si l'on vous voyait à minuit avec moi en voiture à cette heure-ci, ça vous en ferait une bonne fortune !...

» Il ne riait pas ; peut-être ne trouvait-il pas la plaisanterie drôle. Enfin nous arrivons à l'hôtel de

Caroline, et je me précipite dans la chambre à coucher. Heureusement le baron Samuel n'avait encore retiré que sa jaquette.

» — Rhabillez-vous, lui dis-je, je vous amène quelqu'un.

» Et profitant de sa stupeur, je pousse le comte Taradel auprès du lit de Caroline. Ce n'est pas pour dire, mais je vous assure que ma troisième est bonne à montrer ainsi, avec ses cheveux épars sur l'oreiller, et sa chemise en dentelle de Bruges encadrant la gorge bien servie avec des rubans papillons s'envolant sur les épaules rondes... J'ai senti tout de suite que cette vue produisait une bonne impression sur le comte qui m'a paru immédiatement très radouci.

» — Mademoiselle, a-t-il dit très poliment, excusez ma démarche, mais je viens en ambassadeur. Vous êtes une artiste, une artiste du Gymnase. Vous savez ce que valent les engagements pris par les artistes... C'est même ce qui les distingue des grues, et je suis sûr que vous tiendrez à honneur de remplir vos engagements vis-à-vis d'une maîtresse de maison que vous mettez dans un cruel embarras. Songez que la Comédie-Française vous attend...

» — Monsieur, intervint le baron Samuel, mademoiselle est malade, et je crois de mon devoir de lui défendre de sortir.

» — Me défendre quoi ! s'était écriée Caroline, me défendre quoi !

» — Ma chère âme, c'est dans l'intérêt de votre santé...

» — Ah, vous me défendez de sortir ! Eh bien tenez, voilà comme j'obéis !

» Et, d'un geste rapide, elle envoya en l'air le couvre-pieds vieil or, les draps à entredeux de dentelles ; il y eut un aperçu froufroutant vapoureux, de jambes nues émergeant, de volants de valenciennes ; cela ne dura qu'une seconde, mais le comte Taradel eut le temps d'apprécier... J'ai tout de suite vu que c'était un connaisseur.

» Et moi, pendant que Caroline s'habillait, je tâchais de dompter le banquier, qui n'était pas content :

» — Toujours la révolte ! criait-il. Ah ! vous avez bien mal élevé votre fille !

» Et moi je répondais :

» — Voyons, monsieur le baron, ne vous faites pas de mauvais sang ; il faut céder aux caprices des femmes.

» — Mais sacrebleu ! madame Manchaballe, pensez donc que j'allais me coucher !

» — Eh bien, quoi ! c'est une heure à attendre : dans une heure elle vous sera rendue, ma Caroline... et ça n'en sera que meilleur après.

» Cette perspective parut calmer le baron.

» — Alors dans une heure... dans une heure, pas plus !

» Et, comme Caroline était prête, le comte et le baron, très corrects, échangèrent une poignée de main :

» — Monsieur, je suis désolé croyez bien.

» — Moi aussi, monsieur... Mais je suis enchanté d'avoir fait votre connaissance.

» Et nous voilà partis tous les trois vers le faubourg Saint-Honoré. Caroline faute de place, s'était assise sur les genoux du comte Taradel ; mais cela n'avait rien d'immoral, puisque j'étais là. Tout le monde paraissait ravi, et moi j'étais enchantée de voir que tout avait si bien tourné. En arrivant chez la marquise, on nous fait une véritable ovation.

» — La voilà ! la voilà ! crie-t-on dans le salon.

» Madame de Palangridaine était au septième ciel. Et quand Caroline est montée sur l'estrade, ça été un tonnerre d'applaudissements ; j'ai cru que le

lustre allait se décrocher. Elle ne pouvait pas ouvrir la bouche sans qu'on ne criât : Bravo ! Tout le succès a été pour elle !... Pendant ce temps-là, c'était à qui interviewerait le comte Taradel pour avoir des détails ; Est-ce qu'elle était gentille dans son lit ? – Faites-nous des descriptions ? – Est-ce que le monsieur était couché ? Et patati, et patata. Ah ! ç'a été une belle soirée ; et à la fin de l'*Étincelle*, Caroline a été rappelée cinq fois. La Comédie-Française faisait un nez !...

– Eh bien, madame Manchaballe, je ne vois rien qui puisse vous attrister.

– Attendez donc, monsieur Richard. Il paraît qu'en revenant, Caroline était éreintée ; alors au lieu d'être gentille avec le pauvre baron qui attendait, elle a été grincheuse, l'a carrément envoyé promener ; lui, il a voulu passer outre – je trouve qu'il était dans son droit, cet homme ; j'aurai été là, je l'aurais approuvé, chose promise, chose due. Alors, il s'est fâché à son tour et voilà trois jours qu'il n'a pas mis les pieds à la maison, C'est pour cela que je vais le voir. Tiens, nous voilà arrivés. Puisque vous connaissez le baron Samuel, vous devriez monter avec moi ; vous lui ferez entendre raison.

— Non ! non, madame Manchaballe, vous ferez cette démarche bien mieux que moi. Tout ce que je puis faire, c'est d'aller parler à Caroline.

— Eh bien, c'est ça, allez chez elle. Vous l'avez connue toute petite. En somme vous êtes un peu de la famille. Je suis sûre qu'elle vous écouterait. Ah, monsieur Richard, on ne se doute pas comme le métier de mère a parfois des côtés difficiles !

LA BOÎTE AU LAIT



*À Monsieur le docteur Langogne,
12, rue Chauchat.*

Mon cher docteur,

VOUS NE DEVINERIEZ JAMAIS d'où je vous écris... De l'Opéra, mais, hélas! pas de la salle ni du foyer de la danse, notre lieu de rendez-vous habituel; je suis au violon; oui, mon ami, je suis enfermé au poste de police de la rue Gluck.

Aussi, c'est ma faute, c'est ma très grande faute. Si je m'étais contenté de flirter avec les premières danseuses, les artistes ayant personnel de domestiques et pignon sur rue, tout cela ne me serait pas arrivé; mais, comme vous le savez, j'ai la passion des débutantes, des petits rats encore dans la misère. Il me plaît d'être le Mécène qui découvre les talents naissants, qui, en dépit des salières et des mains rouges, privilèges de l'âge ingrat, devine les rondeurs futures, et qui facilite les premiers pas de la

carrière depuis l'entrée dans les quadrilles jusqu'aux coryphées inclus... ce après quoi je lâche, ne voulant jamais pousser jusqu'aux premiers sujets, et encore moins jusqu'aux étoiles. C'est moi qui ai lancé les petites Manchaballe.

Or, dernièrement, je m'étais entiché de Malvina Chignon, la plus jeune de la famille, celle que l'on nomme Chignon III. Vous la connaissez bien, c'est elle qui, dans *Faust*, remplit le rôle du petit page qui apporte la coupe, et, s'il m'en souvient, vous m'avez fait remarquer ses jambes moulées dans le maillot gris perle, lors de la rentrée de Bouhy.

Oh, ces jambes, mon ami, ces jambes longues, sveltes, jeunes, aux attaches fines ! Trouvez-moi des jambes comme cela et les étoiles dont les tibias durcis par l'exercice font songer aux biceps des hercules de foire. Ces jambes m'avaient enthousiasmé, ravi, médusé, sans compter une figure toute jeune, toute naïve, des yeux candides d'enfant où le bleu du ciel avait l'air de se refléter, un diable de petit nez en trompette, fureteur, impertinent, polisson ; sans compter une bouche avec la lèvre inférieure charnue, avançant un peu à l'autrichienne, une bouche fleurant la fraise, et faite pour les longs, longs baisers.

Dieu, que c'est bête de songer à tout cela quand on gémit solitaire sur la paille humide des cachots !...

D'ailleurs, je le confesse, des bras à la diable et une poitrine trop maigre, une poitrine qui ne donnait encore que des espérances très lointaines à... l'actionnaire, avec promesse, cependant, d'un excellent dividende pour l'avenir. Un placement de père de famille. Bref, telle qu'elle était, cette gamine me plaisait, et à force de cajoleries, de bonbons, je l'avais enfin décidée, la semaine dernière, à venir partager ma Tour de Nesle de la rue Lafitte, ce petit entresol où les murs étouffent les sanglots et absorbent l'agonie.

Rassurez-vous, du reste, je n'étais pas le premier, comment ai-je dit?... oui, le premier actionnaire. Dans cette noble famille des Chignon, et en dépit de la surveillance d'une vieille mère, je ne sais si les hommes sont braves ; mais les filles ne sont rien moins que chastes, et la mise en action rapide du capital est pour ainsi dire un dogme de famille. Je n'avais donc eu aucun scrupule. Comme nous disons au baccara, j'avais tout bonnement pris la main et j'avais *vu* la suite !...

Ah ! mon ami, quelle suite !...

Donc, il était près de cinq heures du matin et Chignon III reposait dans mes bras, après avoir trouvé un moyen très gentil de se coucher contre mon cou comme un oiseau dans son nid. J'avais les bras un peu engourdi; mais il faut bien faire quelque chose pour la jeunesse. Sa douce haleine exhalant des parfums de dragée, montait d'un souffle régulier en effluves capiteux, et, songeant à la manière dont je m'étais comporté la veille au soir – où diable l'amour-propre va-t-il se nicher? – j'étais très content de moi. C'est ce qui donnait sans doute à mon repos l'apparence du sommeil du juste, mais je constate en passant que rien ne ressemble au sommeil du juste comme le sommeil de la brute.

Lorsque tout à coup Malvina se réveille comme si elle eût reçu une décharge électrique, elle bondit, se met sur séant et me dit d'une voix terrifiée :

— Je suis perdue !

— Allons ! qu'y a-t-il, m'écriai-je, en essuyant de dégorger mon bras et mes idées.

— Il y a que j'ai oublié la boîte au lait de maman.

— Ah ! madame votre mère a... une boîte au lait ?

— Mais oui, mon ami. Le matin, le laitier dépose la boîte à la porte de notre maison de la rue des Saus-saies, et c'est moi qui, en me levant, dois lu prendre

et l'accrocher à la porte de maman qui demeure au-dessus de chez moi. Si ce matin, maman ne trouve pas sa boîte au lait, elle verra que j'ai découché, et alors, elle en fera une vie ! Elle ne veut entendre parler de rien avant dix-huit ans. Me voilà dans de beaux draps.

Certainement, mes draps étaient très jolis avec broderies formant transparent sur le couvre-pied vieil or, mais je compris bien vite que tel n'était pas le sens des paroles de ma compagne, en la voyant sangloter. Les beaux draps étaient une métaphore... Je n'ai jamais pu voir pleurer une femme, surtout la nuit. Le jour, j'en suis quitte pour m'en aller... mais la nuit, est-ce la position horizontale, est-ce le contact, est ce l'ennui de voir mouiller mes oreillers ; bref ? je me sens immédiatement ému :

— Écoutez, Malvina, lui dis-je, ne vous désolez pas. Je vais me lever ; ça ne m'amuse pas, sapristi ! non, ça ne m'amuse pas, à cinq heures du matin ! mais je vais aller rue des Saussaies ; je prendrai la boîte au lait et j'irai la suspendre à la porte de votre maman. Comme cela, votre honneur sera sauf.

— Vous ne serez pas long ?

— Ma petite chatte, le temps d'aller et de revenir.

J'endosse un vieux paletot, je cache le col de ma chemise de nuit avec un foulard; sans me recoiffer, sur mes cheveux épars, je campe un chapeau de feutre qui me servait à la chasse. Ainsi attifé, je n'étais pas joli, joli, mais à cette heure-là!... J'arrive rue des Saussaies, je prends la boîte en fer-blanc avec toutes sortes de précautions, je sonne et je me mets en devoir de monter l'escalier, lorsque voilà le concierge qui se rue derrière moi, suivi de près par un gardien de la paix.

— Ah! je vous y pince, mon gaillard, rugit ce dernier; vous vouliez faire sauter le ministère de l'intérieur.

— Moi!

— Oui, oui, vous savez que la maison est adossée au ministère, et vous voulez opérer comme boulevard Saint-Germain. Allons, suivez-nous.

Au fait, il m'était assez difficile d'expliquer à cet agent le cas spécial de Chignon III.

— Voyons, m'écriai-je à tout hasard, regardez ce qu'il y a dans la boîte. C'est du lait.

— Oh! soyez tranquille, nous allons l'envoyer au laboratoire municipal, votre boîte, et M. Girard saura bien l'analyser, et découvrir ce qui s'y trouve.

Là-dessus, on m'emmène au poste pour y attendre le réveil du commissaire. Donc, mon cher docteur, précipitez-vous à la préfecture de police, chez M. Girard, et faites constater qu'il n'y a dans la boîte en fer-blanc que du lait, du simple lait. Après on me relâchera peut-être.

Votre malheureux prisonnier,

BARON DE PABIDARD.

*Le docteur Langogne à M. le baron de Pabidard.
Poste de l'Opéra.*

Mon pauvre baron,

M. Girard a analysé le liquide blanchâtre contenu dans la boîte en fer-blanc, liquide que vous prétendez être du lait. On y a trouvé de tout... excepté du lait.

Je crois votre affaire très grave.

DOCTEUR LANGOGNE.

ÇA, C'EST MA FEMME !



(Dialogues artistiques).

*À Coquelin cadet, pour en faire,
s'il le désire, un monologue.*

M. DAUDET, M. MONTIGNY.

M. MONTIGNY. – Je ne vous dérange pas, monsieur Daudet ?

M. DAUDET. – Ah ! c'est vous, mon cher Montigny, entrez donc. Quel bon vent vous amène ?

M. MONTIGNY. – Mon Dieu, vous le savez, pour ma rentrée au Gymnase, je n'ai pas refusé de paraître dans *Menteuse*, c'est-à-dire dans une œuvre de vous ; mais enfin, vous reconnaîtrez que le rôle de Jacques Olivier n'est pas long.

M. DAUDET. – Plaignez-vous, ce rôle est toute la pièce. On vous attend pendant les trois actes ; on vous craint, on vous redoute, on vous espère. On se

dit tout le temps : Ah ! si Jacques Olivier arrivait, quelle catastrophe !

M. MONTIGNY. – Oui, mais je n'arrive pas, ou plutôt je n'arrive qu'au moment où le rideau baisse, et pour dire en contemplant le cadavre de Raphaëlle Sisos : « *Ça, c'est ma femme.* » Quatre mots et c'est tout.

M. DAUDET. – C'est énorme ! L'importance d'un rôle ne se mesure pas au nombre de lignes. Il n'a fallu qu'un mot à Cambronne pour s'immortaliser. Pourquoi ? Parce que ce mot résumait à lui seul toute la situation.

M. MONTIGNY. – C'est précisément parce que je comprends la valeur exceptionnelle de ma phrase que je viens vous demander quelques conseils. Comment diriez-vous cela ?

M. DAUDET, *étonné*. – Mais... il me semble que c'est très simple... Jacques Olivier reconnaît le corps inanimé de sa femme, alors...

M. MONTIGNY. – Au contraire, c'est très compliqué. Tous les soirs j'essaye d'une manière différente, et je ne suis pas encore sûr d'avoir trouvé la bonne.

M. DAUDET. – Ah! vous êtes un consciencieux, un creuseur. Si tous les artistes étaient comme vous! Eh bien, allez, je vous écoute.

M. MONTIGNY. – Le soir de la première, j'ai compris que Jacques Olivier était un sceptique, blindé contre toutes les émotions, qui regardait le cadavre comme il eût regardé le premier meuble venu, sans sourciller, et qui répondait à la question de Duflos comme un monsieur qui vous demande le nom d'une rue : « Ça, cher monsieur, ce paquet-là, cette chose inanimée, c'est ma femme. C'est tout ce que vous voulez savoir, Bonjour. Au plaisir de vous revoir. »

M. DAUDET. – C'était très bien.

M. MONTIGNY. – Attendez donc. Le lendemain, j'ai trouvé autre chose, Olivier doit être enchanté d'être débarrassé d'une telle drôlesse; alors, il s'avance, regarde, et immédiatement témoigne à la vue du cadavre une joie délirante : « Ça! toutes les veines, mon cher ami, *c'est ma femme*, c'est ma coquine de femme! Ah! je vais faire un bon dîner, ce soir...» Au besoin, il pourrait esquisser un petit pas...?

M. DAUDET, *inquiet*. – Heu ! Heu ! On n’aurait pas le temps de le voir. Vous comprenez le rideau tombe si vite...

M. MONTIGNY. – Soit. Eh bien ! alors, je suppose le contraire. Malgré ses vices, qui sait, peut-être même à cause de ses vices, Jacques Olivier aime encore sa femme. En somme, pourquoi ne l’aimerait-il pas ?

Elle a bien été adorée de Georges Nattier, du comte de Mont-Croix et d’un troisième monsieur qui lui donnait des bracelets. Alors, à la vue de la jolie Sisos, couchée sur le tapis : « Ça ! Ça !... (Ici un cri déchirant, une explosion de larmes). Ah ! mon ami, mon pauvre cher ami... *C’est ma femme ! C’est ma pauvre femme, si rosse et que j’aimais tant !* » Et je me jetterais sur le corps que je baignerais de mes larmes.

M. DAUDET. – Mais elle a déjà été baignée par les larmes de Duflos !

M. MONTIGNY. – Eh bien ! elle serait baignée deux fois... Qui sait, peut-être pourrait-elle, sous ce déluge salé, revenir à elle. Alors une autre pièce recommencerait, où j’aurais le rôle principal, moi, le mari, le seul légitime.

M. DAUDET, *perplexe*. – Pensez donc qu'il est déjà minuit moins dix.

M. MONTIGNY. – Soit. J'ai autre chose à vous proposer. Je suppose que je sois myope. Vous savez, je porte admirablement le lorgnon. C'est Dieudonné qui m'a appris cela quand j'étais au Vaudeville. Alors à mon entrée, lorsque mon ami Nattier me pose la question, je cherche ce qu'il veut dire, tout autour de la chambre, je ne vois rien à cause de ma vue faible, et enfin, je finis par découvrir à mes pieds quelque chose de blanc qui tranche sur le fond sombre du tapis. J'essuie mon monocle. Le public est perplexe. Il y a des dames dans les loges de côté qui se penchent, et qui se disent : « Il ne va peut-être pas la reconnaître ? Qui sait ?... » Alors, en disant : « Ça ?... » Je me penche. Je colle mon nez tout près du visage de Sissos – tous les myopes me comprendront, et parvenu seulement à un centimètre de sa figure chiffonnée, je m'écrie avec une surprise extraordinaire comme un homme abasourdi : « Ah, par exemple, elle est bien bonne !... Ah, si je m'attendais, non, mais si je m'attendais !... *C'est ma femme !!!...* »

M. DAUDET. – Je ne m'étais pas figuré Jacques Olivier myope. Il a été aveugle, mais moralement.

M. MONTIGNY. – Aveugle ! Votre idée est superbe. J'arrive à tâtons, je pourrais même avoir un caniche qui retrouverait sa maîtresse à l'odorat ; mais je me baisserais et je la reconnaîtrais au toucher, comme dans les *Deux orphelines* : « C'est ma femme ! »

M. DAUDET. – Non, non ! pas de caniche. J'aime encore mieux myope. Le myope est élégant.

M. MONTIGNY. – Mais l'aveugle est sympathique. J'ai d'ailleurs une autre idée.

M. DAUDET. – Encore ! Vous allez finir par vous embrouiller.

M. MONTIGNY. – Non ! non ! c'est très simple. Tout cela découle de la logique des faits. Dans votre idée, Jacques Olivier est-il un gaillard résolu ? C'est probable, puisqu'il a divorcé. Alors, il n'hésite pas, et du premier coup d'œil, sans barguigner, il répond : « Monsieur, je n'irai pas par quatre chemins, moi ; je serai franc, je serai bref, et je vous dis carrément : ça, *c'est ma femme*. » Mais, au contraire, Jacques Olivier peut être un timide, un timoré. C'est probable, puisqu'il s'est contenté du divorce, au lieu de tuer, comme le prescrit Dumas fils, alors il balbutie : « ça... mon Dieu que ces choses-là sont désagréables, ça... eh bien, mon cher ami, puisque vous m'y forcez, je

suis bien obligé de vous avouer que *c'est ma femme*. » Enfin, il y a le monsieur pressé qui réfléchit aux conséquences et qui songe qu'il va falloir commander le convoi, lancer les billets de part, faire mettre un crêpe à son chapeau, régler un tas d'affaires ennuyeuses avec le notaire et l'avoué. Alors, sans prendre le temps de répondre, d'un air distrait, pressé, il dit : « *Ça, c'est ma femme*, mais vous comprenez que je n'ai pas le temps de causer avec vous. » Et il se sauve. Il y aurait encore...

M. DAUDET, *énervé*. – Écoutez. J'ai trouvé une solution qui concilie tout. Nattier ignore et ignorera toujours qui est la femme qui emporte son secret dans la tombe.

M. MONTIGNY. – Mais alors, Jacques Olivier ?

M. DAUDET. – Il n'arrive plus que cinq minutes après la chute du rideau. Vous désiriez le personnage myope ou aveugle ; mais je le rends muet et invisible. Au revoir, monsieur Montigny.

LA DANSE DU DÉSESPOIR



— **M**ADAME MANCHABALLE, comme je passais rue de Provence, je suis venu vous demander un petit renseignement.

— Monsieur Richard, vous tombez bien : j'ai une bassinoire Henri III, une merveille!...

— Mais non, je n'ai pas besoin de bassinoire, je voudrais seulement savoir quand passe *Salammbô*. Rébecca a dû vous dire ça ?

— Ah dame ! vous savez, M. Bertrand n'est pas loquace, et quand on questionne M. Georges Boyer, il répond par un sourire.

Cependant M. Pluque calcule que ce sera pour le mercredi 18 mai.

— Merci. Et Judith, est-ce qu'elle est aussi du ballet ?

— Judith ! Ah ! vous ne devinerez jamais ce qu'elle fait en ce moment.

— Madame Manchaballe, s'il était seulement une heure du matin... je devinerais tout de suite, et il n'y aurait pas d'erreur.

— Monsieur Richard, je vous aime bien, mais vraiment, on ne peut pas causer sérieusement avec vous. Judith ne fait pas du tout... ce que vous croyez ; et d'ailleurs, elle est majeure, et sa vie privée ne me regarde pas ; ce que je voulais vous annoncer, c'est qu'elle travaille à une bonne œuvre.

— Pas possible !

— Oui, mademoiselle Montalès, la maîtresse de l'assassin, est venue la trouver pour lui demander des leçons de danse. Elle voulait faire du grand art, parce que le grand art c'est plus conforme à la douleur, tandis que le cancan national, on a beau dire, ça ne cadre pas avec les larmes.

— Madame Manchaballe, j'ai le regret de vous dire que vos discours sont nébuleux.

— Vous ne savez donc rien, mon pauvre monsieur Richard, et vous ne lisez donc jamais les journaux !

— Mais si, mais si, quelquefois le matin...

— Eh bien ! vous devriez savoir que mademoiselle Montalès avait été chez Nini Patte-en-l'Air pour apprendre le grand écart, et le port d'arme avec la jambe soulevée verticalement. Il paraît qu'elle avait des dispositions étonnantes, beaucoup de ballon ; toutes les Espagnoles ont du ballon, c'est de nais-

sance; ainsi j'ai rencontré l'autre jour la reine d'Espagne au Palais-Royal, eh bien ! elle avait encore du ballon, un restant de *meneo* royal. Donc les leçons allaient très bien et Nini Patte-en-l'Air se promettait de produire son élève un de ces samedis soir au Moulin-Rouge, dans un quadrille d'honneur qui aurait été dansé par Rayon-d'Or, Louissette, Berthe Zigzag et Nana la Sauterelle, avec messieurs la Grenouille, Loufoque, Poil-au-Vent et Valentin le Désossé comme vis-à-vis. Ça aurait été un beau spectacle; mais un jour que Montalès venait d'exécuter un cavalier seul terminé par une magistrale culbute sur la tête, elle se mit à sangloter.

» — Non, voyez-vous, mademoiselle Nini, ze ne pourrai zamais, ze vous zoure, votre danse est trop gaie pour la veuve d'oun guillotiné.

» Et toutes les fois qu'elle recommençait la culbute, c'était un déluge de larmes qui inondaient le parquet. Il n'y avait rien à faire à cela. Nini Patte-en-l'Air est bonne fille, mais elle a sa réputation à sauvegarder, et franchement, elle ne pouvait pas produire une danseuse qui menaçait de pleurnicher en plein public. Qu'aurait crié Valentin, qui est si pointilleux avec les femmes ? Alors, elle a dit à son élève :

» — Mademoiselle, je crois que le cancan, notre danse nationale, n'est décidément pas votre affaire ; vous devriez travailler la danse tragique. Allez donc voir Manchaballe II, il n'y a encore qu'elle qui sache exécuter des sanglots dansés, des entrechats dou loureux, des relevés farouches, toute la gamme du désespoir exprimée par des effets de pointe et de mollet. Et ça c'est vrai, ce n'est pas pour vanter Judith, mais je vois encore M. Charles Bocher, — ce dernier représentant de la grande époque —, disant à ma fille le soir de la reprise de *Sylvia* :

Les Nymphes sautent comme vous
Et les Grâces dansent comme elle.

— Tiens ! tiens ! Mais savez-vous, madame Manchaballe que ces vers sont de Voltaire, tout simplement ?

— Voltaire?... L'inventeur des fauteuils ?

— Si vous voulez ; il faisait des fauteuils le matin, et des vers le soir. Mais continuez.

— Alors, mademoiselle Montalès s'est présentée chez Judith. Elle lui a tout raconté, ses débuts aux Célestins, sa vie misérable à Lyon avec sa mère, une brave et digne matrone, son arrivée à Paris, ses interviews avec les reporters, son passage au concert

Japonais, et enfin ses culbutes lacrymales avec Nini. Judith était attendrie, parce qu'un grand amour a toujours quelque chose qui nous touche, nous autres femmes, quel qu'en soit l'objet.

» — Ce ne sera pas facile, mademoiselle, lui a-t-elle dit ; aux mouvements épileptiques, il faudra substituer la danse faite de grâce, de charme et de séduction ; et puis, pendant les repos, nous parlerons de *Lui* ; ça vous soulagera.

— Et les répétitions ont commencé ?

— Dès le lendemain, monsieur Richard.

Comme je vous l'ai dit, mademoiselle Montalès n'a pas grande élévation, mais elle a certainement du ballon. Alors nous avons travaillé les développés, les adages, les coupés dessous, les glissades en arrière, les préparations à la grand-cousin, les pirouettes à la deuxième sur le cou-de-pied, etc., toutes choses qu'ignore, bien entendu, malgré ses dons naturels, mademoiselle Nini Patte-en-l'Air. Peu à peu, la vulgarité s'effaçait : la discipline des mouvements communiquait à la ballerine je ne sais quoi d'inattendu, d'impérieux et de noble. C'était très curieux, je vous assure, d'assister à cette transformation, et Judith y mettait toute son âme. Elle aussi a été bien souvent lâchée, pas de la même façon, mais on n'est pas de-

puis cinq ans dans les premiers sujets sans avoir rempli des rôles d'amantes abandonnées. Alors, elle se mettait dans la peau du personnage, si bien que nous arrivions toutes les trois à pleurer.

— Vous aussi, madame Manchaballe ! Ah ! ce devait être bien curieux.

— Moi aussi, monsieur Richard ; du reste, c'était très heureux, parce que cela faisait diversion. Il paraît que quand je pleure, j'ai une figure si drôle, si drôle, que mademoiselle Montalès, la veuve, ne pouvait s'empêcher de s'écrier :

» — Oh ! la maman, la maman, *oune bonne bilie !*

» En Espagne, on appelle cela une bonne bille. Alors elle éclatait de rire comme une enfant, et nous finissions par pouffer tous les trois. Ces jours-là on oubliait momentanément le guillotiné, mais son souvenir revenait le lendemain ; d'ailleurs la douleur, comme je vous l'ai expliqué en commençant, va très bien avec le grand art, si bien que je ne donne pas un an à mademoiselle Montalès pour devenir une de nos grandes danseuses tragiques. Et alors, au lieu d'aller courir le soir avec Poil-aux-Pattes et Valentin, elle pourra entrer en relations avec des gentilshommes qui viennent encore au foyer : MM. de Fitz-James, de

Pontevès, du Lan, de Ganay : si M, de Saint-Amand veut seulement la lancer un peu, son affaire est faite.

— Et qu'a dit le prince ?

— Oh, lui, vous savez, il a toujours un peu les préjugés de sa caste. Il a dit à Judith :

» — Donc, déjà, ma chère, vous auriez dû laisser cette fille à son bastringue.

» Mais ma cadette persiste, parce qu'elle a là une occasion unique de trouver des effets et de piocher son art... Ainsi, un jour que Montalès était encore plus triste que d'habitude – elle avait rencontré dans la rue un garde municipal et ça avait réveillé chez elle un tas de souvenirs – savez-vous ce qu'elle a imaginé tout à coup pour personnifier le comble du désespoir ?...

— J'avoue que je ne m'en doute pas...

— Eh bien, monsieur Richard un fouetté-derrière !

— Comment dites-vous ça ?

— Un fouetté-derrière. On penche le buste en avant, appuyé sur la jambe gauche, et avec la jambe droite, on lance une espèce de ruade circulaire. Vous ne sauriez vous figurer tout ce qu'il y a de larmes, d'amertume, de révolte contre la destinée dans ce fouetté-derrière. Le jour où l'on essayera cela dans

un ballet, je suis sûre que toute la salle éclatera en sanglots. L'autre soir, Judith, en se couchant, l'a exécuté devant la psyché; le prince était là. Eh bien! sans décor, sans costume, puisque ma fille était simplement en chemise, ça a produit un effet, un effet! Le prince n'en est pas encore remis. Aussi, voulez-vous que je vous confie un secret pour vous, mais pour vous tout seul?

— Allez, madame Manchaballe.

— Eh bien! je crois que Rébecca va glisser un fouetté-derrière dans *Salammbô*. Elle doit bien cela à M. Reyer.

LE PAIN BÉNIT



SAMEDI DERNIER, j'ai rencontré Rébecca Manchaballe.

— Je pars demain, me dit-elle, pour mon château de Janville.

— Vous craignez de passer le 1^{er} mai à Paris, petite trembleuse.

— Oh! pas du tout, seulement il faut que je donne le pain bénit.

Mes sourcils se soulevèrent à une hauteur prodigieuse, seul moyen qui ait été donné à l'homme d'exprimer un étonnement aussi muet que profond. Le fait est que je ne me figurais pas du tout Rébecca distribuant le pain bénit; non, je ne la voyais pas dans cette posture.

— Vous avez l'air étonné.

— Moi, pas du tout... Cependant j'avoue...

— Ah! oui, je comprends, c'est que vous ne connaissez pas ma vie en partie double. Mon cher, quand j'ai lu *Nana*, le magnifique roman de Zola, j'ai été hantée par la vision de cette demi-mondaine qui,

vieille, se retire a la campagne et là, dans un village, fait le bien, va à l'église, et finit par mourir respectée, honorée, après avoir donné l'exemple de toutes les vertus. C'est rudement bon, allez, d'être respectée quand on n'en a pas l'habitude, et si agréable que soit la fête, il arrive toujours un moment où l'on a soif de considération.

— C'est très vrai, ce que vous dites là, petite amie, c'est absolument vrai.

— Or, le baron Hercule de Jatte m'a acheté il y a cinq ans le château de Janville, dans la Marne. C'est une bicoque, mais cela a beaucoup d'œil; nous y venons toujours ensemble, et dans le pays je suis madame la baronne de Jatte, gros comme le bras. Joli nom, n'est-ce pas ?

— Heu ! heu ! Moi, vous savez, je n'ai pas de préjugés et j'aime autant Manchaballe.

— On voit bien que vous ne connaissez pas la province ! Là-bas, j'ai su conquérir les meilleures relations ; je reçois le maire, le curé, le percepteur des contributions indirectes, et je suis au mieux avec la femme du capitaine de gendarmerie, une grosse dame qui a sept enfants.

— Et cela vous amuse tout ce monde-là ?

— Mais oui, ce sont de braves gens, ça me change... le baron ne me pousse pas dans cette voie, il dit que c'est un abus de confiance ; mais je ne puis vraiment pas, comme dit Marsy, lorsque les gens se présentent et s'offrent

...prendre un bâton pour les mettre dehors.

D'ailleurs, mes séjours là-bas ne durent jamais bien longtemps ; au bout de quelques jours de pose et de vertu, nous revenons à Paris, et alors : ohé ! ohé ! je ne vous dis que ça, je me rattrape, ah ! je vous prie de croire que je me rattrape.

— Eh bien, Rébecca, il faudra me faire signe quand vous reviendrez de Janville. Nous tâcherons de vous trouver des compensations.

— Voulez-vous bien vous taire ! Hercule m'a expliqué que son homonyme s'était un jour trouvé en face de deux routes, l'une conduisant au vice, l'autre conduisant à la vertu. Il paraît qu'il prit la route de la vertu, qui lui parut plus belle, bien qu'hérissée de toutes sortes d'obstacles, délaissant la route du vice, toute parsemée de roses. Alors j'ai jugé qu'Hercule était un serin – pas le mien, celui de la mythologie – et moi, bien plus forte que lui, j'ai trouvé le moyen de suivre les deux routes à la fois.

— Parfaitement, mais cela ne m'explique pas l'histoire du pain béni.

— Attendez donc. Le curé, là-bas, est un brave homme qui ne s'occupe pas des antécédents et ne pense qu'à l'intérêt de sa paroisse. Quand je l'ai entendu, du haut de la chaire, recommander aux prières des fidèles la mémoire de Marguerite Bellanger, qui avait fait tant de bien au pays, j'avoue que j'ai été émue, attendrie jusqu'aux larmes. Il faut vous dire que Marguerite Bellanger a jadis habité le château de Janville.

— Peste ! Mais alors c'est un château historique.

— Si vous voulez ; enfin, ça m'a encouragée, et je me suis dit qu'on devait pouvoir s'entendre avec ce bonhomme-là. Alors je me suis habillée en femme sérieuse ; j'ai endossé ma robe de velours vert émeraude avec garniture de zibeline. J'ai coiffé ma petite capote rose rubis nouée par des brides satin émeraude. Sur la capote, deux ailes de chauve-souris en jais noir formant aigrette. Les femmes qui portent toujours des chapeaux ronds ne se doutent pas comme une capote avec de larges brides sous le menton donne tout de suite l'air comme il faut... Mon cher, on n'est plus la même.

J'ai été faire une visite au presbytère. Le curé

Me r'çoit d'une façon charmante.

Nous causons des pauvres, de la première communion qui arrive le 15 mai, des blés qui sont gelés, de la misère générale. Dans cette petite pièce nue, carrelée, ornée de Saintes Vierges en plâtre et de fleurs artificielles émergeant de vases dorés comme on en gagne à la foire de Neuilly, je me sentais rajeunie ; il me semblait que j'étais redevenue petite fille, que j'allais apprendre mon catéchisme chez le curé de Clignancourt. C'est si doux de se figurer qu'on est redevenue pure, sage, et que les gens vous estiment ! La vie est la vie, et il est bien évident qu'on se tire d'affaire comme on peut, tant mal que bien, mais au fond, quand on a eu de bons sentiments, il en reste toujours quelque chose... j'ai quelquefois pensé que si Hercule venait à me lâcher, tout arrive, je me retirerais peut-être dans un couvent : je serais très gentille en petite sœur grise...

— Allons, allons, Rébecca, pas de mélancolie.

— C'est malgré moi, et il en est toujours ainsi quand les souvenirs me reviennent ; et enfin au cours de la conversation le curé de Janville me dit :

» — Voulez-vous, madame, qu'en votre qualité de châtelaine, je vous inscrive sur la liste du pain béni ?

» Ma foi, j'avoue que je suis devenue toute rouge. Châtelaine ! Ce mot-là résonnait à mon oreille avec toutes sortes d'inflexions caressantes. Châtelaine ! C'est gentil d'être châtelaine.

» — Je crois bien, monsieur le curé, ai-je répondu, et de grand cœur, je vous assure.

» Alors, il a regardé son registre, et il m'a inscrite pour le 1^{er} mai, entra la marquise de Chavibrand, et la comtesse des Palanquin, voisins du pays. Et voilà pourquoi je vais partir demain pour Janville... Mais je serai revenue pour la première de *Sylvia*.

— Et où achetez-vous votre pain bénit ?

— Ah ! ç'a été tout une affaire. Vous comprenez que je voulais faire bien les choses, au moins aussi bien que les Chavibrand et les Palanquin. Alors j'ai été chez Tourlogneux, le pâtissier de la place du Havre, et je lui ai commandé trois cents babas au rhum. Comme la dame de comptoir paraissait étonnée... Pourquoi riez-vous, ce que je vous raconte est très sérieux... Je lui ai dit que c'était pour le pain bénit.

— Mais, madame, on ne donne jamais de babas. Il faut des brioches.

— Je sais bien, mais j'ai pensé que les babas au rhum seraient meilleurs.

— Oh! madame, c'est impossible, on ne bénit pas le baba au rhum. Nous vous ferons trois cents brioches, trois cents simples brioches, mais nous mettrons beaucoup de beurre.

— Oui, oui, mettez beaucoup de beurre.

Et ç'a été convenu ainsi, et demain Tourlogneux va m'envoyer mes trois cents brioches à Janville. Maintenant il y avait encore autre chose ?

— Quoi encore ?

— C'est Francine, ma femme de chambre, qui m'a dit cela. Il paraît que la corbeille doit être placée sur une planche portée par deux enfants de cœur, mais cette planche, c'est très vilain, et il est d'usage de la recouvrir avec un petit napperon. Moi, je n'avais pas de napperon à Janville; heureusement que j'ai pensé tout à coup à mes serviettes carrées... qui recouvrent mon meuble de toilette. Elles sont très jolies, garnies de dentelles et brodées à mon chiffre. Francine a pensé que cela ferait admirablement l'affaire.

— Ah! Rébecca, ma chère, il n'y a que vous pour avoir des idées pareilles !

— Je vous assure, ce sera très bien ; dites donc, vous ne savez pas ce que vous devriez faire, venez donc dimanche manger une de mes brioches.

Et ma foi, j’y suis allé pour mon premier mai. Le napperon intime faisait merveille et Tourlogneux n’avait pas menti. Il avait mis beaucoup de beurre.

UN SAUVETAGE



JE NE SAIS plus trop à quelle occasion le capitaine de Belvédère avait été invité au souper destiné à fêter la centième de la *Petite Poucette* aux Bouffes. Je crois bien qu'il avait été camarade de l'auteur Pierre Max, jadis au collège Stanislas, et le hasard des rencontres aidant, le joyeux librettiste n'avait pu s'empêcher de convoquer cet ancien troubadour qui n'avait d'ailleurs aucune attache dans le monde des théâtres.

Il ne faut donc pas s'étonner si l'arrivée du capitaine par l'escalier en spirale qui conduit à la scène provoqua un certain émoi. Belvédère était en uniforme de cuirassiers – peut-être n'avait-il jamais pensé à se commander un habit – et cette tunique simple, moulant le torse, ces épaulettes d'argent dans lesquelles miroitait la lumière des bougies rehaussaient singulièrement sa belle prestance. Le capitaine en effet était très beau – d'une beauté un peu commune peut-être, mais ses cheveux drus, sa moustache noire, son teint pâle, ses épaules carrées, tout

en lui prouvait qu'il était un gaillard, et cette certitude n'était pas sans lui valoir beaucoup du succès auprès des femmes.

— Qui est-ce ? chuchota-t-on à la ronde, tandis que Belvédère un peu ébloui restait à l'entrée des coulisses, son képi à la main.

Mais Pierre Max s'était immédiatement avancé vers son ami et, après une cordiale poignée de main, l'avait entraîné vers le souper, tout en le présentant à haute voix aux directeurs, artistes, critiques, soïristes, etc., rangés autour de la table. Les journalistes trouvaient généralement que le capitaine avait l'air idiot ; les acteurs affirmaient qu'il paraissait fat ; mais les femmes, aussi bien cantatrices que choristes, le trouvèrent tout simplement superbe.

Et c'est à qui, parmi elles, voulut se ranger pour faire une place au nouvel arrivant. Le capitaine se laissa guider par l'auteur et s'assit à sa gauche, séparé seulement de lui par une petite choriste, qu'on lui présenta sous le nom de Jane Fétard. À la droite de Pierre Max, il y avait la fameuse Zelia, l'étoile des Bouffes, délicieuse dans son costume du troisième acte : tunique en satin rose-thé, le devant recouvert d'une splendide broderie d'or et de pierreries avec fleurs en relief, et, encadrant sa tête de déesse

blonde, le collet Saint-Mégrin avec réseau d'or, doublure de satin maïs et agrafe de pierreries.

Alors une fois installé, Belvédère regarda autour de lui, examinant tout ce monde qu'il connaissait si peu et se faisant renseigner par Jane Fétard. Au centre, le directeur encadré de Mailly-Miller en travesti et de Torrenti, l'étoile chorégraphique ; puis les critiques influents Maurice Larcey, Victor Lessard, la Ronceraye, Auguste Testu, Jules Leprêtre ; puis tous les artistes de la maison suivant l'importance de leur situation ; les bouts de table étaient occupés par des figurantes et des petites marcheuses exquises. Sur la nappe étincelaient les cristaux ; les pyramides de fruits alternaient avec les pièces montées ; au centre, une grande tour en nougat sur laquelle apparaissait la petite Poucette en sucre filé et, comme décor, le palais oriental du 2, avec sa perspective de colonnes en jaspe et marbre rose. Dans les loges sombres apparaissaient quelques curieux, machinistes ou habilleuses venus pour jouir au moins du spectacle.

Alors, tout en buvant ferme et en faisant largement honneur aux cailles en caisse et aux foies gras Lucullus, Belvédère se mit à regarder plus attentivement sa voisine et s'aperçut – d'ailleurs sans aucune surprise, c'était toujours comme ça – qu'elle

le mangeait littéralement des yeux. Très brune avec une peau dorée et un type un peu de gypsie, elle portait merveilleusement un tricot en passementerie sans manche, double de velours luciole avec le col Stuart.

En vain Pierre Max, un peu contrarié – pourquoi? – essayait d’attirer à son tour une parcelle de l’attention de Jane Fétard, mais celle-ci, oubliant les prérogatives dues à l’illustre auteur de la pièce, n’avait plus de sourires que pour le beau capitaine. Alors, Pierre Max se retournait vers Zélia, mais on voyait que son esprit inquiet était ailleurs. Cependant les domestiques avaient passé les *plateaux de fleurs* annoncés sur le menu; des boutons de roses sur un plateau d’argent.

Jane prit une grande rose thé emmanchée à un fil de fer et voulut passer le tout dans la boutonnière de la tunique. Celle-ci était vierge – je parle de la boutonnière – si bien que la fleur résista, le fil de fer fléchit et Jane se mit à rire en se laissant aller sur l’épaulette d’argent.

L’auteur paraissait de plus en plus énervé. Cependant, un chœur formidable avait éclaté sur l’air de l’opérette :

Petite Poucette deviendra grande
Pourvu que Max lui prête vie...

Puis, après, une fanfare où chacun devait imiter un instrument quelconque.

Ah ça! imitez donc la grosse caisse! criait Jane Fétard, en faisant avec son bras rond et satiné un moulinet expressif.

— Mais je ne sais pas la grosse caisse!

— Ça ne fait rien.

Et le capitaine, tout en riant, faisait à son tour des moulinets... mais moins gracieux. Puis, dans les moments d'accalmie, il s'oubliait à regarder sa voisine mangeant des écrevisses. Figurez-vous une chatte à jeun se régaland d'une souris. C'était merveilleux! Ses doigts, ses lèvres, ses dents, ses yeux, son âme, enfin tout en elle était absorbé par cette seule pensée : ne laisser du crustacé que la carapace. Ce n'était pas de la gourmandise, mais une sorte de volupté qui donnait des éblouissements.

— Voulez-vous me donner votre truffe? monsieur le capitaine, dit tout à coup Jane en piquant un petit rond noir enchâssé dans une tranche de galantine.

— Non seulement je vous la donne... mais je consentirais à vous en trouver.

Et alors commença une petite « dînette » charmante, mangeant dans la même assiette, buvant le vin de Champagne – beaucoup de vin de Champagne – dans le même verre. Le col Stuart dégageait des effluves capiteux en diable, et Belvédère, qui n'avait jamais été à pareille fête, se sentait envahi par un bien-être indéfinissable.

Puis après les toasts d'usage, après un couplet de circonstance admirablement détaillé par Zélia, on enleva la table. L'orchestre entama une valse et Jane Fétard se jeta dans les bras du capitaine en disant :

— Faites-moi danser, voulez-vous ?

Pierre Max, navré, alla tout seul s'asseoir sur une chaise près d'un portant, tandis que de temps à autre Zélia, très entourée, lui envoyait un regard de compassion.

Alors, avec un bel entrain de soudard en gaieté, Belvédère se lança dans le froufrou tournoyant des valses, enlevant Jane comme une plume. Sa jupe de satin luciole s'enchevêtrait dans ses jambes, ses bras blancs et parfumés s'étaient enlacés autour du collet écarlate, et là-bas, on apercevait le théâtre vide et sombre avec les baignoires formant de grands trous noirs dans les profondeurs de la salle...

— Si nous allions un peu nous reposer dans un de ces petits nids. Voulez-vous?... Veux-tu ?

Et déjà Jane Fétard, inconsciemment consentante, se laissait entraîner vers la petite porte qui met la scène en communication avec la salle... lorsque tout à coup Zélia vint se camper résolument devant le couple, puis avec son air le plus provocant :

— Et à moi, monsieur, ne m'accorderez-vous pas un tour de valse ?

Belvédère hésita un moment. Mais, si habitué qu'il fût aux succès faciles, l'honneur que lui faisait Zélia n'était pas ordinaire. L'étoile des Bouffes, Zélia, la fameuse Zélia, lâchant sa cour d'adorateurs pour venir quémander une valse ! D'ailleurs, entre la petite choriste et la diva illustre, on ne pouvait guère hésiter, et conquête pour conquête, il fallait profiter de la plus flatteuse.

Il quitta donc sans hésiter le bras de Jane Fétard, toute décontenancée, et partit avec Zélia, qui se mit immédiatement à déployer pour lui tout le grand jeu de ses plus suggestives coquetteries. Elle se penchait sur lui, frôlant ses blanches épaules contre son uniforme, le grisant de ses regards, de son haleine embaumée, tant et tant que Belvédère ne vit pas Pierre Max assis à côté de Jane et se lançant avec elle dans

une longue explication, pleine de tendres reproches que la petite choriste écoutait rougissante et un peu confuse.

Quand ce fut fini, quand les deux amants, bien et dûment réconciliés, se furent mis à leur tour, tendrement enlacés, à danser ensemble, Zélia s'arrêta net et tirant sa révérence au capitaine, elle lui dit, avec un sourire un peu ironique :

— Maintenant, mon beau seigneur, mon rôle est fini... je vous lâche.

— Comment, vous me lâchez !

— Certainement. Il y avait ici un bonheur que vous étiez en train de démolir sans vous en douter le moins du monde. Il ne faut pas demander de délicatesse aux *gros frères*, n'est-ce pas. Vous n'êtes pas des compliqués dans la grosse cavalerie. Vous chargez droit votre chemin sans trop vous inquiéter de ce que vous brisez sur votre route. Or, vous alliez commettre un petit abus de confiance, car c'est l'auteur qui vous a invité ; un crime de lèse-amitié, car Pierre Max est votre vieux camarade. J'ai été cinq minutes coquette avec vous pour remettre toutes choses en place. Et maintenant adieu, monsieur le capitaine, et sans rancune.

Belvédère resta un instant immobile, cherchant à saisir et comprenant peu, puis retroussant sa moustache, il s'écria avec philosophie.

— Bah ! une de perdue, dix de retrouvées !

LES DÉBUTS DE LILINE



L'AUTRE MATIN, les yeux encore lourds de sommeil, je promenais ma main indécise au milieu des lettres et des journaux que mon valet de chambre venait de déposer sur la table, lorsqu'un parfum âcre d'*Impérial Russe* vint caresser – si j'ose m'exprimer ainsi – mon nerf olfactif.

Ceci me réveilla tout à fait.

Une journée qui commence par une lettre de femme, doit être une bonne journée. J'ouvris l'œil droit, je saisis le billet parfumé ; puis l'œil gauche se décida enfin à imiter son frère et je lus :

« À la rescousse monsieur Richard ! Vous savez que je prends, depuis longtemps déjà, des leçons de M. Delaunay ; or, il me trouve à point pour enfin aborder les planches. J'ai signé un engagement avec les Folies-Plastiques, et je débute dans la nouvelle pièce. Un petit rôle charmant. Je n'ai pas besoin de vous dire que j'ai un trac énorme. Je vous en prie, monsieur, allez voir pour moi les grands critiques et

disposez-les bien en ma faveur. Songez que toute ma carrière dépend de ce premier pas risqué sur la route du grand art et rappelez-vous celle que vous appeliez jadis votre petite Liline. Cela fera plaisir à ma pauvre maman, votre vieille amie. »

» LILINE. »

Liline?... Je ne sais si c'était l'abrutissement d'un monsieur dont les nuits sont bonnes ; mais ces noms harmonieux ne me rappelaient rien, rien ! Et je me répétais à moi-même : Liline?... Enfin les souvenirs, vagues d'abord, revinrent plus nets, et je revis par la pensée une vieille concierge qui tenait admirablement ma garçonnière, il y a des années, et qui s'appelait madame Manchaballe. Elle avait effectivement une fille de quatorze ans – assez drôlette – que j'envoyais chercher des gâteaux et du xérès quand Delphine venait me voir. Comme tout cela est loin, mon Dieu !

Brave maman ! Elle avait bien des qualités : honnête, propre, d'une discrétion à toute épreuve, dépitant les maris inquiets et roulant tous les Tricoche et tous les Cacolet de la belle façon... Elle m'était si dévouée, elle m'avait rendu tant de services, qu'en quittant ma garçonnière et devenant sérieux – il y

a temps pour tout, n'est-ce pas ? – j'avais juré à la chère femme, qui pleurait, de ne jamais l'oublier et de faire, le cas échéant, tout ce que je pourrais pour lui être utile à mon tour.

C'est cette lettre de change souscrite jadis que venait de tirer sur moi la petite Liline. Elle, je l'avais déjà rencontrée de temps à autre, devenue une belle jeune fille, d'une élégance qui me rassurait sur les résultats de sa lutte pour la vie, sinon sur l'austérité de ses mœurs. Et lorsque je l'avais interrogée, elle avait pris un air très sérieux :

– Je travaille, je prends des leçons de M. Delanay – pas au Conservatoire, il y a trop d'élèves et l'on ne peut pas s'exercer utilement. Non, je viens chez lui, à Versailles, trois fois par semaine, et il assure que j'ai une très bonne diction. Je vibre sans effort. Il y a des sujets auxquels il est obligé de faire répéter : *tri, tri, tri*, pendant des mois, même pendant des années. Moi, j'avais le *tri* naturel.

– Tous mes compliments mademoiselle, pour votre *tri* naturel, et que Melpomène vous protège.

Elle ne savait peut-être pas ce que c'était que Melpomène – moi, non plus, du reste – mais elle avait paru satisfaite quand même.

Et voilà qu'aujourd'hui l'heure était venue de m'acquitter. Je n'eus pas une minute la pensée égoïste de me soustraire à ce devoir venant compliquer les détails d'une existence déjà passablement surmenée – j'aime me délivrer ce petit satisfecit – et, montant en voiture, j'allai voir les grands critiques.

Je commençai par le plus éloigné, Henry de la Ronceraye, boulevard Saint-Michel. Je le trouvai en train de dompter sa longue chevelure gauloise et ses moustaches à la Brennus. Je lui parlai en termes émus de mademoiselle Liline, qui avait accepté les privations d'une rude existence pour se consacrer tout entière au culte du grand art. J'évoquai le type attendrissant de la maman, économisant sur son traitement de modeste préposée au cordon pour payer les leçons de Delaunay, l'illustre sociétaire retraité, le chantre toujours jeune de l'idéal...

La Ronceraye avait les larmes aux yeux.

— Je suis conquis à l'avance, me dit-il, comptez sur moi. Je viendrai à la répétition générale et j'écouterai votre protégée avec tout le soin que comporte sa situation si pleine d'intérêt. J'emporterai même mon calepin pour prendre des notes – ce que je ne fais que dans des circonstances exceptionnelles.

— Merci, lui dis-je en lui serrant les mains, merci de tout cœur !

De là je me rendis chez Maurice Larcey, en train de ruisseler dans son tub ; il me reçut cependant, le bedon drapé à la grecque dans un vaste peignoir éponge accusant des formes grassouillettes de Silène normalien.

Avec lui, je crus préférable d'appeler la débutante Liline.

— À quelle heure joue-t-elle, mademoiselle Liline ?

— Je ne sais pas trop... Sans doute vers les neuf heures et demie...

— C'est qu'à ce moment-là, d'habitude, je fais ma nuit.

— Plaît-il ?

— Oui, je cumule un peu, mais pour vous j'irai à la répétition, et je tâcherai de rester éveillé. L'artiste est gentille ?

— Elle est ravissante.

— Alors je la pousserai vers l'Odéon. Dites-lui de venir me voir un de ces matins. Je lui apprendrai la *scène à faire*. Comptez sur moi.

Puis je me décidai à aller voir Victor Lessard.

Il m'arrêta dès les premiers mots :

— Il est probable que je trouverai mademoiselle Liline exécration.

— Pourquoi cela, bon Dieu !

— Cependant j'irai à la répétition générale, et j'étudierai au microscope le jeu de votre jeune amie.

— Vous savez qu'elle est élève de M. Delaunay ?

— Ce sera une circonstance aggravante. Je n'aime pas la musique nasale.

— Merci.

Je fis encore des visites chez Auguste Testu, Blanchard-Dechaume, Paul Meret, Jules Leprêtre, Albert Rolf, etc. ; tous ces critiques, je dois le dire, me reçurent avec une urbanité exquise, et dans la limite de l'impartialité nécessaire, m'assurèrent de leur sympathie pour la jeune élève de Delaunay.

Ouf ! j'avais monté pas mal d'étages et débité je ne sais combien de fois mon petit boniment. La maman devait être satisfaite. Pour plus de sûreté, j'allai causer le soir avec les directeurs des grands journaux, et je laissai quelques mots de recommandation aux soiristes. Dans les courriers des théâtres je fis insérer la note suivante :

« Une élève de Delaunay, jeune fille du plus grand monde, attirée vers le théâtre par une irrè-

sistible vocation, va débiter dans la nouvelle pièce des Folies-Plastiques. Le pseudonyme de Liline cache un des noms les plus illustres de l'armorial français. Les grands critiques sont pleins d'impatience, car d'après les renseignements parvenus, on compte sur une véritable révélation – comme un coup de tonnerre qui ferait oublier la gloire des Mars, des Rachel et des Sarah-Bernhardt. »

Le terrain ainsi préparé, j'attendis, moi aussi la répétition générale avec une certaine curiosité, car je ne savais rien ni du rôle, ni de la pièce, mais bah ! Liline était charmante et j'étais bien sûr qu'elle remporterait tous les suffrages. D'ailleurs en fait de réclame, un peu d'exagération ne nuit pas.

Enfin, le grand jour arriva. Dès mon entrée dans la salle des Folies-Plastiques, je constatai avec une vive satisfaction que toute la grande critique était à son poste. La Ronceraye avait son calepin ; Maurice Larcey était réveillé, Lessard était gestueux et documentaire, Testu avait endossé la fourrure des grands jours, Jules Leprêtre était égrillard ; je les saluai, et ils me firent tous un geste gentil de la main qui signifiait :

« Vous voyez, nous sommes venus, et maintenant nous allons juger. »

Ce qui m'inquiétait un peu, c'est que sur l'épreuve du programme qu'on m'avait remis, je ne voyais pas apparaître le nom de Liline. Changement de nom, ou omission de l'imprimeur ?...

Enfin la toile se lève sur une revue pas plus bête qu'une autre, et que nous écoutions sans ennui ; mais toujours pas de Liline. Enfin, au huitième tableau, je la vois apparaître, ravissante dans une tunique en Thihet, s'arrêtant très haut, d'où émergiaient deux jambes moulées dans le maillot couleur chair. Très ému, je crie ; « La voilà ! » Et je pousse le coude à la Ronceraye, qui pousse le ventre de Larcey, qui pousse la fourrure de Testu. De proche en proche, ma phrase se propage ; ces messieurs prennent leur lorgnette et sont tout oreilles.

Alors la commère demande :

— Et vous, mademoiselle, qui êtes-vous ?

Liline répond, au milieu d'un frémissement de toute la salle :

— *Je suis un des petits lapins de mademoiselle d'Alençon.*

Puis ce fut tout. C'était son rôle ! Une phrase dans laquelle, il n'y avait pas d'*r*, et dans laquelle

elle ne pouvait même pas nous faire entendre le *tri* si cher à M, Delaunay !...

Les grands critiques ont été miséricordieux, et ne se sont vengés de ce lapin que par le silence. Seul, Victor Lessard a un peu grogné pour le principe, et, grâce à lui, le nom de Liline ira peut-être à la postérité.

LE LOYER DE MAMAN



JE SORTAIS, hier soir, de la Comédie-Française, où j'avais assisté aux débuts de Dehelly dans *l'École des femmes* – très gentil, le jeune Dehelly – lorsque je me sens arrêté par une femme toute emmitouflée dans une large redingote russe en loutre. Je me retourne, et je reconnais, sous sa capote en velours corail, Sabrette, la gracieuse sociétaire, qui vient de remporter un si grand succès dans *Éliane*, si grand que, du coup, M. Claretie a fait augmenter sa part de trois douzièmes.

– Mon cher, me dit-elle, vous qui n'avez qu'à flâner, heureux mortel, vous serez bien gentil de me chercher un appartement dans les quatre mille francs.

– Pour vous ?

– Non, non, moi je reste rue Murillo. Pour maman.

– Diable ! vous faites bien les choses.

– Pauvre maman !... Il faut bien. Tenez montez en voiture avec moi, je vais vous raconter tout cela.

Elle ouvrit la porte de son coupé, et moi je me glissai à côté de la séduisante créature dans ce petit réduit où les émanations fauves de la loutre se mêlaient à je ne sais quelle grisante odeur de femme.

— Vous vous rappelez mes débuts, à la sortie du Conservatoire, lorsque j'ai été engagée par Deslandes au Vaudeville. Il m'avait proposé six mille francs avec mes toilettes payées, ou neuf mille francs sans les toilettes. Comme nous étions très pauvres, sur le conseil de maman, j'avais cru bien faire en préférant les neuf mille. J'espérais d'ailleurs m'en tirer avec des rafistolages savants. Ce fut une grosse faute, car pendant longtemps les soiristes — cette race est sans pitié — se livrèrent à des plaisanteries faciles sur mes *élégances du passage du Saumon*.

Mais que voulez-vous ? Nous habitons alors un petit cinquième à quatorze cents francs, rue de Navarin ; le plafond était si bas qu'on le touchait avec la main, et Pierre Max, le sculpteur, prétendait que chez nous on ne pouvait manger que des soles. Nous n'avions pas de bonne. C'est maman qui faisait la cuisine, et ma tante, dans la journée, venait l'aider pour la confection de mes costumes.

Je me procurais des gravures de mode, j'achetais à bon compte les étoffes au Printemps, ou au Louvre,

et nous tâchions de copier de notre mieux les modèles des grandes faiseuses. Entre nous c'était toujours épouvantable, et j'étais si mal fagotée qu'on hésitait à me confier des rôles.

Et cependant, mon ami, c'était le bon temps ! J'étais si jeune, si gaie, si entrain, j'avais une confiance si robuste dans mon étoile ! Figurez-vous que, là-bas, rue de Navarin, j'osais offrir des soirées à la critique. Oui, il y avait un baba, une brioche, du thé, deux lampes, et nous disions des monologues en vers avec des petites camarades désireuses de se faire connaître. Comme elles étaient gentilles et très jeunes, on venait assez, les vieux surtout. Un soir j'ai eu ensemble La Pommeraye, Vitu, Thierry et Francisque Sarcey lui-même. Ce que j'étais fière ! Je me souviens que Sarcey a achevé un fauteuil malade en s'asseyant dessus. Je lui ai pardonné, car c'était de ma faute ; j'aurais dû étayer.

Dans l'antichambre, il y avait les mères qui dormaient. À chaque coup de sonnette, sans se réveiller, d'un mouvement machinal, elles abaissaient toutes le bras de haut en bas, avec le geste de quelqu'un qui tire le cordon. Ce qu'on riait !...

Au fond ce sont ces soirées ridicules, ces thés de madame Gibon qui m'ont sauvée. Un soir, Pierre

Max m'a amené le peintre Claudius Bertin, si étonnant dans les imitations. Ce qu'il tenait Baron! Je le vois encore, avec la voix que vous savez, nous disant la phrase de la *Petite marquise* :

«Le mot troubadour vient du verbe *trobar* qui veut dire trouver et non pas du mot *troubade* ainsi que se le figurent les ignorants. Ce mot n'avait pas, au XIII^e siècle, le sens badin que lui donnent aujourd'hui les personnes qui aiment à s'amuser. C'est pour cela que la chanson : *C'est le trou, c'est le trou, c'est le troubadour*, n'est pas du XIII^e siècle.»

Et Sarah Bernhardt! C'était prodigieux! Quand j'ai vu Claudius nous dire la grande tirade de Doña Sol, avec les cambrures, les torsions de rein, et les attitudes basses j'ai senti le coup de foudre, et je l'ai aimé tout de suite.

Le soir, quand tout le monde était parti, il remontait, en tenant ses bottines à la main, le long de l'escalier obscur. Et je le recevais dans ma petite chambrette, mais nous tremblions de peur au moindre craquement. Maman ne plaisantait pas avec la morale... du moins dans ce temps-là... et l'idée qu'elle pouvait venir nous surprendre nous causait une terreur folle qui parfois... paralysait nos moyens.

Un jour, Claudius en a eu assez. Il m'a dit :

— Vois-tu je vais t'installer un petit appartement où tu seras chez toi.

— Et maman ?

— Ta mère, je la logerai, à part. Je t'assure, ce sera beaucoup plus décent – et beaucoup plus comode.

Cela n'a pas été tout seul. Maman m'a accusée d'ingratitude, a beaucoup pleuré, disant que je ne l'aimais plus.

— Mais non, lui disais-je, tu comprends, il faut se faire une raison. Rends-moi justice. Je suis restée sage tant que j'ai pu, mais maintenant j'ai dix-neuf ans sonnés ; au théâtre un ami est nécessaire – quand cela ne serait que pour payer les toilettes – ces toilettes sans lesquelles on ne vous confie pas de rôle. Alors toi, tu comprends, tu m'économises une bonne, c'est vrai, mais d'un autre côté tu es, sans t'en douter, un obstacle à bien des petites choses. Du reste, tu pourras venir me voir... dans la journée, je t'installerai bien gentiment, pas trop loin ; et puis tu n'auras plus mon ménage à faire ; tu seras bien plus tranquille.

Les adieux ont été déchirants. Ça a été sa première étape, à la chère femme. Claudius lui avait

trouvé un cinquième rue Lamartine, tandis que moi je m'installais rue Lafayette. C'est là que vous m'avez connue – encore dans une soirée dramatique. Vous, mon ami, vous n'imitiez pas Sarah Bernhardt, oh non ! mais vous aviez d'autres qualités. Vous étiez capitaine de dragons, membre du club, vous aviez une assez jolie fortune ; vous vous êtes mis dans la tête de me lancer. Vous avez si bien réussi, que Deslandes m'a portée à douze mille. Du coup, j'ai fait descendre maman au quatrième, rue de Provence, et je lui ai donné une bonne. Elle pleurait de joie. D'ailleurs nous n'avions pas rompu tout rapport de famille, et quand j'allais jouer en province, – si par hasard vous deviez venir me rejoindre, c'est toujours elle que j'emmenais. Je trouvais cela plus convenable, mais je me souviens que vous ne saisissiez pas très bien cette nuance... Ne protestez pas ! Les capitaines de cavalerie ne sont pas obligés de comprendre certaines délicatesses du cœur.

Après, vous êtes parti pour le Tonkin. Je vous ai bien regretté, mais... la carrière dramatique a ses exigences, n'est-ce pas, et j'ai essayé de me consoler avec le baron Samuel Risler. Sans lui, je n'aurais jamais pu signer mon engagement à la Comédie-Française, car en quittant le Vaudeville je retombais de

douze mille aux appointements d'une petite pensionnaire à six mille... Mais les appointements, ça n'avait plus qu'une importance relative, mes moyens me permettaient d'aspirer au grand art.

Et j'ai pu faire descendre maman au troisième, un gentil troisième de deux mille quatre cents francs rue Caumartin, derrière le lycée Condorcet.

Comme un bonheur n'arrive jamais seul, à la Comédie-Française, j'ai rendu des services, j'ai eu de bons rôles. Au bout de trois ans, j'ai été nommée sociétaire ; puis Risler, qui avait sauté dans le krach, a passé la main au duc de Pontades qui m'a donné mon hôtel de la rue Murillo et six mille francs par mois. Une vraie fortune.

Alors, j'ai loué pour maman un second rue de Courcelles, et je lui ai choisi une cuisinière qui lui confectionne des petits plats bien communs, avec de l'ail, de l'échalote, beaucoup d'oignons, – tout ce quelle aime.

Enfin, j'ai remporté mon grand succès d'*Éliane*. Le comité a porté ma part à neuf douzièmes, c'est assez coquet, et voilà pourquoi, mon vieil ami, je viens vous demander de me chercher un premier étage dans les quatre mille.

Puis Sabrette ajouta avec un ravissant sourire :

— Hein, pourtant, c'est drôle la vie. Maman c'est le contraire de moi : plus je monte... et plus elle descend.

SI JEUNESSE SAVAIT!...



DE MON FAUTEUIL d'orchestre, je l'ai applaudie hier soir, la grande cantatrice Jane Weyer, commença le capitaine de Pontades, tandis que la salle entière l'acclamait et que les musiciens de l'orchestre, électrisés, tapaient avec leur archet sur la boîte sonore de leur violon. Pendant l'entr'acte, j'ai suivi la procession des admirateurs, j'ai pénétré dans une loge tout encombrée de bouquets et de corbeilles fleuries ornées de gros nœuds en satin clair ayant l'air de s'envoler comme les ailes de papillons, et à mon tour, j'ai eu une poignée de main banale ; comme à tout le monde elle m'a répondu de sa voix d'or :

— Il faut féliciter Gounod.

Tandis que le grand-maître, avec sa tête de lion, ripostait également avec modestie :

— Il faut féliciter Jane Weyer.

Alors, tandis que le défilé continuait, perdu dans un coin de la loge au milieu de ce flot toujours grossissant, j'ai évoqué le passé, et j'ai revu mon roman

d'il y a une dizaine d'années avec cette étoile de première grandeur, alors une gamine de dix-neuf ans, fraîche émoulue du Conservatoire avec un second prix, et engagée à l'Opéra-Comique aux maigres appointements de quatre cents francs par mois.

Je la vois encore, avec sa petite robe blanche toute simple, agrémentée d'une jupe crème, presque une robe de distribution de prix, sentant la gêne et les rafistolages, un torse maigre avec des salières aux épaules, des bras aux coudes pointus terminés par une paire de gants paille à deux boutons, et au-dessus de ce buste de fillette à peine formée, une tête mutine éclairée par des grands yeux gouailleurs, une bouche grande mais admirablement meublée, et puis, un diable de nez révolté, tapageur, folichon, flairant le succès; en somme, la physionomie la plus spirituelle, la plus attachante qu'on pût rêver, – un mélange du Chérubin et du Gavroche.

C'était à une matinée dramatique chez le vieux marquis de Berthecourt. Étonnantes, ces matinées! Pas un verre d'eau, pas une tasse de thé; une invitée ayant demandé un jour s'il n'y avait pas moyen de se rafraîchir, le marquis, sans se troubler, avait répondu avec son grand air :

— Comment donc, chère madame, mais rien n'est plus facile.

... Et il avait gravement entre-bâillé la fenêtre.

Il contentait donc d'ouvrir ses salons de la rue de Clichy qui étaient immenses, de placer devant la cheminée le piano à queue, et de servir à ses amis un attrayant programme d'amateurs et de jeunes artistes désireux de se faire connaître. Ceci attirait cela ; les gens du monde venaient à cause de la haute situation de Berthecourt, et s'amusaient franchement chez lui ; les débutants étaient heureux de se montrer dans un milieu pouvant leur constituer des relations dans un milieu bien posé.

Jane venait de chanter avec sentiment, mais d'une voix encore un peu aigrette, l'inévitable duo de *Mireille* : « Ô Magali, ma bien-aimée », et, poussé par le marquis, je m'étais décidé à apparaître à mon tour devant la cheminée pour dire ce désopilant monologue de Durandau, qui s'appelle *le commandant Fortempeigne*.

Le chapeau sur l'oreille, le linge dissimulé par un grand col militaire en satin, la redingote boutonnée en brigand de la Loire, je débitais de mon mieux cette facétie légendaire, passant des amours

de *cette mâtine d'Anna* (il n'y a pas un officier qui ne la connaisse), au système pour fabriquer le cirage :

«... À la dernière inspection, le général comte de Saint-Taudion est resté cinq minutes à suffoquer sur les chaussures du deuxième peloton. Jamais il n'avait contemplé un cirage pareil. Il m'avait dit : Commandant, où trouvez-vous ce cirage-là ? Je lui ai répondu : Mon général, je ne le trouve pas, – je le fais moi-même. »

Et tandis que je continuais, faisant vibrer le monologue de mon Ramolot, il y avait devant moi, au premier rang, une figure largement épanouie, une bouche qui ponctuait chacune de mes phrases par un éclat de rire sonore, et deux petites mains qui applaudissaient à tout rompre, au risque de faire craquer les gants paille. C'était Jane Weyer. Quand j'eus fini, elle se précipita vers moi gentiment :

– Monsieur, je ne vous connais pas... mais entre artistes il n'y a pas besoin de présentations, n'est-ce pas?... C'est joliment drôle ce que vous venez de dire là. À quel théâtre jouez-vous ? au Palais-Royal ?

– Non, mademoiselle, je ne suis qu'un amateur, un simple amateur... M. de Pontades... de son métier sous-lieutenant de cuirassiers et acteur seulement à ses moments perdus.

— Ah ! fit Jane en rougissant un peu.

Et pour sauver la situation, elle ajouta bien vite :

— Je vais vous présenter à maman.

Je ne manque pas d'un aplomb relatif, j'ai eu à subir de redoutables examens devant des généraux rébarbatifs en diable ; mais jamais je n'ai été intimidé comme je le fus, ce jour-là, devant la vénérable madame Weyer. Figurez-vous une tête de matrone romaine aux cheveux blancs, au profil régulier, à la bouche austère surmontée d'une moustache qui faisait honte à la mienne ; sous les sourcils fournis, des petits yeux inquisiteurs d'un bleu indécis, qui vous fouaillaient jusqu'à l'âme ; une poitrine inquiétante, enserrée dans une jupe de satin noir sentant le *décrochez-moi ça*, et une prestance de capitaine de gendarmerie.

Ô mystère de la nature ! Comment cette virago pouvait-elle être la mère de cet ange ?

Elle m'accueillit d'ailleurs fort bien, me complimentant sur ma diction (!), me disant que j'étais « tout à fait entré dans la peau du bonhomme ». Et moi, de mon côté, pour ne pas être en reste de politesse, je m'extasiai sur la voix de Jane, proposant de la faire chanter chez ma grand'mère, la vieille duchesse d'Arcole, puis au *Petit club*, dans la revue du

marquis de Lassa, en un mot promettant de la lancer, mettant à sa disposition ma petite influence mondaine.

La maman opinait avec gravité, et Jane, ravie, buvait littéralement mes paroles.

— Il faudra venir nous voir, dit-elle, nous sommes installées bien modestement, mais si cinq étages ne vous effraient pas, ni le quartier non plus, c'est au 61, rue Condorcet...

J'acceptai avec empressement et, dès le lendemain, très pris, très remué, je gravissais l'échelle de Jacob qui devait me mener au Paradis. J'avais craint un instant que la digne mère ne voulût assister à nos entretiens; mais, dès mon arrivée, elle se retira discrètement, en me disant avec une modestie touchante :

— Vous permettez que j'aïlle à ma cuisine. J'ai un miroton sur le feu.

Dès lors, mon petit roman marcha à la hussarde. Étais-je bien réellement, ainsi que me le disait Jane, le premier amant? Était-ce vraiment moi qui avais ouvert l'accès des joies défendues? Elle l'affirmait, ce qui était flatteur pour ma vanité, mais on prétendait que le vieux Trémontel, le professeur de solfège, avait avant moi usé des droits du seigneur et du

maître.

Bah! qu'importe, c'était charmant de jeunesse, de soleil, et, mon dieu! je le crois bien, d'amour. Il y avait tout dans cette liaison, même le petit piment que donne la crainte du danger. Madame Weyer ne plaisantait pas sur les questions de morale, et, entre deux baisers, Jane me disait parfois :

— Vois-tu, si maman nous pinçait, ce serait terrible!

Tous les soirs à minuit et demi, j'arrivais rue Condorcet; j'enlevais mes bottines en bas de l'escalier obscur, et je montais à tâtons, étouffant le bruit de mes pas, tremblant au moindre craquement et terrifié à l'idée que je pourrais peut-être trouver sur le palier, au lieu de la gracieuse silhouette attendue, la stature imposante de maman Weyer. C'était peut-être absurde, mais à cette seule pensée, j'éprouvais comme une sueur froide.

Au cinquième, je trouvais une petite main qui me guidait et je pénétrais dans la chambrette où je restais jusqu'à six heures. À cette heure-là, Jane se levait sans bruit, me faisait, sur un petit réchaud à esprit de vin, un excellent chocolat, et, ainsi réconforté, je partais – toujours avec mes bottines à la main, emportant du bonheur pour toute la journée.

Cela durait ainsi depuis pas mal de temps, lorsqu'un matin que j'étais resté un peu plus tard, je rencontrais rue Condorcet maman Weyer qui allait aux provisions. J'essayai de l'éviter, mais elle vint droit à moi. Mon cœur battait à tout rompre, d'autant plus que son œil ne présageait rien de bon.

— Monsieur, me dit-elle sévèrement, ma fille Jane commet pour vous des folies !

— Madame, balbutiai-je... croyez bien que...

— Oui, elle se lève le matin à six heures, elle peut attraper froid et perdre sa voix, c'est absurde ! Je n'aime pas les imprudences.

J'aurais voulu rentrer à dix pieds sous terre, mais la digne femme continua :

— Aussi désormais, en vertu de mon droit maternel, j'ai décidé qu'elle resterait couchée. À l'avenir, *c'est moi qui vous apporterai votre chocolat !*

L'ÉPREUVE



*Si tu ne m'aimes pas, moi je t'aime
Si je t'aime, prends garde à toi!*
(CARMEN).

ILS ÉTAIENT véritablement très gentils l'autre soir, Bertrand et Alice, persuadé qu'on ne les voyait pas, perdus à Madrid dans les profondeurs mystérieuses d'un petit bosquet très sombre. Lui, irréprochable avec la cravate blanche, et le mac-farlane flottant sur le frac au revers fleuri; elle, vaporeuse et aérienne dans son costume en foulard blanc avec bouquet de roses, basques en point d'Alençon, et choux de ruban rose retenant les arcades du baldaquin également en dentelle. Sur les cheveux blonds tout frisottés un grand chapeau Lamballe orné de touffes de roses Niel dans des nœuds de satin crème.

On salait installé à une petite table, pour boire je ne sais quelle boisson glacée – soyez ou sherry-cobbler, avec des pailles – et c'était prétexte à mille gentillesses, mille caresses amoureuses, effleurements,

barbotage dans le même verre, fricassée de museau, toute la cuisine émoustillante de deux artistes très délicats, très savants et très épris.

Également cachés dans notre coin avec Noirmont, nous savourions le gracieux spectacle, car mon ami et moi, après dîner, nous avons l'âme bonne, et rien ne saurait nous être plus agréable que la vue voluptueuse du bonheur d'autrui. C'est en même temps consolant et digestif. Madrid d'ailleurs avec sa vieille bâtisse, son escalier caché dans une tourelle garnie de lierre, ses pelouses brumeuses, est un cadre charmant pour un roman discret. Marco pourrait encore entonner son refrain dans le même décor qu'ont rendu célèbre les *Filles de marbre* d'antan. C'est vieillot et bonhomme. Au loin, la marche do Rakoczy arrivait généreuse et fière, par bouffées, scandée par des tziganes invisibles.

— Ah ! ils ne s'ennuient pas, m'écriai-je, et voilà certainement un couple en train de passer une de ces soirées exquises, dont on se souvient plus tard avec attendrissement lorsqu'on a pris du ventre, et lorsqu'on ne croit plus à rien.

— Ce qui me paraît plus extraordinaire, c'est de voir Bertrand amoureux, lui qui répétait si volontiers

que le seul amour qui se comprenait c'était l'amour de soi, les autres donnant trop de mal.

— Et Alice, la belle Alice ?...

— Oh ! elle aussi est pincée, pincée comme on ne l'est pas, pincée au point de commettre toutes les folies possibles. Elle a lâché Zizi, elle a lâché le prince. Il n'y a plus qu'un homme au monde, son Bertrand !... Mais aussi celui-là a été rudement malin.

— Raconte-moi cela pendant que je les admire.

— Volontiers, me dit Noirmont.

Il alluma un cigare, et après avoir avalé une gorgée de kummel :

— Tu connais cette Alice, n'est-ce pas ? une des blondes les plus fantasques que la perfide Albion ait jamais débarquées sur notre pavé de bois parisien. Ce qu'elle a fait poser de gens dans sa vie, c'est prodigieux. Elle accepte à dîner le même soir avec quatre adorateurs différents, et part à sept heures pour l'Afrique centrale, avec un cinquième qui vient la chercher sans dire gare ; elle donne parfois, par caprice, ce qu'on n'attendait pas, mais ne tient jamais ce qu'elle a promis, si sérieux, si solennel qu'ait été l'engagement pris. C'est au moment où l'on se croit le plus sûr de vaincre qu'elle vous glisse le mieux

dans la main, et des myriades de guitaristes transis ont passé la nuit sous son balcon, très surpris, les naïfs, de ne pas avoir vu s'ouvrir à l'heure dite la petite porte dont la veille on avait promis la clef. Bref, la créature la plus grisante, mais aussi la plus affolante, la plus décevante qu'on puisse rêver.

Bertrand l'avait souvent rencontrée, mais la fuyait comme la peste.

Il aimait sa tranquillité, cet homme, et pensait que l'amour pris à petites doses est un dépuratif comme un autre, à condition de ne jamais vous créer d'ennuis.

— L'amour, disait-il souvent, ce n'est pas comme l'instruction laïque ou le service militaire. C'est rarement gratuit, mais en tout cas ce n'est pas obligatoire. Par conséquent, du jour où ce n'est plus amusant, ça n'a plus raison d'être. Et voilà pourquoi je n'aimerai jamais Alice.

Cette déclaration ne l'empêcha pas du tout d'accepter l'invitation à la grande fête que la belle enfant donna pour célébrer son installation dans son nouvel hôtel de l'avenue Hoche. Il se sentait très sûr de lui, et éprouvait un certain plaisir à contempler le monstre dans son antre – un antre très capitonné, grâce à la générosité du prince. Il admira, ainsi

qu'il convenait, les bronzes, les petits saxes, les décorations en point de Hongrie, les tapisseries de Beauvais, sans oublier le fameux lit en bois sculpté et doré, avec baldaquin en satin rose pâle et volants de Valenciennes, copié exactement sur celui de la reine Marie-Antoinette à Trianon. Il crut même, sans le moindre danger, pouvoir inviter Alice à une valse... Or, Alice n'est pas une femme, c'est un brûle-parfum, c'est un bouquet. Elle exhale je ne sais quelle âcre odeur de dragée, d'amande amère, d'œillet poivré et cantharidé, qu'aucun professeur du monde ne saurait définir, et que je n'ai jamais sentie ailleurs. C'est capiteux et aphrodisiaque en diable. Qui la respire est perdu, et se met immédiatement à divaguer et à implorer bêtement, humblement ce que tous les autres ont voulu avoir, avec la platitude d'un mendiant qui quémanderait un sou. Ô nerf olfactif, que de folies tu nous fais commettre ! La seule manière de s'en tirer avec Alice eût été d'être enrhumé ; et le pauvre Bertrand avait un nez valide, impressionnable, frémissant, et tout le flair d'un chien de chasse.

Aussi, à la fin de la valse, il n'y tint plus, et avec la voix un peu rauque, le cœur battant à tout rompre, il dit :

— Alice, je vous en supplie, je vous en conjure... Ayez pitié de moi. Gardez-moi cette nuit chez vous.

La belle eut un éclair de triomphe. Enfin, il y venait comme les autres, le viveur sceptique et blasé ; lui aussi allait se départir de sa morgue et se traîner à genoux avec des gestes éplorés et suppliants dans le sillage parfumé de ses jupes. Et avec un sourire mauvais :

— Écoutez, lui dit-elle, je vous garde en effet, chez moi ce soir, comme vous le désirez. Je vous ferai subir un examen complet. Si l'épreuve est satisfaisante – et je dois vous dire que je suis très difficile – je ne vous dirai rien, mais je vous donnerai demain matin la petite clef de l'hôtel. Si au contraire... je ne vous ai pas trouvé à hauteur, j'aurai l'extrême regret de vous mettre tout simplement à la porte, avec défense de jamais chercher à me revoir.

— Marché conclu ! riposta Bertrand avec une joie non dissimulée.

Or, Alice était à ce moment-là absolument décidée à se venger de l'indifférence antérieure en affolant son amant d'un soir et en lui laissant ensuite au cœur la désespérance de la rupture irrémédiable, du *never more*, jamais plus !

Aussi jamais se fit-elle plus lascive, plus courtisane, plus ingénieuse dans ses divertissements érotiques ; son imagination capricieuse effleura tous les sujets, tantôt abordant les sommets les plus élevés, tantôt descendant aux distractions les plus terre-à-terre, ce fut une nuit folle, entrecoupée de cris, de morsures, de sanglots et de baisers. Heureusement pour lui, Bertrand est un vigoureux gaillard, pas nerveux, bien équilibré, un mâle solide, capable, non seulement de supporter tous les assauts, de satisfaire toutes les exigences, mais encore de plier sous sa volonté virile et dans ses bras de fer la femelle en folie. Au bout d'une heure de lutte corps à corps, c'est lui qui commandait, c'est lui dont on subissait les capricieuses fantaisies avec une docilité touchante.

Aussi le lendemain, au réveil, ne songeant plus à ses belles résolutions de la veille, Alice, pâle, et ses beaux yeux meurtris tout pleins d'aveux reconnaissants, tendit d'une main qui tremblait un peu, la petite clef d'or à son compagnon qui allait partir, en lui disant d'une voix pâmée :

— Tiens, prends-la, et garde-la ; tu l'as bien gagnée.

Mais, à sa grande surprise, Bertrand, très maître de lui, riposta :

— Ma chère, vous m'aviez bien dit que vous me feriez subir un examen, mais je n'avais pas promis, moi, de ne pas vous en faire subir un de mon côté ; or, j'ai le regret de vous annoncer que l'épreuve n'a pas été satisfaisante.

Et, rejetant la clef sur le couvre-pied vieil or du beau lit copié sur le modèle de Trianon, il sortit.

À cette déclaration au moins imprévue, Alice, l'altière Alice fut prise d'une véritable crise de nerfs. Elle mordait les dentelles de ses oreillers avec rage, en criant :

— Mais qu'est-ce qu'il lui faut donc ! Mais qu'est-ce qu'il lui faut donc !...

Jamais personne ne lui avait fait un affront semblable, et son amour-propre féminin était, pour la première fois de sa vie galante, soumis à une bien rude épreuve.

Et le soir, quand Bertrand sortit du cercle, insouciant, la cigarette aux lèvres, il vit une petite main qui l'appelait désespérément par la portière d'un coupé, et dans ce coupé une femme, avec les yeux tout rouges d'avoir pleuré, et qui disait entre deux hoquets convulsifs :

— Alors... c'est vrai que vous ne m'aimez plus !... C'est bien vrai que vous ne voulez plus me revoir ?...

— Grande bête! répondit Bertrand en sautant dans la voiture, tu vas voir si je ne t'aime plus. Cocher, avenue Hoche, au galop!

... Et voilà, conclut Noirmont, l'histoire de ce roman-là. Ce n'est peut-être qu'un feu de paille, mais tu vois que pour le moment du moins, ça flambe ferme.

PENDANT LE BALLET



— **Q**U'EST-CE QUE vous faites là, madame Manchaballe ?

— Vous le voyez, monsieur Richard. J'attends sur les ruines de Carthage que Rébecca ait terminé son pas de la séduction. Tenez, la voyez-vous, là-bas, c'est elle qui, après deux pirouettes, se laisse aller dans les bras d'un mercenaire. Alors, dès que Sallambô va entrer dans la tente, crac, moi je vais jeter ce manteau, — ici nous ne disons plus que le *zäïmph* —, sur les épaules de Rébecca, afin qu'elle ne s'enrhume pas.

— Et Caroline, est-ce qu'elle joue aussi ce soir ?

— Oui, toujours, dans *Hortensia*, au théâtre Bonne-Nouvelle. Entre nous, c'est elle qui a sauvé la pièce de Méricourt.

— Par son talent !

— Monsieur Richard, ne vous amusez donc pas à vous payer ainsi la tête de madame Manchaballe. Évidemment Caroline a du talent, un petit talent à elle ; mais enfin, elle n'en a pas encore assez pour

sauver, avec ce genre de talent-là, une pièce, surtout une pièce de Méricourt.

— Alors, qu'est-ce qu'elle a fait? Expliquez-vous.

— Eh bien, vous savez la joie féroce qu'on a ressentie parmi les critiques, en apprenant que Méricourt, l'implacable et l'incapable, se décidait à son tour à descendre dans l'arène et à se faire juger après avoir si durement jugé les autres? Oui, il avait écrit une pièce à lui tout seul, cet homme et la pièce avait été reçue au théâtre Bonne-Nouvelle grâce à l'appui du baron Samuel qui avait offert de payer, rubis sur l'ongle, le décor du 2, et tous les costumes, y compris l'uniforme du capitaine de hussards.

— Tiens, tiens! Je ne savais pas... Vous êtes un puits do documents, madame Manchaballe.

— Ah dame! quand on a trois filles, on a un pied un peu partout, n'est-ce pas? Alors Jules Roff du journal le *Don Quichotte* était dans la jubilation. Enfin, il allait donc pouvoir se venger et rendre coup pour coup à ce débiteur qui remplace la compétence par l'éreintement, comme ces gens qui jadis sifflaient aux combats de taureaux pour avoir l'air Espagnol... Regardez-donc Judith offrant ses lèvres au

Carthaginois... Non, mais est-ce offert, est-ce offert?... Est-ce qu'on ne dirait pas que c'est nature ?

— Oui, oui, mais ne perdez pas le fil, et ne me faites pas ainsi passer d'une fille à l'autre, sans cela je vais m'embrouiller. Nous sommes avec Caroline, restons avec Caroline.

— Ah ! si l'on ne peut même pas admirer Rébecca entre deux parenthèses !... Où en étais-je ? Ah oui... Caroline préférerait qu'*Hortensia* tint un peu l'affiche, parce qu'elle n'est que du 1 ; alors, c'est très commode, à dix heures elle est libre, si bien qu'elle peut accepter des petites soirées, et même à la rigueur des dîners en ville. Avez-vous remarqué comme on aime toujours ce qu'on ne peut pas faire ? Ainsi moi, mon rêve aurait été d'aller en bicyclette ; il me semble qu'on doit avoir là-dessus des sensations d'oiseau... mais il n'y faut pas songer, avec ma corpulence...

— Je le crois, madame Manchaballe, renoncez à ce rêve sublime et fou.

— Or, vous savez que, lorsque Jules Roff dit quelque chose dans le *Don Quichotte*, qui tire à soixante mille, ça a de la portée. Il pouvait carrément faire tomber la pièce. Le soir de la première, Caroline après la chute du rideau, va regarder par le petit trou,

aperçoit le critique qui gesticulait au milieu d'un groupe de camarades, et sans même se démaquiller, elle prend son chapeau, son manteau et franchit la porte de communication pour passer dans la salle.

» Il fallait entendre Roff pérorer :

» — C'est grotesque. Tous ces gens-là sont faux, archifaux. C'est de la sensiblerie à côté; la mère a l'air d'une soubrette Louis XV, et le capitaine, qui ne quitte jamais sa tenue de hussards, est un troubadour de pendule. Et quel style! L'avez-vous entendu dire à sa fiancée : « Pendant tout le dîner, je n'ai pas *des-serré les dents!* »

» Et l'on riait, et la galerie approuvait. Décidément, cela marchait mal pour Méricourt, et ce n'est pas encore avec cette pièce-là qu'il entrerait à l'Académie.

» Alors Caroline s'est approchée et, avec sa voix d'enjôleuse, lui a dit :

» — Ro-Roff, est-ce que nous soupçons ensemble ce soir? Précisément, je suis libre. Le baron est en Vendée.

» — Impossible, ma petite Caro. J'ai mon article à faire sur *Hortensia*, et il faut que ça cingle. J'en ai au moins jusqu'à une heure du matin.

» — Eh bien, je viendrai vous chercher au journal à une heure du matin.

» — Soit, mais pas avant, pas avant !

» Alors, que fait ma fille ? Au lieu d'attendre la fin de la pièce, elle rentre chez elle et se met sur son trente et un. Elle endosse sa robe grecque en crépon rose ; une bordure en argent vif fait le tour de la jupe, sur laquelle retombe un péplum sans manches et laissant les bras complètement nus. C'est froufroutant, et, comme on dit aujourd'hui, c'est un costume subjonctif.

— Suggestif, madame Manchaballe.

— Si vous voulez. Et puis, tout le crépon était vaporisé au corylopsi ; et le corylopsi... tenez, même à mon âge, monsieur Richard, quand je sens le corylopsi, cela me donne des idées folâtres, cela me fait rêver...

— À la bicyclette ?

— Et à bien d'autres choses encore ; mais si vous m'interrompez tout le temps, le ballet sera fini avant que vous ayez entendu mon histoire. Donc, à une heure moins le quart, ma fille arrive au *Don Quichotte*, et, au lieu d'attendre en bas, la fine mouche entre carrément dans le bureau où travaillait Roff.

» Celui-ci était assis à une table, la tête dans sa main, cherchant quelque chose qui ne venait pas, avec un griffonnage devant lui. À l'entrée de Caro, il laisse échapper un mouvement d'impatience :

» — Mais, sacrebleu, il n'est pas une heure !

» Cependant, en voyant la robe de crépon rose, le voilà qui se radoucit tout à coup. Caro était si jolie, si jolie !...

» — Pardonnez-moi, lui dit-il, mais j'ai trouvé plus drôle de faire mon article en louanges exagérées, quitte à terminer comme mot de la fin par une bonne muflerie qui fasse coup de poing par le contraste et prouve que jusque-là je m'étais moqué de Méricourt. Ce sera ainsi beaucoup plus ironique. Or, je ne l'ai pas encore trouvée, la bonne muflerie, je la cherche, je l'ai sur le bout de la langue...

» — Voyons un peu.

» — Ce n'est encore qu'une idée, mais je n'ai pas encore adopté sa forme définitive. Je voudrais dire que lorsqu'une autre pièce aura succédé à *Hortensia*, l'auteur aura toujours un fauteuil réservé – le 41^e – mais cela demande à être arrangé.

» — Eh bien ! c'est cela, arrangez votre bonne muflerie. J'attendrai.

» Et Caroline s'est assise, bien sage en face du bureau, tandis que Roff, les yeux au plafond, cherchait toujours sa muflerie. Il avait des distractions ; le crépon rose, les bras nus, et puis surtout le parfum du corylopsi... Malgré lui, il regardait ma fille, et puis il se remettait à chercher ; le temps passait, mais ses idées avaient pris une autre direction, si bien qu'il ne trouvait plus rien du tout. Déjà deux fois le garçon était venu frapper afin de descendre le dernier feuillet à la composition, et Roff énervé, préoccupé, cherchait toujours...

» — C'est curieux, finit-il par murmurer, depuis que vous êtes entrée, je me sens le cerveau vide et ma muflerie m'échappe.

» — Bah, lui dit Caroline en lui jetant ses deux bras autour du cou, tu nous ennues avec ton mot de la fin. Lâche-le, et viens souper.

» — Mais mon article rempli d'éloges!... on ne comprendra plus l'ironie.

» — Eh bien, puisqu'il est composé, tant pis, laisse-le tel quel.

» Et, ma foi, ma fille était si aguichante que Roff a tout envoyé promener ; l'article a paru tel quel dans le *Don Quichotte*, sans la muflerie, et les lecteurs n'ont pas du tout, mais du tout compris l'ironie, si

bien qu'*Hortensia* fait quatre mille tous les soirs. À quoi tiennent les choses !...

» Mais voilà qu'on fait glisser la tente de Matho, le ballet est fini, il faut que j'aille jeter le zaïmph sur les épaules de Rébecca pendant qu'elle cause avec M. Rocher. Surtout, n'allez pas raconter tout cela au cercle.

— Je m'en garderais bien !

— D'ailleurs, si vous l'écrivez, je ferai comme monseigneur d'Hulst. Je dirai que ce n'est pas vrai. Bonsoir, monsieur Richard.

— Bonne nuit, madame Manchaballe. Je vous souhaite des rêves d'or... corylopsi et bicyclette.

SAINTE MOUSSELINE !...



*Blancheur de lait, blancheur suprême,
Blancheur de fromage à la crème.*

— **T**OC ! TOC !
— Entrez. Comment ! c'est vous, madame Manchaballe, par cette chaleur !

— Ah ! monsieur Richard, c'est que le cas est grave. Vous avez vu ce que veulent les réformateurs du Conservatoire, avec leur loi somptueuse.

— Somptuaire, si ça ne vous fait rien.

— Mais ça me fait beaucoup ; pas pour mes filles, car, Dieu merci, Judith et Rébecca sont casées à l'Opéra, et Caroline a renoncé au Conservatoire. Mais c'est pour le principe ; or, moi je ne transige pas avec les principes, je suis toute d'une pièce, et c'est ainsi que je me suis faite ce que je suis : madame Manchaballe.

— Tous mes compliments. Asseyez-vous donc, et ne vous agitez pas, parce que, de ce temps-ci, c'est très mauvais pour les grosses dames tout d'une

pièce. Alors, vous n'approuvez pas la nouvelle mesure ?

— La robe blanche en mousseline ! Voulez-vous que je vous dise mon avis : Ça, c'est une idée de vieux. Ils se figureront qu'ils ont devant eux des premières communiantes, des vierges pures, des *filles de Sion*, comme dit mademoiselle Hadamard dans *Athalie*. Alors, ça les émoustillera un peu.

— Vraiment, vous croyez que c'est là le motif?...

Il n'y en a pas d'autre, monsieur Richard, il n'y en a pas d'autre. Croyez-en ma vieille expérience. Du temps de Caroline, je les ai bien regardés, dans la loge présidentielle, les membres du jury, MM. Ambroise Thomas, Alexandre Dumas, Camille Doucet et autres, un tas de petits ratatinés qui auraient dû planer dans les régions sereines du grand art ; en un mot, être des juges, des immortels, comme on dit, et pas des hommes. Or, voulez-vous la preuve qu'ils étaient des hommes ?

— Dites toujours. Ça leur fera plaisir.

— Ils se passaient tout le temps la lorgnette, une grosse lorgnette qui était sur la table et qui avait l'air d'un canon braqué sur les candidates.

— Dame, à leur âge, la vue est faible, et il faut bien se rendre compte des jeux de physionomie.

— Non, vrai ! Vous en êtes encore là !

— Du calme, ma bonne dame. Je vous assure que, avec votre pétulance juvénile, vous élevez de plusieurs degrés la température de mon cabinet de travail.

— Eh bien ! monsieur Richard, ils lorgnaient les toilettes, ils détaillaient le crépon, les petits nœuds, le décolletage en carré, les costumes savants qui plaquent aux bons endroits, et ils se faisaient toutes sortes de remarques égrillardes, en se penchant à l'oreille et en s'envoyant des coups de pied sous la table. Oui, monsieur, on ne voyait pas les coups de pied, à cause du tapis vert, mais on les devinait. Ainsi, le jour où Caroline s'est présentée, elle avait une toilette de bal en gaze brodée, garnie de ruche de rubans : plis Watteau en satin vert demoiselle, prenant aux épaules et formant traîne de cour. C'est le baron Samuel qui avait choisi ça lui-même, et le baron Samuel peut être une vieille canaille, mais il faut lui rendre cette justice, il s'y connaît en toilettes. Ah ! monsieur Richard, si vous les aviez vus, tous les jurés ! ils se disputaient fiévreusement la lorgnette et ils se disaient, haletants : « Après vous, mon cher maître, après vous ! » Ils jubilaient.

— Et Caroline a eu un prix ?

— Non... il y avait une cabale... et puis elle ne savait pas un mot de son rôle, mais elle a tout de même décroché un troisième accessit qui lui a permis de se dire lauréate, ce qui a fait bisquer madame Chapuzot. Et le fameux jour où mesdemoiselles Bruck, Brandès et Marsy ont concouru ensemble. Ça a été tout un événement. Le baron de Saint-Arnaud a fait là-dessus des vers qu'il a donnés à Rébecca :

Entre Bruck, Brandès et Marsy,
Qui toutes les trois sont déesses,
Paris n'eût su donner le prix
Entre Bruck, Brandès et Marsy.
Pour nous raconter leurs prouesses,
Le chroniqueur reste Indécis
Entre Bruck, Brandès et Marsy,
Qui toutes les trois sont déesses.

M. de Saint-Amand appelait cela un trio laid, je ne sais pas pourquoi, mais il n'en est pas moins vrai qu'il y a eu une triple lutte de toilettes, un éblouissement. Aussi, cette année-là, il y a eu trois premiers prix.

— Eh bien ! raison de plus pour supprimer ces influences plastiques et pour adopter la sainte mousseleine, chantée par Fargueil.

— Et puis après ? Est-ce qu'on pourra empêcher la coupe, la façon, dénotant la main du grand faiseur ? Dans cette mousseline blanche, on aura des drapés en travers, des ceintures, des ruches de tulle, des bretelles, des nœuds Odette, que sais-je. Ce sera blanc, mais ça n'empêchera pas le vapoureux et le froufroutant.

— Pardon, madame Manchaballe, dans ma jeunesse, pour passer son baccalauréat, il fallait endosser une toge noire grasseuse. Ça coûtait cinq francs, et je vous prie de croire que si l'on nous écoutait, l'on ne nous lorgnait guère. Nous avions tous l'air de singes. C'était l'égalité devant la laideur, une des plus nobles conquêtes de la Révolution française. Eh bien, qui empêche le Conservatoire de louer à ces demoiselles des costumes de mousseline qu'elles endosseraient successivement pour le concours, des costumes uniformément taillés sur un même modèle, avec trois tailles, pour les maigres, les boulottes et les... entrelardées ?

— Ça serait joli ! Ah vous pouvez vous vanter d'avoir des idées saugrenues, mon pauvre monsieur Richard.

— Mon idée peut être saugrenue, mais elle est juste.

— Pas du tout, C'est déjà assez dur de jouer, sans accessoires, devant une muraille sang de bœuf, mais au moins les candidates pouvaient risquer des semblants de costume se rapprochant de l'esprit du rôle. Tenez, pour Carmen, on ajoutait quelques réseaux, quelques pampilles dans la note espagnole ; pour le Shakespeare, on travaillait le moyen âge vénitien, les crevés, les velours, les satins ; pour la tragédie, on se payait la tunique juive, sans manches, avec les bras complètement nus. Alors, quand on levait les bras, vous comprenez... Tenez, c'était une des choses qui impressionnait le plus le jury. Il savait tout de suite s'il avait affaire à une brune ou à une blonde... et il y avait là un gros effet tragique.

— Cependant les hommes concourent tous en habit noir ?

— Ce n'est pas la même chose, d'ailleurs, là également il y a habit et habit. Croyez-vous que le frac de M. Carnot, un homme si distingué, ressemble à celui que Maxime Lisbonne a loué un soir pour aller saluer à l'Élysée le citoyen président ? Il y en a parmi ces jeunes gens qui décrochent le complet de cérémonie à quarante-deux francs, tandis que d'autres, comme le petit Dehelly il y a deux ans, arrivent moulés dans un frac établi d'après les conseils de

M. Delaunay. Alors, d'après votre système, l'administration devrait, fournir un frac, avec trois tailles pour les grassouillets, les maigrichons et les entrelardés?

— Mais oui, madame Manchaballe. Vous ne comprenez rien à la sainte égalité, vous n'êtes qu'une aristocrate. Au fond, voyez-vous, l'idéal serait le concours sans costume : Phryné se présentant devant l'aréopage, vêtue de sa seule beauté.

— Des candidates toutes nues, comme du temps des Borgia ! Vous n'y pensez pas, monsieur Richard.

— Mais si, mais si ; tenez, au lieu de son troisième accessit, et sans le secours du baron Samuel, je vous parie que dans cette tenue biblique Caroline aurait eu son premier prix, haut la main.

— Pourquoi dites-vous haut la main ?

— Parce qu'on dit comme ça, je ne sais pas pourquoi.

— À la bonne heure, je craignais que vous ne vous fussiez permis une légèreté sur ma fille. Au fond, voyez-vous, on a toujours la rage en France de vouloir réformer ou déformer quelque chose. Qu'on laisse donc tranquilles ces demoiselles du Conservatoire ! Est-ce que nous ne sommes pas là, nous, les

mères? Comme dit le proverbe : À chacun son métier, et les vaches seront bien gardées.

— Vous avez fait vos preuves, madame Manchaballe.

ZIZI



— **M**ADAME MANCHABALLE, où allez-vous comme ça ?

— Ah ! monsieur Richard, je fais une corvée bien triste ; je m'en vais à la Fourrière réclamer Zizi, le chien de Caroline. Ce n'est pas drôle, d'aller à la Fourrière, mais c'est encore moins drôle de voir pleurer sa fille.

— Eh bien, montez en voiture avec moi, madame Manchaballe. Mais tassez-vous un peu, il me semble que vous avez encore engraisé.

— C'est l'âge, monsieur Richard, et puis les soucis de la vie. D'ailleurs, ce n'est pas pour vous le reprocher, mais vous aussi, vous tenez bien votre place dans le coupé... Enfin nous voilà à peu près casés.

— Eh bien, tandis que la voiture roule, contez-moi vos chagrins. Vous savez que vos histoires m'intéressent toujours.

— Merci... Je vous disais donc que Caroline avait perdu son chien.

— Il me semble que ça doit moins la gêner que la mère Michel.

— Pourquoi, monsieur Richard?... Je ne saisis pas.

— Et dans ce cas, le père Lustucru serait un heureux gaillard.

— Ah ! si vous commencez à dire des légèretés... Je descends et m'en vais toute seule à la Fourrière.

— Ça serait un spectacle navrant. Voyons, ne vous fâchez pas et dites-moi plutôt comment ce malheur vous est arrivé.

— Voilà ; Caroline était allée avec Zizi et le baron Samuel à la foire de Neuilly, et bien entendu l'on était entré chez Marseille, la seule baraque où puissent se risquer les gens comme il faut. Il n'y avait plus de place, et Marseille avait installé ma fille et son ami dans l'avant-scène.

— Il y a une avant-scène chez Marseille ?

— C'est sur l'estrade même où l'on fait la parade. Marseille soulève la toile de fond et il appelle cela l'avant-scène. Ce sont des places très recherchées parce qu'on domine la foule ; c'est quasiment la loge présidentielle à l'Opéra. Alors Caroline était là, portant Zizi dans ses bras, et Zizi aboyait ferme, excité par le combat de deux hommes nus jusqu'à la cein-

ture avec des bedaines énormes, même que le baron Samuel, un délicat, disait que c'était dégoûtant. Il y avait là, M. Marius, de Nîmes qui luttait contre un amateur, et Caroline était pour l'amateur. Elle le soutenait de la voix et du geste, criant : « Hardi, tiens bon, mon vieux canard, rajuste ta ceinture ! » Si bien, que M. Marius, énervé, avait fini par dire :

» — Ah çà ! *madame Boquillon*, tu vas pas fermer ta boîte ?

» — Madame Boquillon tant qu'on voudra, avait riposté gaiement Caroline ; mais madame Rigolo toujours.

» Quant au baron, il n'avait pas pipé, vexé dans son amour-propre, mais comprenant qu'il n'était pas de force, le pauvre à relever le caleçon. Il n'y a que Zizi qui avait été crâne et avait aboyé : Oa ! Oa ! Quoi qu'il en soit, vous comprenez que toutes les sympathies de Caroline allaient plutôt à l'amateur qu'à M. Marius. Quand tout à coup ce dernier ayant enlevé l'amateur horizontalement sur son épaule, le couche dans la poussière et crie triomphalement :

» — Ça y est.

— Votre récit est palpitant, madame Manchaballe.

— Eh bien ! la vérité, c'est que ça n'y était pas. L'amateur s'était cambré sur les reins et les omoplates n'avaient pas touché. Il faut rendre justice à Caroline, elle s'y connaît ; on ne peut pas lui faire croire que ça y est quand ça n'y est pas... Le baron Samuel en sait quelque chose.

— Tiens ! Tiens!...

— ... Mais là n'est pas la question. Donc Caroline, indignée dans ses idées de justice, des idées que je lui ai inculquées avec le lait, se met à crier :

» — Ça n'y est pas !

» M. Marius répond en croisant ses bras tatoués :

» — Ça y est, madame Boquillon.

» Et voilà une discussion terrible qui s'engage, les uns criant que ça y était, les autres criant que ça n'y était pas. Pendant ce temps Zizi s'était échappé, et, descendu dans l'arène, le brave chien, il avait sauté après le maillot de soie rose du lutteur, essayant de mordre et de venger madame Boquillon. Un tumulte épouvantable, Marius cueille délicatement Zizi par la peau du cou, et l'envoie rouler dans les troisièmes. Le baron Samuel se précipite dans les troisièmes, réclame Zizi à Dieu et au diable, se fait attraper par la foule qui se met à chanter en chœur :

Qui qu'a, qui qu'a vu Zizi
À la foire de Neuilly ?
Hé ! Zizi !

Vous savez l'air idiot que chantait Élise Faute avec *Coco perdu dans le Trocadéro, Co dam le Tro, Co dans le Ca, Co dans le Trocadéro*. Le baron revient très penaud, avec son chapeau cabossé, son mac-farlane déchiré, trois puces, mais pas de Zizi. Je n'ai pas besoin de vous dire comment Caroline l'a reçu, lui et ses puces. Elle a la manière, comme dit le prince d'Aurec.

» On rentre de très mauvaise humeur à l'hôtel, on se tourne le dos, et tout à coup, à trois heures du matin, voilà Caroline qui se met sur son séant et dit au baron qui ronflait comme un tuyau d'orgue.

» — Zizi n'a pas de muselière !

» — Hein ? fait notre Samuel très abruti.

» — Zizi n'a pas de muselière ! Comprenez-vous ? Pas de muselière ! la police a du l'emmener à la Fourrière où il va mourir !

» Et alors une crise de larmes, un désespoir, des sanglots ! Jamais le baron n'avait vu cela. En vain, il essaye de calmer ma fille par tous les moyens que la nature a mis à la portée d'un galant homme. Caresses, petits mots gentils, zézaiements enfantins,

sans compter l'éther et l'eau de mélisse des Carmes. Rien n'y faisait. L'oreiller était trempé de larmes, et le dessous de satin rouge déteignant sur les taies à entre deux de dentelles, formait de grandes taches rouges, et Caroline à cette vue disait :

» — C'est le sang de Zizi ! Mon adoré Zizi ! Tout ce que j'aime au monde.

» — Mais non, ripostait le baron. Il n'y a pas de sang à la Fourrière. On asphyxie les chiens au gaz.

» — Asphyxié au gaz, mon Zizi !

» Et la crise de nerfs reprenait plus violente, tant et tant que le baron, qui ne s'amuse pas — il est étonnant, il voudrait toujours s'amuser — saute à bas du lit, se rhabille et vient me réveiller à mon magasin de la rue de Provence. Ça ne m'a pas trop étonnée parce que c'est continuel. Quand ce n'est pas le baron, c'est le prince qui vient se plaindre de Rébecca. Je finirai par faire installer à ma porte une *sonnette de nuit* pour les amoureux de mes filles.

» Ah ! je puis dire que j'en ai effectué, de ces réconciliations nocturnes !... J'enfilais ma camisole, je sautais en fiacre, je faisais un peu de morale : « Embrassez-vous, et que ça finisse. » Et quand je repartais, je laissais mes enfants dans les bras l'un de

l'autre, bien gentiment, et je rentrais me recoucher tout heureuse.

— Vous avez un cœur d'or, madame Manchaballe.

— Mais dans le cas actuel, il ne s'agissait pas de querelles d'amour, il s'agissait de Zizi. Ma morale n'aurait servi à rien sans Zizi.

» — Voyez-vous, madame Manchaballe, me disait le baron, votre fille m'aurait perdu, elle ne pleurerait pas davantage, qui sait, elle ne pleurerait peut-être pas autant.

» Où diable la vanité des hommes va-t-elle se nicher ?

» — Ça n'a pas de rapport, protestai-je, vous avez de l'argent. Zizi est gentil, mais il n'a pas d'argent.

» — C'est égal, murmurait Samuel très sombre, ça n'est tout de même pas naturel d'aimer un chien tant que ça... Non, ça n'est pas naturel.

» Je n'ai pas voulu le laisser dans ces idées-là, et pour couper court, j'ai dit :

» — Eh bien, j'irai demain à la Fourrière ; puisqu'il a un collier, on n'a pas dû le tuer tout de suite ce chien. Je le ramènerai pour déjeuner.

» — Je l'aurai bien voulu pour dix heures.

» — Pourquoi si tôt ?

» — Parce qu'à dix heures, Caroline n'est pas encore levée... Alors l'arrivée de Zizi aurait calmé ses nerfs, et j'aurais pu espérer quelques compensations matinales.

» Par exemple, je me suis fâchée tout rouge. J'ai répondu :

» — Monsieur le baron, j'irai demain à la Fourrière, parce que c'est mon devoir de mère d'empêcher ma fille de pleurer, mais, j'irai à onze heures pas avant. Et vos compensations matinales ne me regardent pas.

» Cependant, comme il avait l'air très dépité, j'ai ajouté :

» — Voyons, puisque vous l'aurez pour déjeuner... vous pouvez bien attendre jusqu'au déjeuner...

» Alors il s'est rasséréiné tout à coup et s'est écrié :

» — C'est ça, je vous attendrai, belle-maman, et je n'irai pas à ma banque ce matin-là.

» Et voilà pourquoi je me suis mise ce matin en route pour la Fourrière. Et, tandis que nous trottons tous les deux dans le coupé, il y a là-bas, dans le grand dodo, deux amoureux qui attendent avec anxiété le retour de Zizi... et de madame Manchaballe.

Si je n'allais pas retrouver Zizi?... Avouez qu'il y a là une situation poignante.

— Je ne connais pas au monde deux mères comme vous, madame Manchaballe, mais nous voici arrivés.

— Merci, monsieur Richard.

— Bonne chance, madame Manchaballe.

L'ÉPINGLE



— **B**ONSOIR, madame Manchaballe ; je suis monté sur la scène parce que la salle n'est pas gaie ce soir ; un tas de loges vides ; les abonnés commencent décidément à partir et les représentations prennent un petit air d'été. À propos, pourquoi Rébecca n'a-t-elle pas dansé lundi dans *Salammbô* ?

— Elle était un peu indisposée, monsieur Richard, vous savez la chaleur trop piquante...

— Vous voulez dire tropicale!... Eh bien! vous savez ce qu'on dit à l'Opéra ?

— Ah! les potins! Voyons, qu'est-ce qu'on raconte encore ?

— On dit que si Rébecca n'a pas dansé le pas de la Carthaginoise en délire, c'est qu'elle est lâchée par le prince.

— Nous sommes trop vieux amis pour que je ne vous avoue pas qu'il y a du vrai.

— Rébecca s'est fait pincer... Avec qui ?

— D'abord, je le saurais que je ne le dirais pas ; mais Rébecca ne s'est pas fait pincer du tout. Est-ce que je ne suis pas là pour veiller ? Non, la vérité est qu'elle a un peu exagéré. Elle exagère toujours ; ça lui vient de son père, feu M. Manchaballe, qui était du Midi.

— Et c'est pour une simple exagération ?...

— Ça vous a l'air simple, comme ça, monsieur Richard ; mais si vous connaissiez les détails... Le petit des Esbroufettes a failli mourir.

— Diable, racontez-moi ça.

— Eh bien, la semaine dernière, le duc d'Arcole avait organisé une partie de plaisir sur son yacht *la Sapho*. On s'était embarqué à Maisons-Laffitte, et l'on devait aller déjeuner à l'Île-Fleurie. Le yacht contient quatorze personnes, y compris le capitaine et le mécanicien. Il avait donc invité une demi-douzaine de camarades du Petit-Club, et parmi elles, le prince avec ma fille Rébecca. Celle-ci avait arboré un costume de circonstance, c'est-à-dire une petite chemisette russe sous la vareuse de drap bleu brodée de trois étoiles d'or, une jupe bleu-marine très courte, laissant voir les bas Hading...

— Qu'est-ce que c'est que les bas Hading ?

— Vous ne connaissez pas ça, monsieur Richard? C'est le dernier cri. Ce sont des bas en dentelle montant très haut jusqu'au-dessus de la cuisse, et tramés si fin qu'on croirait la jambe nue ; on a ainsi la nuance exacte de la chair, nuance qu'on ne peut jamais donner exactement à la soie. Alors, quand on monte en bateau, en ballon, en mail, enfin dans toutes les circonstances où il y a des chances pour que la jupe se soulève, c'est excessivement suggestif, parce que l'on jurerait qu'on n'a pas de bas... et cependant l'on en a... seulement, dame ! il faut une jolie jambe, et vous connaissez les jambes de Rébecca.

— Nous les connaissons tous ; ce sont des jambes historiques.

— Enfin, sur la tête, écoutez-moi bien, elle avait un chapeau canotier en paille bleue, tout petit, huché sur son chignon frisotté où il était maintenu par une épingle. Vous voyez qu'elle était très simple, mais il faut savoir ne pas éclabousser les camarades, et puis, pour une partie sur l'eau, ça n'est pas l'usage, paraît-il, de porter du velours ou du satin, comme dans le ballet de la *Tempête*. Mademoiselle Lecouvey était aussi couronnée d'algues marines, mais c'était une idée de M. Gailhard.

— Oui, oui, je me souviens, Lecouvey à la proue du navire, avec Chabot, Violat, et Invernizi.

— Parfaitement ; Rébecca, elle, n'était pas à la proue, elle était à l'avant, à côté du petit des Esbroufettes qui lui faisait fortement le genou, tandis que de l'autre côté, M. de la Paillardière lui faisait fortement le coude, et en face, il y avait le comte d'Alkauve qui lui faisait fortement le pied...

— Enfin, tout le monde faisait fortement quelque chose.

— C'est toujours comme ça, je m'en vante, dès que Rébecca est quelque part.

— Mais, alors, madame Manchaballe, il n'y avait que le prince qui ne faisait rien ?

— Le prince, il ne pouvait pas voir ; il faut vous expliquer que la machine sépare le bateau ; il y a huit places à l'arrière et six places à l'avant. Alors, à cause du tuyau, ceux qui sont à l'arrière ne voient pas ce qui se passe à l'avant et réciproquement. Dans ce genre de parties on a toujours le soin de séparer les ménages.

— C'est très bien combiné.

— Ah ! il faut rendre justice au duc d'Arcole, il s'y entend. Pour séparer un ménage, y compris le sien, il n'y a personne comme lui. C'est sa spécialité.

Le temps fraîchissait de plus en plus, et l'on marchait vent debout. Les hommes, ça leur était égal, avec leurs casquettes bien entourées sur les oreilles mais les femmes ou dépit de leurs voilettes, étaient tout le temps occupées à consolider leur chapeau. D'ailleurs on s'amusait ferme. Rébecca avait esquissé son divertissement de *Sylvia*... Vous savez l'adage en dessous avec la pirouette sur le cou-de-pied, à la grand-cousin, et c'était très drôle parce qu'avec le tangage, elle allait rouler tantôt sur les genoux de la Paillardière, tantôt sur ceux des Esbroufettes. Et l'on riait, et le vent fraîchissait toujours...

— Pardon, madame Manchaballe, mais vous ne me parlez jamais du prince. Il m'intéresse moi, cet homme.

— Eh bien lui, il causait sérieusement avec le duc d'Arcole. Il lui disait :

» — Donc déjà, mon cher duc, sous l'Empire, il y avait des femmes charmantes; sous le maréchal Mac-Mahon, cela marchait encore, mais depuis qu'on a la vraie République, cela devient d'un rare, d'un rare.

» Et d'Arcole qui est très rosse, regardait ironiquement les cheveux grisonnants du prince en faisant ses réflexions *in petto*. Tout à coup, prrrout.

— Qu'est-ce que c'est que ça, madame Manchaballe ?

— Ça, monsieur Richard, c'est l'imitation du vent.

— Vous m'inquiétez, madame Manchaballe. Vous voulez faire concurrence au pétomane !

— Mais, non, vous n'y êtes pas du tout, c'est le coup de vent qui passe sur le pont du yacht, et enlève le chapeau de Rébecca ; ce chapeau tombe dans l'eau, et s'en va flotter à la dérive. Prrrout.

— J'y suis maintenant. Mais pour imiter la chute dans l'eau, moi je dirais plutôt : Flock.

— Prrrrrrout d'abord et flock ensuite, ne m'embrouillez pas. Vous comprenez quelle péripétie. On crie : « Un chapeau à la mer ! »

La duc commande au mécanicien : « Stop, machine en arrière. » Le chapeau ne formait plus qu'un petit point bleu qui s'en allait au loin.

» On remonte la Seine à la recherche de l'épave ; tout le monde était penché, armé de cannes et de parapluies, en guise de harpons, mais avec la vapeur ça n'est pas commode, tantôt on passait trop loin, tantôt trop près ; les commandements se croisaient :

« Stop ! en avant ! en arrière ! » Le mécanicien devenait complètement abruti... et l'on ratait toujours le chapeau.

» Pondant ce temps, Rébecca, les cheveux épars – elle est très bien, avec les cheveux épars – se lamentait :

» – Ce n'est pas pour le chapeau ; le chapeau ça m'est bien égal ! il ne vaut pas quarante francs, mais c'est mon épingle que je regrette, l'épingle qui était dans la coiffe, une perle entourée de diamants, et valant au moins trois cents louis.

» – Trois cents louis ! dit le petit des Esbroufettes, diable !

» Et comme l'exercice du genou lui avait inspiré des sentiments très chevaleresques, il enlève sa jaquette, et pouf ! le voilà qui se jette à l'eau. Ah ! quelle émotion ! Le prince, malgré sa froideur d'homme du Nord, était attendri. Les femmes criaient, le mécanicien stoppait une fois de plus, et le duc faisait lancer la bouée de sauvetage une belle couronne blanche sur laquelle il y avait écrit : Cercle de la voile, Paris. le petit des Esbroufettes nage très mal ; de plus, il était gêné par le chapeau qu'il tenait dans les dents, ce qui lui faisait avaler de l'eau de Seine pas filtrée. On serait malade à moins, et il ne

pouvait pas attraper la bouée. Un moment on l'a cru perdu. Enfin, on est arrivé à le hisser tout ruisselant sur le pont, et il a dit triomphalement à Rébecca :

» — Voilà le chapeau et l'épingle, l'épingle de trois cents louis.

» Et alors, on a regardé l'épingle de trois cents louis. Aucun diamant, et une méchante perle pas orientée, et ne valant pas cent francs... Rébecca avait un peu exagéré. Le prince a pris son grand air, et a dit :

» — Donc déjà, ma chère, on ne risque pas la vie d'un homme pour un sale bijou de cent francs. Si vous mentez pour l'épingle, vous pouvez mentir pour le reste... Je n'ai plus confiance.

» Et voilà, monsieur Richard, comment il a quitté Rébecca. Mais, le lendemain, j'ai couru conter la chose au petit des Esbroufettes, et je lui ai insinué que comme il était en quelque sorte l'auteur de la brouille, il devrait offrir à Rébecca l'épingle de trois cents louis ou trois cents louis en guise d'épingle, à son choix.

— Et qu'a-t-il répondu, madame Manchaballe ?

— Il a demandé à réfléchir.

MARCHE FUNÈBRE



C'ÉTAIT la semaine dernière au Conservatoire ; j'étais entré pour assister au concours de piano, et pour que vous ne me disiez pas que j'avais eu là une drôle d'idée par quarante degrés à l'ombre, je me hâte d'ajouter qu'il s'agissait du concours des femmes. Or, depuis l'incident de mademoiselle Chauvin à l'École de droit, j'éprouve une véritable sympathie pour les vaillantes qui viennent demander au concours les moyens d'arriver, sinon à la gloire, du moins à l'indépendance.

Quand les vaillantes sont jolies, ma sympathie se sent doublée ; ah dame ! on n'est pas parfait ; mais même quand je vois concourir une bossue – il y en a – je me dis : Pourtant, si la pauvre fille pouvait décrocher un premier prix de piano, cela l'aiderait à vivre. Qui sait, elle a peut-être la bosse de la musique ?...

Et je remarque, par parenthèse, que jamais une bossue n'a décroché un premier prix. *Homo sum*, comme disait le vieil Auber.

Donc le jury était à son poste dans la loge présidentielle. Derrière la table verte on apercevait les crânes chevelus de MM. Mengin, de la Nux, Sieg, Canohy, Barthe, Salomé, Rousseau et Wekerlin. À propos, pourquoi les gens qui s'occupent de musique ont-ils tant de cheveux ? Quelle est la relation mystérieuse qui peut exister entre l'harmonie et le système pileux ? Je n'explique pas, je constate, et peut-être, au lieu de préconiser la graisse d'ours, pourrait-on conseiller aux chauves de composer simplement un opéra – un ours comme un autre, après tout.

Et tandis que je faisais ces réflexions en remarquant les belles mèches blondes, brunes, et surtout poivre et sel qui ombrageaient les fronts ruisselants de ces messieurs, et graissaient le collet de leurs redingotes officielles, les concurrentes, annoncées par un huissier, venaient tour à tour s'asseoir devant le piano sur un petit tabouret recouvert de velours rouge, et l'*exécution* commençait. Parmi elles, il y en avait des petites, des grandes, des grosses, des maigres, tous les échantillons de la flore. Il y en avait qu'on annonçait gravement comme ayant obtenu précédemment une médaille ; d'autres qui avaient concouru pendant un nombre incalculable d'années, sans avoir jamais rien obtenu. L'huissier, avec son

binocle sur le nez, récitait tout cela sur le même ton ; on voyait que ça lui était bien égal à cet homme ; il était là pour annoncer, il annonçait, rien de plus.

Et MM. les membres du jury prenaient des notes, tout en se passant de main en main une grosse lorgnette placée sur la table. *Homo sum*, je l'ai déjà dit.

J'avais déjà vu ainsi défiler mesdemoiselles Ortiz, Loutil, Delrie, Chiné, Alice Depariz et Jeoffroy, très applaudies, lorsque l'huissier cria :

— Mademoiselle Mélanie Forget, vingt et un ans, a concouru en 1890 et 1891 ; troisième médaille en 1891.

Je vis apparaître une grande jeune fille dans une robe de mousseline brodée à pois, accusant une poitrine opulente, et surtout une croupe callipyge, dodue, rebondie, qui fit immédiatement loucher le jury. Toutes les mains se tendirent en même temps vers la grosse lorgnette placée sur la table, et la fièvre d'impatience se dissimula sous le :

« Après vous, mon cher collègue » et les sourires ordonnés par la civilité puérile et musicale.

Mademoiselle Mélanie, – moi aussi je lorgnais ; tiens, pourquoi pas ? – avait une tête superbe, profil de camée, yeux immenses, sourcils bien arqués, ban-

deux plats sur le front, dans tout le visage une expression d'étrange énergie... mais il était facile de voir que c'était surtout la croupe andalouse qui intéressait le jury; cette croupe avait également... une étrange énergie.

Pourtant, il y eut un petit désappointement. Mademoiselle Mélanie Forget avait demandé qu'un paravent fût placé devant le piano. Elle voulait bien se faire entendre, mais elle ne voulait pas être vue. Là-dessus, grand brouhaha dans la salle. Était-ce conforme aux règlements? En tout cas, cela supprimait net un paysage fort agréable.

Oh, le joli point de vue!

Oh, la perspective inconnue!...

comme on chante dans *Miss Helyett*. Sans doute, pour ne pas avoir l'air de céder à une pensée profane, le jury, après délibération, accorda le paravent; mais plus d'un parmi les jurés poussa un gros soupir de regret, et la lorgnette, désormais inutile, fut reposée tristement sur le tapis vert. En somme, au point de vue de la justice, de la stricte justice, cela valait mieux. Les oreilles seules devaient être influencées.

Quant à moi, je regardai sur le programme le titre du morceau, et je vis marqué : *Enterrement du général Lamarque*.

« Lamarque (Maximilien), général français. Nommé député sous la Restauration, par le département des Landes, fit toujours partie de l'opposition et acquit une immense popularité. Enlevé par le choléra en 1832, son convoi fut suivi par une foule immense et devint l'occasion de graves désordres. Le bruit du canon tiré contre l'émeute, se mêlait aux chants funèbres... »

Évidemment, le sujet traité n'était pas banal et pouvait prêter à de grandes envolées lyriques. Toute la salle avait lu le thème et l'on écoutait avec recueillement. Alors, au milieu d'un profond silence, commença un chant religieux très doux, très lointain, comme un sanglot étouffé, puis revenant long, désolé, déchirant, suraigu, puis mourant encore. Peu à peu, la plainte grandissait, s'élevant en chœur, maintenant stridente, mugissante, pour monter au ciel en spirales sonores, et planer un instant au haut de l'espace avant de retomber sur le monde désolé ; les sons graves des basses paraissaient consoler et bénir, tandis que les notes hautes semblaient percer l'air de cris de femmes. Distinctement, dans les notes

martelées et retentissantes, on percevait les rumeurs qui s'élevaient de la rue agitée.

Puis cette mélodie fut coupée par un grondement sourd éclatant tout à coup. Bâoum ! Il n'y avait pas à s'y tromper, c'était le *brutal* qui venait de faire entendre sa grosse voix. Et c'était si merveilleusement exécuté, d'une harmonie si imitative que toute la salle éprouva comme un frisson à cette lugubre évocation de nos guerres civiles.

Et du fond de l'espace un cri de révolte a retenti, cri de vengeance et de résurrection. On le dirait poussé par une armée de prolétaires arrivant au secours des vaincus. On mitraille nos frères ! Et sur ce thème se déroulant à l'infini, changeant de tons, d'abord simples, peu à peu se perdant dans un inextricable enchevêtrement de broderies folles revenait tout à coup le chant funèbre grave, ample avec des traits d'une indicible fierté et d'une douleur déchirante.

Puis à nouveau retentissait le grondement du *brutal*, suivi de nouvelles clameurs.

Et c'était véritablement superbe ce mélange d'harmonies célestes et de détonations du canon se mêlant aux hurlements populaires, et chaque fois qu'une nouvelle détonation retentissait avec fracas,

éclatant comme un coup de tonnerre qui se serait graduellement rapproché, la mélodie finale s'élevait plus pure et plus sereine comme pour demander à Dieu pardon de la folie des hommes et de leurs luttes fratricides...

Quand ce fut fini, mademoiselle Mélanie Forget reparut devant le paravent tapotant un peu les plis de sa jupe en mousseline légèrement froissée, et faisant la révérence, elle disparut sous des tonnerres d'applaudissements.

À l'unanimité le jury lui décerna la première médaille, et moi, je n'eus pas de cesse que je n'eusse appris l'adresse de la grande artiste. Elle demeurait 12, rue du Faubourg-Poissonnière.

Dès le lendemain, je me présentai chez elle, déclinant mes noms et qualités, je ne venais pas en amoureux ; je n'étais attiré que par un but purement artistique. Et comme elle souriait, très avenante, sans doute rassurée par cet exorde, je lui dis :

— Mon Dieu, mademoiselle, je voudrais bien vous demander une grâce. Je vous en supplie, jouez encore pour moi, rien que pour moi, l'*Enterrement du général Lamarque*, mais sans paravent. Je voudrais tant savoir comment vous obtenez ce grondement de canon.

Elle hésita, visiblement gênée, mais enfin, j'insistai tellement qu'elle céda.

— Eh bien ! écoutez, me dit-elle.

Elle s'assit au piano et recommença sa marche funèbre. Mais tout à coup, à ma grande surprise, elle arrêta sa mélodie et se levant du tabouret, elle s'assit sur les basses, qui pressées par la croupe sculpturale dont je vous ai parlé, gémirent avec un fracas prolongé.

C'est ainsi qu'elle imitait le canon !

Et toutes les fois que le moment revenait d'une nouvelle décharge d'artillerie, elle se relevait et se posait très sérieusement sur l'extrémité gauche de son piano... puis elle se remettait à jouer. À cette vue, je fus envahi par les transports d'une joie irrésistible, et en même temps par un sentiment très vif pour cette croupe si puissante, si harmonieuse, avec laquelle on pouvait obtenir des effets si vibrants !

J'étais enthousiasmé, si enthousiasmé que j'ai proposé bien vite des perfectionnements ; on pourrait supprimer le piano ; c'est moi qui imiterais le canon : Bâoum !

... Ah ! je m'en souviendrai longtemps de l'enterrement du général Lamarque !

LES SOULIERS DE SATIN



— **A**H! AH! Je vous y pince, rue Drouot, madame Manchaballe. Vous allez encore acheter pour rien à l'Hôtel des ventes quelque bibelot que vous recèderez ensuite pour des prix fous dans votre repaire de la rue de Provence.

— Pas du tout, monsieur Richard, voilà bien ce que c'est que de parler sans savoir. Je viens simplement contempler la collection de chaussures que vend la succession du comte Diamant.

— Une collection de chaussures !

— Oui, les souliers de satin, les chaussons ayant été portés par nos danseuses de l'Opéra. Chaussures d'étoile et chaussures de débutantes, il y a de tout dans cette collection que le vieux comte avait réunie avec amour. C'était sa manie, il aimait déchausser, cet homme, et il emportait ensuite le petit soulier comme une relique qu'il rangeait dans une vitrine avec le nom et la date. Et il fallait le voir s'emballer devant ces nids roses un peu fatigués, gardant encore un peu vaguement la forme de l'oiseau jadis

emprisonné. Ça n'a l'air de rien, disait-il avec émotion, l'âme de la maison est partie, mais ça a pirouetté dans *Faust*, dans le *Prophète*, dans *Sylvia*, dans *Giselle*; ça a valsé sous la lumière électrique, dans des radiations de potée de roses...

— De potée de roses?...ah!... d'apothéoses! bon, continuez, madame Manchaballe.

— Ça a flirté au foyer de la danse avec M. Charles Bocher, le marquis de Massa et le baron de Saint-Amand. Et alors ce simple soulier prenait pour le comte des aspects fantastiques.

— Et, sans indiscretion... Est-ce qu'il a déchaussé vos filles?

— Je crois bien, monsieur Richard, et j'en suis fière. C'est même pour cela que je vais à l'Hôtel des ventes. Vous verrez : 1887, *Manchaballe Ire* c'est Judith; et 1889, seulement deux ans après – ah dame! il fallait bien le temps de se faire connaître – *Manchaballe II*, c'est Rébecca. Nous n'étions encore que *petits sujets*, et, dans ce temps-là, je faisais bien vite, on rentrant dans ma loge, remettre les caoutchoucs, afin de pouvoir économiser et revendre une paire de chaussures sur les trois que l'administration accordait par mois.

— Expliquez-moi un peu tout cela, madame Manchaballe.

— Voilà : les chaussons reviennent en moyenne au prix de cinq francs. Or, les étoiles reçoivent une paire de chaussons par acte ; les premiers sujets une paire par soirée ; les deuxièmes sujets une paire par trois soirées ; les coryphées une paire par six soirées ; les quadrilles une paire par douze soirées. Et on ose encore parler de l'égalité et de 89 ? Alors, vous comprenez que dans ces conditions, ça ne me plaisait guère de donner nos souliers à tous les vieux qui auraient voulu nous déchausser, même sous prétexte de faire des reliques ; mais le comte Diamanti n'était pas un vieux ordinaire.

— Il était très riche ?

— Il ne s'agit pas de cela, monsieur Richard, vous croyez toujours que je ne songe qu'à l'argent. Non, ce qui nous avait séduits dans le comte c'étaient ses égards, ses attentions quasiment paternelles.

— Heu ! heu !...

— Il n'y pas de heu ! heu ! Et vous avez beau sourire sous votre moustache. Le comte Diamanti avait pour mes filles des sentiments de septuagénaire que vous ne comprendrez jamais.

— Mais si, mais si, madame Manchaballe, je les comprendrai, mais plus tard, laissez-moi encore attendre un peu...

— Il faut vous dire que, dans ce temps-là, nous n'étions pas riches. Dès sept heures et demie, Judith et Rébecca descendaient la rue de Provence pour se rendre à huit heures boulevard Haussmann, à la leçon de M. Pluque. Après deux heures d'exercices, de dislocations et de flexions contre les barres d'appui, mes filles, le ventre creux, les membres courbaturés, rentraient à la maison ; là, il y avait encore à balayer le magasin, cirer les souliers, sans compter le piano à étudier. Vous pensez si après ces exercices multiples on était en appétit.

» — Tu ne sais pas, maman, me disait l'autre jour Rébecca, ce qu'on m'aurait fait faire à seize ans pour deux sous de saucisson !

Alors, savez-vous ce qu'avait inventé le comte Diamanti, le savez-vous ?

— J'ai peur de le deviner, madame Manchaballe. Il offrait du saucisson.

— Vous n'y êtes pas. Il allait rue de la Chaussée-d'Antin ; il entra chez un boucher, lui, le comte Diamanti, un descendant des doges de Venise, et là il se faisait servir quatre côtelettes, des côtelettes su-

perbes, à quatorze sous, bien dans la noix, qu'il faisait peser devant lui et qu'il emportait sans vergogne dans du papier. Puis il s'installait chez la concierge du théâtre, et sur l'ancien fourneau de madame Monge, un fourneau historique, il présidait lui-même à la cuisson des côtelettes, de manière qu'elles fussent juste à point, bien prises sur le feu, avec seulement un centimètre de rose au centre. Trouvez-moi donc, dans toute l'histoire ancienne, des doges qui se soient amusés à cuire des côtelettes avec du rose au centre.

— Ils aimaient mieux se marier avec l'Adriatique.

— Quand je vous le disais. Mais le comte Diamanti n'était pas un libertin, lui, il ne traitait pas mes filles comme cette Driatique. Il attendait la fin de la leçon, et quand Judith et Rébecca redescendaient, il leur faisait manger ces côtelettes bien chaudes et bien saignantes qui les changeaient des charcuteries de la maison, et leur redonnaient des jambes, du torse et le reste. Si mes filles sont devenues les superbes créatures qu'elles sont aujourd'hui, avec des épaules sans salières et des jambes qui font l'admiration de toute la noblesse d'Europe, je le crie

bien haut, c'est aux côtelettes du comte Diamanti qu'elles le doivent.

— Le fait est que, comme élevage, c'est réussi.

— N'est-ce pas, monsieur Richard. Et notez bien que le comte agissait sans aucune arrière-pensée. Son bonheur, c'était de mettre ces petites filles à la brochette, de les élever, de les voir grandir, progresser, avancer dans la vie sans attraper le fâcheux mal aux genoux, et sans *casser leur patin*, comme on dit dans le *Prophète*.

— Je connais ces joies, madame Manchaballe, j'ai eu jadis dans mon pupitre des vers à soie auxquels je donnais des feuilles de mûrier. Mais un jour la chrysalide devint papillon. Eh bien, qu'est ce qu'il a fait, le comte Diamanti, le jour où la chrysalide est devenue papillon ? Voilà ce qui est intéressant.

— Eh bien, je vous l'ai dit, il a demandé à Judith son soulier en 1887, et à Rébecca son soulier en 1889, ce qui vous prouve qu'il savait attendre. Un soir Judith est rentrée et m'a dit :

» — Maman, ce mois-ci, nous ne pourrons pas vendre la troisième paire de chaussons ?

» — Pourquoi ?

» — Parce que j'ai donné la seconde.

» Elle n'avait pas fini que je lui allongeais une gifle carabinée, – je craignais quelque bêtise, vous comprenez, mais quand j'ai appris que c'était le comte Diamanti, le doge aux côtelettes, qui avait réclamé ces souliers comme souvenir, tout mon cœur de mère s'est épanoui, j'ai approuvé hautement... et depuis ce temps-là nous n'avons plus manqué de rien à la maison.

» Deux ans après, ça a été le tour de Rébecca. J'étais prévenue, n'est-ce pas, aussi je n'ai fait aucune difficulté... Quand ma cadette est rentrée après la première de la *Tempête*, à trois heures du matin, me disant qu'elle aussi avait laissé son soulier au comte, plus heureuse que sa sœur, elle n'a pas eu de gifle, mais des félicitations maternelles.

» Le pauvre Diamanti était déjà bien bas, et je puis dire que le chausson rose de Rébecca a été un des derniers de la collection. Ça l'a achevé, il a été toujours en déclinant, et il est mort il y a trois mois. Ne trouvez-vous pas que ces souvenirs sont attendrissants ; et songez-vous, monsieur Richard, aux réflexions que je vais faire en revoyant, là-haut, ces pauvres petits souliers de satin, et on lisant, au milieu des noms les plus célébrés de la chorégraphie,

ces deux inscriptions qui marquent une étape dans la
carrière artistique de mes filles :

Manchaballe I^{re}, 1887.

Manchaballe II, 1889.

FIN

TABLE



LA FUGUE
CANTATRICE
LE JEU
LE PASSAGE
LE VIOLON
LE SYNDICAT DES MÈRES
LE FUTUR DE CAROLINE
LA CULOTTE D'UN DIEU
CAS DE CONSCIENCE
LE RÔLE DE LILINE
LA LYRE D'APOLLON
HONNEUR D'ARTISTE
LA BOÎTE AU LAIT
ÇA C'EST MA FEMME
LA DANSE DU DÉSESPOIR
LE PAIN BÉNIT
UN SAUVETAGE
LES DÉBUTS DE LILINE
LE LOYER DE MAMAN
SI JEUNESSE SAVAIT

L'ÉPREUVE
PENDANT LE BALLET
SAINTE MOUSSELINE
ZIZI
L'ÉPINGLE
MARCHE FUNÈBRE
LES SOULIERS DE SATIN